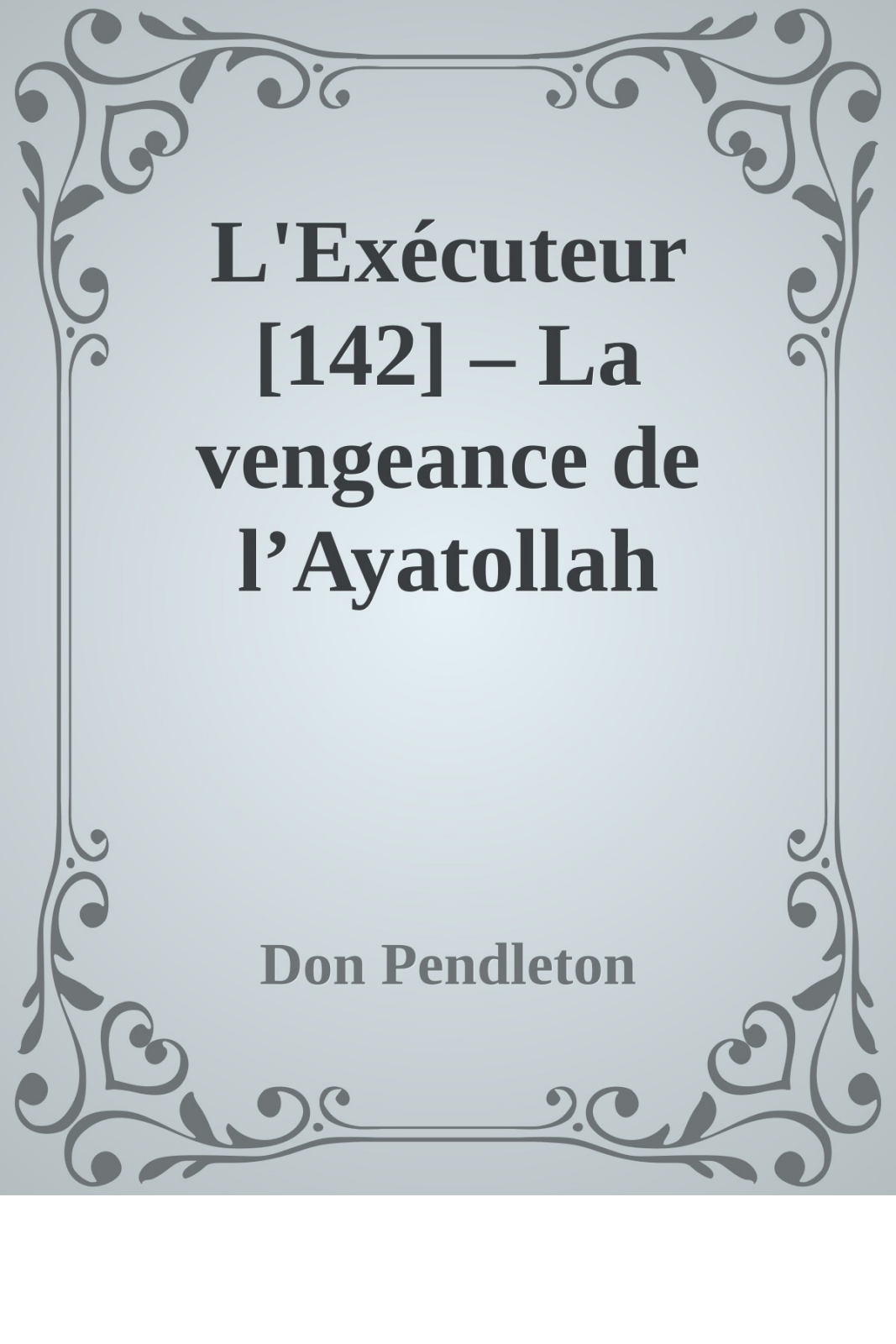


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

L'Exécuteur [142] – La vengeance de l'Ayatollah

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LA VENGEANCE DE L'AYATOLLAH

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

La vengeance de l'Ayatollah

PROLOGUE

A 0 h 15, David McCarter repéra enfin le nommé Ariq qui marchait d'un pas vif sur le quai du port de Marseille, sous une pluie battante. L'Anglais, membre des Black Warriors, réprima un grognement de satisfaction. Cela faisait plus de trois heures qu'il attendait Ariq. Il était trempé, mort de froid, et d'une humeur massacrate. Le fait qu'il soit à court de cigarettes n'arrangeait pas les choses. Se renfonçant dans l'ombre, il sortit un petit émetteur-récepteur de son blouson de cuir et appuya sur le bouton de transmission.

— Guetteur Deux à Guetteur Un. A toi.

Le débit saccadé de Yakov Katzenelenbogen se fit aussitôt entendre.

— Ici Guetteur Un. A toi.

— L'oiseau regagne son nid, annonça McCarter. Je peux y aller ? Je vais crever de froid, moi, si j'me bouge pas le cul. A toi.

— O.K., Guetteur Deux. Vas-y. Toutes les issues sont bloquées. Terminé.

McCarter rangea son émetteur, qu'il remplaça dans sa main par son Browning Hi-Power 9 mm. Il ôta la sécurité tandis qu'il giclait de l'ombre et traversait l'étroite allée, s'engageant sous l'arcade que venait de franchir Ariq. Le passage, très sombre, menait au perron de pierre d'un immeuble lépreux. McCarter monta les marches deux à deux, silencieux comme un chat. Arrivé devant la porte, il l'ouvrit de la pointe du pied, puis jeta un coup d'œil dans le hall d'entrée. L'endroit, qui empestait le mois, était éclairé par une ampoule nue se balançant au bout de son fil. La peinture des murs et du plafond se décollait en larges plaques, rongée par l'humidité.

— Bonjour chez vous ! murmura McCarter.

Il se glissa dans l'entrebâillement, tâchant d'ignorer l'odeur douceâtre et écœurante qui emplissait l'air.

Sans hésiter, le soldat des Black Warriors se dirigea vers l'escalier qui menait à l'étage. Il gravit les marches très vite, collé contre le mur. Il avait repéré l'endroit, et savait que c'était le seul moyen d'éviter les craquements fatals qui auraient trahi sa présence. Une fois sur le palier, il gagna la porte de l'appartement d'Ariq. Il s'adossa au mur, sur la gauche, et sortit de nouveau son émetteur. Cette fois, il se contenta d'appuyer à trois reprises sur le bouton de transmission. C'était le signal convenu pour prévenir qu'il était en position.

Après avoir pris une profonde inspiration, il fit face à la porte, leva le pied droit et l'envoya de toutes ses forces juste au-dessous de la poignée. La porte explosa et alla claquer contre le mur, à l'intérieur.

L'Anglais bondit aussitôt, et plongeait sur sa droite. Tenant son Browning à deux mains, il lui fit décrire le même mouvement que ses yeux tandis qu'il détaillait la pièce : meubles bon marché, décor terne; un tapis élimé sur le sol; une porte sur sa droite, qui donnait sur la cuisine, et deux autres sur sa gauche, celles de la chambre et de la salle de bains.

C'était bien ça, à un détail près : un homme nu ligoté sur une chaise, au milieu de la pièce. L'homme que les Black Warriors recherchaient, mais n'espéraient pas trouver là.

Le prisonnier était un agent du Mossad qui avait été en liaison avec Eagle Forest Ranch au cours des deux derniers mois, les aidant à pister un groupuscule terroriste islamique. Il avait disparu trois jours plus tôt. Trois jours, c'était le temps qu'il avait fallu aux Black Warriors pour remonter une filière qui les avait menés à Ariq; basé à Marseille, il appartenait à un groupe terroriste, conseillant et fournissant ses frères en armes lorsque ceux-ci venaient opérer en Europe. Après avoir localisé et visité sa piaule, ils avaient planqué, afin de le cuisiner en toute tranquillité dans son appartement.

Ils avaient tout prévu, sauf de tomber sur l'homme qui avait disparu.

Le prisonnier, bâillonné, posa son regard sur McCarter. Une lueur de gratitude éclaira ses yeux abrutis de douleur. L'Anglais avait vu les marques de torture sur son corps nu, et les taches de sang qui souillaient le tapis, à ses pieds.

Au même moment, les yeux du blessé se tournèrent avec affolement sur le côté, comme pour alerter McCarter.

Celui-ci se tourna et surprit fugitivement un mouvement, puis une silhouette qui entra dans son champ de vision. Il reconnut Ariq, avant de voir sa main, armée d'un long couteau, déchirer l'air en direction de sa gorge. D'un mouvement réflexe, il se cambra en arrière et évita une mort certaine.

Dans son mouvement, McCarter heurta le mur, et profita de son appui pour repartir vers l'avant et entrer dans son adversaire. Sa main gauche jaillit, ses doigts se fermèrent sur le poignet qui tenait le poignard.

L'Anglais donna un coup de Browning sur le crâne d'Ariq, qui grogna de douleur. Il essaya de libérer son poignet, mais le soldat serra encore, pendant que, pliant son bras droit, il envoyait son coude dans le visage du terroriste.

Tandis que celui-ci tombait à la renverse, McCarter lui décocha une série de sales coups dans les côtes, qui le firent reculer. Le terroriste était bien sonné, mais il n'avait toujours pas lâché sa lame. Il se laissa tomber à genoux. Un rictus mauvais sur les lèvres, il lança de nouveau son poing armé en avant.

Il avait été rapide. Mais l'Anglais était un vrai professionnel. Déjà il s'était jeté sur lui. Son poing droit partit et cueillit Ariq sous la mâchoire, avec assez de force pour lui briser les os. L'autre laissa échapper un faible gémissement et s'écroula. Cette fois, le poignard lui glissa des mains et McCarter l'envoya d'un coup de pied à l'autre bout de la pièce, avant de se pencher et d'attraper son adversaire par le col de son manteau. Comme le terroriste ne semblait pas décidé à abandonner la lutte, il l'envoya la tête la première contre le mur. Le cou de l'homme se brisa dans un craquement sec. Il s'agita un instant, puis son corps perdit toute consistance.

Se tournant vers l'homme attaché, McCarter lui enleva son bâillon.

— On va te sortir de là, vieux.

L'agent du Mossad prit quelques profondes inspirations.

— Ne te fatigue pas à parler, lui dit McCarter.

— Dans la poche intérieure de sa veste, balbutia l'Israélien. Une enveloppe...

McCarter trouva aussitôt le document. Il en sortit un morceau de papier plié en deux, couvert d'un texte écrit en arabe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je vais traduire.

L'agent du Mossad prit la feuille dans ses mains meurtries, couvertes de sang, et commença de lire en anglais.

— Bordel de merde ! lança McCarter quand il eut fini.

Il s'empara de son émetteur-récepteur et appuya sur le bouton de transmission.

— Ramenez-vous, les gars ! J'ai la situation en main, mais nous devons envoyer un message à la maison. Et vite !

Brognola fit glisser la feuille de papier à travers la table et laissa Bolan examiner son contenu.

— C'est une traduction, expliqua le numéro Un du *Justice Department*. L'original nous est arrivé par le biais des Black Warriors. McCarter a mis la main dessus après avoir liquidé un certain Ariq. C'était le contact à Marseille d'un groupe terroriste qui était affilié – et qui l'est d'ailleurs encore – à un ayatollah. Un certain Khalfi. Tu te souviens ?

L'Exécuteur hocha la tête, puis leva les yeux de la feuille de papier.

— Je me souviens. Khalfi était un faucon, qui en avait après tout ce qui n'était pas dans la ligne dure de l'Islam. Il avait aussi un penchant pour les méthodes extrêmes, y compris avec ses partisans les plus fidèles.

— Un exalté, acquiesça Brognola. Cent pour cent fondamentaliste. Pas la moindre défaillance. Il avait beaucoup de gens autour de lui, y compris une garde personnelle constituée de ses frères les plus

fervents. Ils s'étaient eux-mêmes appelés les Disciples de Khalfi.

— Et ils sont toujours en activité, semble-t-il, remarqua Bolan en s'emparant de la feuille de papier. Bien que Khalfi soit mort depuis longtemps... Les Black Warriors enquêtaient là-dessus ?

— Tout juste. Les services israéliens ont retrouvé la trace de quelques-uns des hommes, voilà plusieurs mois. Ils les ont suivis en Europe, où ils mettaient en place un réseau. Ils avaient des liens avec des cellules libyennes, et même avec L'IRA. Ils cherchaient des armes et des explosifs, à ce qu'il semblerait, et ont sans doute même pris contact avec la mafia soviétique pour s'approvisionner. Les agents du Mossad ont suggéré qu'ils avaient des cibles bien précises, américaines notamment. Et la chose a été plus ou moins confirmée par une vague d'assassinats – des Américains travaillant en Europe. Les Disciples de Khalfi ont revendiqué tous les crimes, en affirmant que ce n'était qu'un début. Que l'Amérique allait payer pour ce qui avait été fait à l'ayatollah Khalfi.

— Ils n'ont pas donné de précisions sur leur prochaine cible ? demanda Bolan.

Brognola, qui jouait machinalement avec sa tasse de café, secoua la tête.

— Pas jusqu'à maintenant. A en croire ce document, une cellule a été montée aux Etats-Unis qui s'apprêterait à commettre des exécutions – notamment contre une équipe de journalistes.

— Comment ça ?

— Je vais t'expliquer. Deux mois avant la mort de Khalfi, cette équipe a réalisé sur lui un reportage pour la télévision. C'était un scoop, la première fois que des journalistes occidentaux s'approchaient d'aussi près. Ils l'ont suivi un peu partout. Et pour une raison connue seulement de lui-même, il leur a accordé une série d'interviews. Si c'était tout bon pour eux, ça l'a moins été pour Khalfi. De retour chez lui, il a été accusé de trahir l'Islam en s'ouvrant ainsi à des journalistes du grand Satan.

« Quand le film a été montré, il a eu un impact énorme – ici, mais aussi dans le Golfe. Khalfi apparaissait comme un extrémiste fou furieux. On avait même ajouté des témoignages d'exilés iraniens, qui le chargeaient un peu plus. C'était un reportage orienté, mais pas dans le sens qu'avaient espéré les gens de Khalfi. Les plus modérés étaient furieux parce qu'ils voyaient toute leur action remise en cause.

« Khalfi aurait pu s'en sortir sur le long terme. Il était habitué à se faire remonter les bretelles pour ses vues et ses exigences ultra extrémistes. Mais ceux qui voulaient sa tête – il y en avait quelques-uns – ont saisi l'occasion pour mener campagne contre lui. Ça s'est terminé par une guerre intestine et un paquet de morts, dont celle de Khalfi. On avait placé une bombe chez lui.

— Ses adversaires ? demanda Bolan.

— Ça, on ne le saura jamais vraiment, admit Brognola. Une histoire a circulé là-bas, comme quoi nous aurions nous-mêmes posé cette bombe. Ce serait une conspiration ourdie par des agents secrets américains et israéliens. Tu vois le genre...

— On a beau tourner la chose dans tous les sens, c'est toujours nous qui avons le mauvais rôle...

— Le monde est ainsi fait, soupira Brognola. Toujours est-il qu'après sa mort, Khalfi a été remplacé par un jeune ayatollah, Numar. Nous ne savons rien sur lui, sinon que c'est un fidèle de la première heure de Khalfi, et qu'il a réussi à s'attirer la confiance des vieux ayatollahs. Il semblerait que ce soit un malin. Il a réponse à tout, et se tient à l'écoute de tout. Avant même que nous ayons eu le temps de nous retourner, il avait lancé les offensives. Il a fait de Khalfi un véritable martyr, et rend les Etats-Unis responsables de sa mort – plus particulièrement l'équipe de journalistes qui l'avaient filmé. Numar avait besoin de quelque chose sur quoi porter l'attention, un bouc émissaire, et il a choisi les médias. Le problème, c'est que nous n'en savons guère plus sur ses intentions... jusqu'à ce que les Black Warriors trouvent ce document, à Marseille.

— Tu penses que ce Numar tire les ficelles, et que les Disciples ne sont que des pantins ?

— Ce que je pense, c'est qu'il a allumé la mèche, et qu'il les laisse se démerder seuls, maintenant. Ça signifie, Mack, que nous avons un groupe de terroristes sur le sol américain, entraînés pour assassiner des citoyens américains. Si on les laisse faire, toutes les organisations qui ont une dent contre nous vont aussi se mettre de la partie...

L'Exécuteur se leva, repoussant sa chaise.

— Et toi, tu veux m'embarquer dans ta nouvelle guerre...

— Mack ! J'ai besoin de toi !

— Non, Hal. Cette guerre n'est pas la mienne.

— Tu te trompes, Mack. Quand on fait exploser les Twins, en plein Manhattan, quand on tue des enfants, à Oklahoma-City, c'est ta guerre ! Lorsqu'on fait péter une bombe à Atlanta, en plein stade des jeux Olympiques, c'est ta guerre ! Quand un Palestinien fait un carton au sommet de l'Empire State Building, c'est ta guerre ! Simplement, la guerre change, parce que le monde change...

— Non, Hal ! Tout ça c'est ton combat, un combat que tu peux mener avec l'aval du Président. Moi, je suis dans l'ombre, mes ennemis sont, comme moi, dans l'ombre de la pieuvre. Je ne rejoindrai pas le Black Warrior Group, je n'irai pas m'entraîner à Eagle Forest Ranch. Je ne suis pas un petit soldat de l'Amérique, Hal. Tout au plus un anticorps du cancer qui la ronge. Ta guerre de religion, je n'y comprends rien et je ne saurais pas dire qui sont les méchants.

— Les méchants sont ceux qui tuent des innocents, des enfants, des femmes, des civils ! Tu sais très bien ce que je veux dire. Je ne te demande pas d'entrer dans le Black Warrior Group, je souhaite que tu m'aides à lutter contre le Mal, comme nous le faisons depuis des années. Nous devons protéger nos enfants contre les pourris, quelque forme qu'ils prennent !

— Bon. Vas-y de ton exposé. Je prendrai ma décision ensuite. Et d'abord, de quand datent les informations des Black Warriors ?

— Elles sont de la première fraîcheur.

— Et qui est au courant ?

— Seulement ceux qui doivent l'être. Je parlais au Président juste avant ton arrivée. Nous sommes d'accord pour que tout ça reste entre ces murs. Et ça devra le rester tant que nous contrôlerons la situation. Si jamais on apprend qu'une bande de tueurs se balade en liberté dans le pays, tous les flics d'ici à Nome, dans l'Alaska, n'auront plus qu'une idée : leur mettre la main dessus. Tu imagines le bordel ? Ecoute, Mack, je veux que ces gus soient mis hors d'état de nuire, et sans passer par les canaux habituels. C'est pour ça que je fais appel à toi.

— Est-ce qu'on sait où se trouvent les gars de l'équipe de télévision ?

— On est sur le coup. Il semblerait qu'ils n'aient plus travaillé ensemble depuis le film sur Khalfi. Le seul dont on a pu retrouver la trace est un certain Ras Fallil. Un Iranien arrivé aux Etats-Unis il y a une dizaine d'années. Il est citoyen américain et habite New York.

— Dans ce cas, je commencerai par lui, dit Bolan. Je pars pour New York. Contacte-moi si tu as la moindre info nouvelle.

— Ça veut dire que tu acceptes ?

— Ça en a tout l'air, non ? Mais je bosse à ma façon, on est bien d'accord ?

— Mack...

— O.K., O.K. Pour les violons, on n'a pas le temps. Mais ton Président et tes équipes, moi je m'en bas l'œil, hein ? Ce sera juste une pause, le temps de laisser croire aux cannibales que j'ai pris ma retraite. Je m'occupe de tes petits ayatollahs et ensuite je retourne nager dans ma pourriture personnelle. Ciao !

Le temps que l'Exécuteur rejoigne New York, Brognola avait une information pour lui – mais pas celle qu'il avait envie d'entendre.

On avait retrouvé Ras Fallil. Mort. Son corps criblé de balles avait été découvert dans sa voiture, garée près de l'East River.

Brognola avait fait pression sur les autorités locales afin que cette mort reste secrète aussi longtemps que possible. Les policiers de New York avaient été informés qu'ils ne devaient en aucun cas se mêler de cette affaire. Ça ne leur avait évidemment pas plu, mais ils avaient été

bien obligés d'accepter. Les ordres venaient de haut.

Mack Bolan, lui, devait faire vite s'il voulait visiter l'appartement de Ras Fallil, dans Greenwich Village, avant l'arrivée de la CIA, du FBI, ou même des Fous de Dieu...

CHAPITRE PREMIER

La mort et Mack Bolan étaient de vieux adversaires. Ils s'étaient affrontés à de nombreuses reprises, et se retrouveraient encore et encore. Et la mort, bien sûr, finirait par gagner. Cette fois, le champ de bataille était New York. Et la mort avait lancé les hostilités sous la forme familière d'une balle de 9 mm, qui fendait l'air vers sa cible.

Alerté par le léger cliquetis d'une sûreté qu'on dégageait, Bolan s'était tourné une fraction de seconde avant que le pistolet équipé d'un réducteur de son ne fasse feu. La balle fit sauter des éclats de bois dans l'encadrement de la porte et des échardes frôlèrent la joue gauche de l'Exécuteur.

Déjà, il avait mis un genou en terre et tourné la partie supérieure de son corps vers l'origine du bruit. Sa main droite jaillit, les doigts crispés sur la crosse de son Beretta 93-R à sélecteur de rafales. Le regard perçant du guerrier solitaire repéra sans peine la silhouette dans la pénombre de la pièce. Son doigt pressa la détente. L'arme vomit sa décharge triple et sa cible hoqueta sous le choc. Après avoir effectué une macabre pirouette, le tireur s'affala sur la moquette.

Bolan, lui, était déjà en mouvement, longeant le mur à la recherche du deuxième homme. Son Beretta balayait l'espace devant lui, pareil à un chien de chasse à l'affût du gibier.

L'autre se trahit lui-même – peut-être parce qu'avoir vu son copain tomber l'avait rendu nerveux; peut-être parce qu'il avait hâte de le venger. Dans les deux cas, il se montra imprudent. Une imprudence qu'il paya au prix fort.

Le froissement à peine perceptible de ses vêtements sonna comme un coup de tonnerre aux oreilles de l'Exécuteur. Il s'immobilisa. Seuls ses yeux bougeaient, qui ne tardèrent pas à découvrir la forme sombre qu'ils cherchaient, dans le coin le plus éloigné de la pièce. Le tireur se déplaça de côté et vint de lui-même se positionner devant la fenêtre aux rideaux tirés. Le halo de lumière autour de son corps, aussi faible fût-il, en faisait une cible inespérée.

D'un geste lent, Bolan leva son 93-R. Puis il visa et fit feu dans un enchaînement parfait, très fluide. La courte rafale cueillit l'homme en pleine poitrine, au-dessous de l'épaule. Il cria et tomba en arrière, contre le mur, laissant échapper son arme en même temps qu'il portait les mains à sa blessure.

Bolan traversa la pièce et s'accroupit auprès de sa première victime. D'un simple regard, il s'assura que le type était mort. Il baignait dans une véritable mare de sang qui imprégnait peu à peu l'épaisse moquette. L'Exécuteur s'empara de son arme, dont il éjecta le

chargeur avant de la balancer à l'autre bout de la pièce.

S'approchant de l'autre tueur, il le délesta de son flingue, qu'il déchargea aussi. L'homme était encore en vie. Un filet de sang coulait avec régularité de la vilaine blessure qu'il avait à la poitrine. Il fixait Bolan d'un regard vitreux et, chaque fois qu'il essayait de respirer, de gros bouillons rougeâtres s'échappaient de sa bouche. Son visage luisait de sueur.

Le Beretta pointé sur le front de l'homme, Bolan entreprit de le fouiller. Il trouva un petit automatique dans sa veste, ainsi qu'un couteau à cran d'arrêt dans une de ses poches.

— Je dirai rien ! lança soudain l'autre. Tu peux faire ce que tu veux. Dieu est avec moi. Je préfère crever plutôt que de laisser un mot franchir mes lèvres.

Bolan lui jeta un coup d'œil. Son accès de colère semblait lui avoir donné un regain de confiance. Malgré les cheveux bruns qui lui tombaient sur le visage, on pouvait voir la haine qui brûlait dans ses yeux noirs. Bolan avait déjà affronté ce genre de regard. Un regard de fanatique. En cet instant, le salaud ne songeait qu'à se venger. Et ce sentiment allait prendre le pas sur sa blessure et sa souffrance.

Ce gars pouvait être dangereux.

Au moment précis où Bolan formulait cette pensée, l'autre leva la tête. Propulsé par une force venue du plus profond de lui-même, il se jeta sur Bolan, parvenant à le déséquilibrer. D'un coup d'épaule en plein torse, il le fit tomber à la renverse.

Alors qu'il se ressaisissait à peine, l'Exécuteur vit l'homme se détourner de lui, faire trois pas et plonger dans la fenêtre. Il passa à travers le rideau, qui le protégea du verre lorsque la vitre explosa et qu'il tomba sur la passerelle de secours, à l'extérieur.

Le temps que Bolan ait atteint la fenêtre, puis qu'il écarte le rideau déchiré, le tueur avait disparu. Il avait descendu l'escalier de fer, pour se perdre dans l'obscurité de cette nuit pluvieuse.

Bolan n'insista pas. Il retourna dans la pièce et alluma la lampe qu'il avait repérée dans un coin. L'endroit avait été mis à sac. Le contenu des tiroirs avait été répandu sur le sol. Les livres avaient été retournés, les boîtiers de cassettes ouverts, comme si on cherchait quelque chose. La plupart des meubles avaient été renversés.

L'Exécuteur s'agenouilla à côté du cadavre et vida ses poches. Il n'y avait là que les trucs habituels : de l'argent, des cartes de crédit et un permis de conduire, sans doute bidon. Bolan le prit quand même.

Dans la poche intérieure du manteau, il trouva un morceau de papier sur lequel étaient inscrits un nom et un numéro de téléphone.

Encore des éléments dont les ordinateurs d'Eagle Forest pourraient peut-être tirer profit. Les dossiers informatiques du char de guerre ne pouvaient guère lui donner d'information. Il n'était pas sur son terrain

et l'ennemi lui était inconnu. Brognola le lançait dans une bagarre pour laquelle son expérience n'était certes pas négligeable, mais dont il ne connaissait pas les règles. L'ennemi, lui, réagissait au quart de tour !

Bolan était venu à New York pour retrouver un homme. Mais le temps qu'il arrive en ville, l'homme avait été assassiné. En toute logique, Bolan avait alors résolu de venir jeter un coup d'œil à son appartement. D'autres, à l'évidence, avaient eu la même idée que lui. Des gars pas commodes, prêts à le flinguer parce qu'il les avait dérangés.

New York avait la réputation d'une ville bouillonnante d'activité, explosive, dans laquelle des millions d'individus s'agitaient à l'intérieur d'étroites frontières. En équilibre précaire, la ville penchait le plus souvent du côté de la violence. Et Bolan, à peine arrivé, avait franchi la ligne de démarcation qui séparait le monde de la rue du chaos. Contrairement à la plupart des gens, il était, heureusement, capable de répondre aux menaces, quelles qu'elles soient, et d'y répondre de façon appropriée. C'était ainsi qu'il avait été amené à affronter l'ennemi. Et ça n'était pas plus mal. Maintenant que ses adversaires étaient avertis de sa présence, ils agiraient en conséquence. Ils seraient sur la défensive, regardant sans cesse par-dessus leur épaule.

Et, tôt ou tard, Mack Bolan serait là.

On décrocha à la troisième sonnerie.

— Oui ?

— C'est moi. Raffi. Nous avons eu un problème. Quelqu'un a débarqué alors que nous étions dans l'appartement de Fallil. J'ignore qui c'était. Un policier, ou un agent américain. En tout cas, il était armé. Samir a été tué. J'ai été blessé, mais j'ai réussi à m'enfuir. Je préférerais vous avertir, afin que vous mettiez les autres au courant.

— Que vas-tu faire ?

— Rien. Je vais sans doute mourir, Rachim. Ma blessure est sérieuse. Je perds beaucoup de sang. Et je ne peux pas prendre le risque d'aller à l'hôpital ou de voir un médecin. Ils poseraient des questions. Je ne compromettrai pas notre mission, ou la sécurité de mes frères. Je trouverai un endroit tranquille et ferai ce qui doit être fait. Notre tâche dans ce pays terrible doit continuer.

— Elle continuera, mon frère. Elle continuera.

— Je ne laisserai derrière moi rien qui puisse permettre aux Yankees de nous identifier. Cela, je le promets.

— Pour cela, j'honorerai ton nom et ton sacrifice, Raffi. Que Dieu te bénisse et t'accueille dans son royaume.

— Adieu, Rachim. Dieu est grand !

Alors qu'il reposait le combiné du téléphone, Rachim Gazli entendit un bruit de pas. Il leva les yeux. Nori Hassad entra dans la pièce.

— Qui était-ce ? demanda-t-il.

— Raffi.

— Un problème ?

Gazli hocha la tête.

— Raffi et Samir ont été surpris dans l'appartement de Fallil. Il y a eu une fusillade. Samir a été tué. Raffi a réussi à s'échapper, mais il a été grièvement blessé. Il va mourir. Il va se sacrifier pour assurer notre sécurité.

— Voilà qui est cher payé, Rachim, commenta Hassad. Raffi a-t-il identifié son agresseur ?

— Non. En tout cas, ce n'est pas n'importe qui pour avoir eu raison de Raffi et Samir. Je dois alerter les autres, afin qu'ils soient sur leurs gardes.

— Et qu'en est-il de la mission ?

Gazli regarda son aîné durant un instant, penché en avant. L'expression de ses yeux sombres était effrayante.

— La mission ? répéta-t-il. La mission continue, Nori. Elle seule importe. C'est notre but. Notre destinée. Rien ne doit nous arrêter. Rien.

Hassad commença de se retirer.

— Je vais prendre toutes les dispositions.

Quand il se trouva de nouveau seul, Gazli se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, la main posée sur le téléphone.

C'était un revers. La perte de Raffi était un coup qu'il ressentait personnellement. L'homme était plus qu'un Disciple. C'était depuis des années un ami, avec qui il avait beaucoup partagé. Sa mort imminente était dure à supporter, même si tous avaient admis l'idée de mourir quand ils avaient accepté de participer à cette mission. Ils étaient conscients des risques qu'ils encouraient en venant en Amérique, la patrie du Diable. Les Américains vivaient dans la misère et la dépravation, ils étaient ouverts à toutes les perversions. Quand ils ne massacraient pas leurs semblables, ils se trompaient et se mentaient les uns les autres, nourris par le régime de rumeurs et d'infamie que leur servait quotidiennement le monstre tentaculaire des médias. C'étaient ces mêmes médias américains qui avaient monté en épingle l'histoire de l'ayatollah Khalfi. Les contrevérités proférées à propos de cet homme d'honneur et de dévotion avaient provoqué sa mort; et pour cela, les Américains paieraient.

Tels des innocents, les Disciples de Khalfi marchaient dans l'enfer des rues américaines, cernés de toute part par l'hostilité d'une culture stérile et d'une société sans cœur, œuvre du diable. Ils embraseraient

du feu purificateur de l'Islam ces Américains dégénérés.

Gazli savait que Raffi ne serait pas le seul sacrifié. D'autres mourraient. Mais tous embrassaient cette idée avec joie car, dans la mort, ils en finiraient avec toutes les peines et les douleurs de ce monde pour rejoindre Dieu, qui les accueillerait dans son paradis. La mort n'était qu'un rite de passage. Le moyen d'arriver à une fin. Baignés par la lumière de Dieu, par sa gloire universelle, ils seraient sous sa protection pour l'éternité.

L'esprit en pleine effervescence, Gazli tapotait le téléphone.

Qui était le meurtrier de ses frères ? se demanda-t-il soudain. Un policier ? Ou un agent américain travaillant pour ce gouvernement de corrompus ? Quel qu'il soit, ce devait être un professionnel, quelqu'un qu'il convenait de traiter avec respect.

Gazli décrocha le combiné et composa un numéro. Quand on lui répondit, il s'identifia.

— Soyez sur vos gardes ! dit-il sur le ton de l'urgence. Vous risquez d'avoir un visiteur indésirable. Peut-être plus d'un, d'ailleurs. Nous avons eu un problème, à New York. Samir est mort. Et Raffi, qui est blessé, ne survivra pas. Tel est son choix, afin de nous protéger.

Il écouta la réponse.

— Tant que l'un de nous est en vie, nous continuons. La femme a-t-elle livré quelques informations ?... Bien. Exploitez tout ce qu'elle vous a dit. Envoyez des gens sur place. Mais essayez quand même d'en obtenir plus. Si elle meurt, c'est que Dieu l'aura voulu. Qu'elle vive est sans conséquence. Avant tout, nous avons besoin de localiser ceux que nous recherchons. Aussitôt notre mission menée à bien, nous pourrions quitter ce pays de malheur. Faites ce que vous avez à faire, et que Dieu soit avec vous.

Quand il eut raccroché, Gazli se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

Ainsi, les Américains avaient eu vent de leur présence. Comment ? D'où tiraient-ils leurs informations ?

Il devait reconnaître qu'ils possédaient un réseau de renseignements de grande envergure, avec une multitude d'intermédiaires qui semblaient avoir des yeux et des oreilles partout. Ils achetaient et vendaient les informations comme d'autres du sel.

Y avait-il un traître parmi les Disciples ? Gazli repoussa aussitôt cette idée avec mépris. Elle était inacceptable. Les Disciples de Khalfi étaient unis par un même dessein : mener à bien leur mission, sans souci aucun de leur propre vie. Et nul Disciple ne faillirait à cette règle. Son existence ne pesait rien face aux exigences de ce qu'il devait accomplir.

Il songea alors à Hassad. L'homme ne restait jamais en place ; il était toujours prêt à rendre un service ou donner un conseil. Hassad

était un vrai disciple de l'Islam. Peut-être un peu plus faible que les autres, mais sans doute était-ce inéluctable chez un homme qui avait été forcé de vivre et de travailler dans ce pays dépourvu de Dieu. Même si Hassad avait passé trop de temps en Amérique, sa contribution demeurerait inestimable. Par le biais de ses activités commerciales, il avait obtenu des contacts utiles et une parfaite connaissance des habitudes du pays. Ses directives, ses enseignements et son organisation avaient permis de préparer le chemin pour ceux qui suivraient. Dans ces conditions, on pouvait bien lui pardonner ses faiblesses – du moins, tant qu'elles ne venaient pas interférer dans la mission des Disciples.

CHAPITRE II

Mack Bolan avait conduit pendant une bonne partie de la nuit. Quand il sortit de sa voiture de location, à l'aube, le Connecticut était plongé dans le brouillard. Vêtu de sa combinaison noire, équipé pour la guerre, l'Exécuteur examina les environs immédiats de son objectif, avant de s'en approcher.

Hal Brognola lui avait fourni l'adresse correspondant au numéro de téléphone qu'il avait trouvé sur le cadavre du terroriste. Une maison de vacances isolée, avec une vue sur le détroit de Long Island, avait été louée à une compagnie spécialisée. La villa était semblable à toutes celles de la région, notamment par son isolement. Elle avait été construite pour assurer une parfaite intimité à ses occupants; c'était l'endroit idéal pour qui voulait jouir d'une totale liberté dans ses allées et venues.

Bolan s'accroupit dans l'herbe humide de rosée, étudiant de son regard pénétrant la disposition des lieux. Le temps lui manquait. Il effectuait son approche sans savoir à combien d'hommes il aurait affaire; il ignorait tout autant de quelle force de feu l'ennemi pouvait disposer.

Noyé dans l'ombre, il examina l'extérieur de la maison. Une faible lumière filtrait à travers les stores tirés.

Malgré la distance, il était capable de distinguer les fines volutes de fumée que laissait échapper la cheminée de pierre. A l'évidence, quelqu'un était réveillé. Un insomniaque ? Ou un tueur qui attendait de la visite ? Bolan n'avait pas oublié le terroriste blessé qui lui avait faussé compagnie, à New York.

L'Exécuteur perçut soudain un léger bruit dans les buissons voisins. Cela venait de la gauche. Il se concentra. Le bruit se répéta. Quelqu'un se déplaçait et venait dans sa direction.

Bolan saisit son Beretta dans son holster d'épaule, ôta la sécurité et s'accroupit. Il attendait.

Des silhouettes se détachèrent dans l'obscurité, qui se déplaçaient lentement, sans intention apparente. Les deux hommes étaient armés de courts Ingram M-10 équipés de réducteurs de son. Avec une artillerie pareille, ces gars étaient tout sauf des vacanciers.

Bolan perçut le murmure de leurs voix alors qu'ils passaient à moins de deux mètres de lui. Les bribes de conversation qui lui parvinrent lui semblèrent du farsi.

Il attendit encore, jusqu'à ce qu'il n'entende plus les deux tueurs. Il sortit de sa planque et, à découvert, gagna le mur de la maison. Il le longea et atteignit l'arrière du bâtiment, où il découvrit trois voitures.

Deux d'entre elles avaient des plaques new-yorkaises tandis que la troisième, un 4x4 Cherokee, était immatriculée dans la région.

Une silhouette apparut sur le porche. A en juger par sa dégainée, le gars venait de se réveiller. Il s'étira et planta une cigarette entre ses lèvres.

Alors qu'il s'apprêtait à l'allumer, son regard se posa sur Mack Bolan qui venait de tourner l'angle de la maison.

En un éclair, l'homme sortit de sa léthargie. Il fit volte-face et se pencha pour saisir le fusil d'assaut AK-74 posé contre l'encadrement de la porte.

L'Exécuteur s'élança pour se réfugier derrière la masse du 4x4, se récupérant sur l'épaule et roulant jusqu'à la roue avant.

Le crépitemment rude du AK-74 brisa le silence du petit matin. Le 4x4 se balançait sous la grêle de balles de 5.45 mm qui s'abattait sur la carrosserie.

Le tueur descendit les marches en hurlant, puis contourna les véhicules stationnés.

Bolan ne lui laissa aucune chance.

Alors que l'homme arrivait au niveau du 4x4, il fut confronté à la silhouette noire de l'Exécuteur. Il y eut un moment d'indécision, d'immobilité. Puis le bras droit du guerrier solitaire tressauta, la gueule du 93-R s'éleva par paliers pour aller semer sa troisième ogive de calibre 9 mm dans le crâne du terroriste. Sa tête fut projetée vers l'arrière, laissant pleuvoir un fin crachin de sang dans son sillage.

Mort avant de toucher le sol, le Disciple de Khalfi avait perdu sa bataille sans même que la guerre ait été déclarée.

Une minuterie s'était mise en marche dans l'esprit de Bolan comme il replaçait le Beretta dans son étui de cuir et s'élançait pour se saisir de la Kalachnikov abandonnée.

Il avait perdu l'avantage. La discrétion n'était plus de mise, à présent. Tout était question de survie. Savoir qui vivrait, et qui mourrait.

Un mouvement capta l'attention de Bolan – le binôme qui était passé près de lui, tout à l'heure. Prêts à tirer, ils rejoignaient en courant le lieu de la fusillade.

Bolan les accueillit avec l'arme qu'il avait empruntée. Une rafale foudroyante du AK-74 faucha la paire. Les balles déchiquetèrent la chair et les os, les organes, les tendons. A gros bouillons de sang, la vie s'échappa des corps tordus de douleur.

Toujours en mouvement, le regard de Bolan croisa un autre Disciple qui apparaissait sur le perron. Ses longs cheveux noirs flottant derrière lui, il était torse nu. Dans sa main droite, un gros automatique crachait des balles en direction de l'ennemi, toutes perdues car l'homme tirait à vue, de façon désordonnée. Une nouvelle rafale du

AK-74, courte, perça une rangée de trous sanglants dans le torse du tireur, l'expédiant en arrière. Il s'écrasa lourdement sur le sol. Sans vie.

Bolan était maintenant à hauteur de la maison. Il vola au-dessus des marches du perron et franchit l'entrée dans un plongeon.

Il se trouvait dans une cuisine.

Des voix qui s'interpellaient. Des bruits de pas précipités.

Bolan entendit quelqu'un venir dans sa direction. Il se plaqua contre le mur, la Kalachnikov pressée contre son torse.

L'homme qui entra ne s'attendait pas à trouver quelqu'un dans la cuisine. Cette erreur de jugement lui coûta cher. Bolan balança la crosse du AK-74 en avant. Le mouvement, court et brutal, s'acheva contre la gorge du terroriste avec un bruit affreux. Blessé mortellement, le Disciple de Khalfi tituba à travers la pièce en suffoquant. Il s'écroula sur la table encombrée, qu'il renversa dans sa chute.

Déjà, l'Exécuteur avait atteint la porte et entra dans un vaste salon. D'épais tapis couvraient le parquet vernis. Une vaste cheminée occupait un pan de mur tandis qu'une baie vitrée ouvrait sur l'océan..

Bolan se délesta du fusil d'assaut pour récupérer son Beretta. Il se déplaça dans la pièce, conscient du fait qu'il n'y avait plus aucun bruit. Le silence le plus complet régnait de nouveau sur la maison.

Il atteignit l'autre côté de la pièce et poussa la porte.

Elle donnait sur un grand hall qui menait à l'entrée principale.

Un gars en arme se tenait à la porte, sur le point de l'ouvrir.

Son 93-R devant lui, Bolan lui laissa le temps de le découvrir. Son arme cracha une seule ogive qui fut fatale au terroriste. L'instant d'après, projeté au sol, il n'était plus qu'un amas de chairs sans vie.

De nouveau, le silence s'installa.

Bolan inspecta toute la maison, fouillant chaque chambre en détail. Il ne trouva rien. Jusqu'à ce qu'il ouvre cette porte et se trouve en face d'une jeune femme à peine vêtue de sous-vêtements déchirés, souillés de sang. Son visage et son corps étaient meurtris, couverts d'entailles et d'estafilades. Elle avait les lèvres coupées, et des brûlures de cigarettes dans le cou et sur la poitrine.

Durant de longues secondes, ils s'observèrent. Puis la femme dit :

— Vous allez me tuer, moi aussi ?

Bolan secoua la tête.

— Je suis là pour vous aider.

Il se détourna et revint dans le salon. Après quelques secondes d'hésitation, la jeune femme le suivit. Quand elle le rejoignit, elle alla droit vers le grand canapé-lit installé contre un mur et se pelotonna à l'une de ses extrémités, observant Mack Bolan tandis qu'il en terminait avec son inspection des lieux.

Lorsqu'il eut fini, il se dirigea vers l'inconnue. Lorsqu'il fut tout près, elle se recroquevilla un peu plus, terrorisée.

— Je vous en prie, dit-elle, ne les laissez plus me toucher.

— Je ne laisserai personne vous faire quoi que ce soit, répondit doucement Bolan. Calmez-vous.

La femme le fixa, les yeux encore brillant de peur. Elle l'étudia avec attention, s'attardant sur sa combinaison noire, sur son équipement, et sur sa main droite, qui tenait toujours le Beretta. Conscient de son malaise, Bolan replaça l'arme dans son holster.

— J'ai entendu des coups de feu, dit-elle. C'était vous ?

— Je n'avais jamais rencontré des gens aussi peu hospitaliers.

— Et ils sont... morts ?

— Ouais.

— Je suppose que c'est une bonne nouvelle.

Elle regarda Bolan dans les yeux.

— Vous êtes flic ? Agent du FBI ? Ou juste un cinglé avec une arme ?

— Rien de tout ça.

La femme se laissa aller contre le mur. Ses épaules s'affaissèrent. Elle semblait avoir épuisé ses ultimes réserves d'énergie.

— Je me fous de savoir qui vous êtes du moment que vous ne commencez pas à...

Sa voix mourut, comme si elle se rappelait soudain quelque chose de franchement désagréable. Ses épaules commencèrent de s'agiter tandis qu'elle se mettait à pleurer, doucement, sans bruit. Et puis, elle se recroquevilla de nouveau sur elle-même, la tête dans les bras, s'isolant du monde.

Bolan l'observa un instant et comprit qu'il ne pouvait rien faire pour elle dans l'immédiat. Elle avait besoin d'effacer de mauvais souvenirs, et pour cela il fallait lui laisser un peu d'air. Revenant sur ses pas, il se livra à une nouvelle fouille de la maison.

Quand il regagna le salon, il prit une chaise et l'approcha du téléphone. Il composa le numéro de Hal Brognola.

— Salut, Striker. Que se passe-t-il ?

La voix de Brognola était rauque à cause du manque de sommeil.

— Bonnes nouvelles... ou mauvaises nouvelles ?

— Tes infos étaient justes. Nos amis se trouvaient ici.

— Le contact a été rude ?

— Assez. Mais ils ne nous causeront plus de problème. J'ai aussi trouvé quelqu'un de bien disposé. Une jeune femme. Il semblerait qu'on lui ait fait subir un sale traitement.

— Elle va bien ?

— Elle est plutôt secouée. Elle a de vilaines ecchymoses. Je n'ai pas eu le temps de la questionner à propos de ce qu'on lui avait fait

subir. Elle n'a pas besoin de ça dans l'immédiat. Vu la façon dont elle a été malmenée, je me doute qu'ils voulaient lui soutirer des informations.

— Quel genre ?

— Ecoute, elle est encore sous le choc. Je lui parlerai quand elle se sera un peu remise. J'ai besoin d'une équipe de nettoyage et de quelqu'un pour s'occuper de la fille.

— Je m'en occupe. Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? demanda Brognola.

— Une base locale, je dirais. Assez isolée pour qu'on ne remarque pas ses occupants. Mais il manque quelque chose. Je ne crois pas que le cerveau de la bande se trouvait là. Il n'y a pas de planque d'armes, pas d'explosifs. A mon avis, ce n'est pas leur centre opérationnel...

— Vous ne les avez pas tous eus, vous savez.

Bolan se tourna vers la jeune femme qui venait d'intervenir.

Elle avait traversé la pièce et se tenait à côté de lui, les bras croisés sur la poitrine.

— Qui ça, tous ?

— Les hommes qui étaient ici.

— Comment le savez-vous ?

— Il y a eu des coups de téléphone. Avant que vous arriviez. Après, ils ont tenu une sorte de réunion. Je n'ai pas compris ce qui se disait parce qu'ils parlaient en... je ne sais pas, en farsi, je pense. Trois des hommes ont fait leurs valises et ils sont partis.

Bolan, qui avait approché le combiné du téléphone de la jeune femme pendant qu'elle parlait, demanda alors à Brognola :

— Tu as entendu ?

— Ouais.

— Le problème, c'est qu'on ne sait pas où ils allaient, ajouta Bolan.

— Si, on sait, dit la femme.

De nouveau, Bolan l'interrogea du regard. Les yeux rougis, elle semblait avoir recouvré le contrôle de ses émotions. Elle s'approcha de la chaise qui se trouvait en face de Bolan et s'assit.

— Je m'appelle Eve Jordan, dit-elle. C'est après mon frère, Harry, que ces gens en ont. Ils veulent le tuer. Cela a quelque chose à voir avec un reportage sur lequel il a travaillé, à l'époque où il était avec News-Force. Le reportage en question était consacré à un ayatollah iranien. Il y a deux jours, ils m'ont enlevée dans la rue et m'ont amenée ici. Comme Harry a quitté l'équipe de NewsForce, ils n'avaient pas réussi à le trouver. Alors, ils ont essayé de me faire parler. Ils m'ont fait toutes... toutes sortes de choses... J'ai essayé de tenir bon, mais j'avais si peur ! Je pense que j'ai dû laisser échapper quelque chose quand c'est devenu trop dur. Et ça leur suffira peut-être pour retrouver la trace de Harry.

— Vous aviez raison, à propos de ces gens, dit Bolan, ils cherchent à éliminer tous ceux qui ont participé à ce reportage. Le nom de Ras Fallil vous dit quelque chose ?

Eva Jordan acquiesça.

— C'était un excellent ami. Une personne très bien.

— Il a été assassiné tôt ce matin à New York. Quand je me suis rendu dans son appartement pour essayer de trouver des indices, il y avait déjà deux hommes sur place. Un est mort, et l'autre s'est enfui après que je l'ai blessé. C'est probablement pour ça que les hommes qui se trouvaient ici ont décidé de se lancer aux trousses de votre frère. Maintenant, j'ai besoin de savoir où se trouve Harry. Si j'arrive à mettre rapidement la main sur lui, je pourrai peut-être empêcher ces salauds de le tuer.

La femme digéra l'information avec calme, puis elle dit :

— Je peux vous dire où il se trouve. Oh ! je vous en prie, sauvez-le ! Ne laissez pas ces hommes tuer mon frère...

CHAPITRE III

Bolan sortit de la maison en courant et rejoignit l'endroit où Jack Grimaldi venait de poser Dragon Slayer, l'hélicoptère noir de combat basé à Eagle Forest Ranch. C'était un hélico d'un genre spécial, conçu et équipé par le Sensitive Opérations Group, et utilisé par le Black Warrior Group pour les missions de soutien. Son armement et ses installations électroniques étaient uniques. Chaque pièce de l'appareil avait été dessinée et construite sur mesure. Cet engin était le rêve de tout pilote de combat.

Alors que Bolan s'installait dans le siège moulé au côté de Grimaldi, le pilote lui adressa un petit signe de tête, puis fit décoller l'appareil. Bolan boucla sa ceinture en même temps que le système hydraulique de la trappe d'accès se fermait à côté de lui avec un bruit sourd.

Grimaldi vira pour s'éloigner de la maison. Il suivit un instant la côte, avant de se diriger vers l'intérieur des terres, vers l'ouest. Quand il eut programmé la route en entrant les coordonnées de leur destination dans l'ordinateur de bord, le pilote attendit qu'une nouvelle image apparaisse sur son écran de contrôle. Il composa alors un code de confirmation.

Se tournant vers Bolan, il demanda :

— Ça va, Striker ?

— Comme toujours, répondit l'Exécuteur. Et content de te voir. Hal t'a embarqué dans sa petite équipe en t'offrant ce joujou ?

— C'est le pied, ça, Mack ! Et puis, je vois que, toi aussi, tu t'es fait avoir par le cher Hal. Les ennemis de nos amis sont nos ennemis, hein ?

— T'as raison, mec. J'étais pas chaud pour jouer les bons garçons de l'Occident partant à la croisade, mais ce que je viens de voir dans la villa, c'est vraiment pas différent de ce que sont capables de faire nos amis les cannibales ! Torturer et violer une femme ! Les ordures ! Je ne sais pas ce que cherchent ces mafieux de Dieu, mais leur technique est la même que celle des Sicilos. Hal avait raison, après tout : la religion, détournée à ce point, c'est peut-être une drogue dure et son commerce une belle affaire bien juteuse et bien pourrie.

L'aube commençait d'éclairer le ciel de la nuit quand Dragon Slayer commença de prendre de l'altitude. Grimaldi augmenta la puissance, et les deux turbo-réacteurs – de 1 690 chevaux chacun – lancèrent l'appareil à travers le ciel vide. Le murmure monotone de la radio fut rompu lorsque l'appareil passa d'un espace aérien à un autre. Grimaldi répondit aux demandes d'identifications, donnant les codes

d'autorisation assignés au Dragon Slayer. Quand ceux-ci eurent été vérifiés, on lui signifia qu'il pouvait y aller, et il poursuivit sa route sans encombre.

Au côté du pilote, Mack Bolan prenait du repos. Il profitait de ce court moment de répit pour dormir, sachant qu'il aurait peu d'opportunités de recharger ses accus une fois qu'ils auraient atteint leur destination. Dormir serait en bas de la liste de ses priorités. Durant toute sa vie d'adulte, Bolan avait été un soldat, d'une façon ou d'une autre, et il en avait gardé la faculté qu'ont les hommes habitués au combat à prendre un peu de repos entre chaque bataille. Entre l'instant du décollage et celui de l'atterrissage, il s'en remettait entièrement à Jack Grimaldi. Le pilote n'avait besoin de personne pour lui tenir la main. Il savait exactement ce qu'il avait à faire. Et Bolan, qui le connaissait depuis si longtemps, pour l'avoir récupéré et sorti de la mafia où il s'était égaré, lui faisait une totale confiance.

Grimaldi laissa Bolan dormir. Il savait que l'homme, comme d'habitude, avait dû aller au-delà de ses limites. La vie du guerrier solitaire était pareille à une cocotte-minute sur le point d'exploser en permanence. Il était toujours en mouvement, passant d'un blitz à l'autre en s'accordant à peine une pause. Le plus incroyable, c'était qu'il ne paraissait jamais vouloir ralentir. En fait, il semblait s'accommoder des défis que sa guerre perpétuelle mettait sur son chemin. Et c'était souvent aux autres qu'il revenait de lui offrir l'opportunité de récupérer un peu.

La matinée était déjà avancée quand Grimaldi posa l'hélicoptère dans un coin tranquille d'un petit terrain d'aviation privé situé près de Knoxville, dans le Tennessee. Alors que les rotors ralentissaient et que les moteurs s'arrêtaient peu à peu, le pilote prit le combiné et appela Hal Brognola.

— Vous voulez parler à Striker ? demanda-t-il.

— Ouais, passez-le-moi.

Grimaldi se tourna vers Bolan. Celui-ci, déjà sur le qui-vive, tendait la main pour s'emparer du combiné.

— Hal, tu as eu un peu de chance avec le nom que je t'ai donné ?

— Aaron est encore en train de chercher. Il ne devrait pas tarder à trouver des infos.

Bolan n'en doutait pas. Aaron, ce fidèle lieutenant de Hal Brognola, était un as des recherches informatiques. Il ne quittait pas Eagle Forest Ranch, penché en permanence sur ses ordinateurs.

— Et Eve Jordan ?

— Elle est entre de bonnes mains. Elle a été hospitalisée et bénéficie d'une solide protection.

— Je suis sûr qu'elle ira encore mieux quand elle saura que son frère est vivant, remarqua Bolan.

— Est-ce que Jack t'a apporté tout ce dont tu avais besoin ?

— Ouais. Bon, j'y vais, maintenant. Tiens Jack informé s'il y a du nouveau.

Bolan se décolla de son siège et se pencha vers le compartiment passager, où il trouva deux sacs. L'un contenait des armes et de l'équipement, l'autre des vêtements de ville. Le guerrier enfila le pantalon et la chemise sur sa combinaison noire, puis passa une ceinture de cuir. Il fourra son harnais de combat dans le sac d'armes. Dans la poche de sa veste, il y avait un portefeuille garni de cartes de crédit, d'argent liquide et d'un permis de conduire.

— Je prendrai un taxi en ville, dit-il. Puis je louerai une voiture et j'irai retrouver Harry Jordan.

Grimaldi acquiesça. Il tendit à l'Exécuteur un petit sac contenant un puissant émetteur-radio.

— Il est chargé, indiqua-t-il, et branché sur ma fréquence. Laisse-le allumé quand tu seras sur place, de manière à ce qu'on puisse suivre ta trace. Si nous sommes à portée et que tu appelles la cavalerie, ça facilitera les choses.

Bolan entreposa la radio dans son sac.

— Merci, Jack.

— Fais gaffe à toi, mec.

Le guerrier lui adressa un signe de la main alors qu'il sortait de l'hélicoptère, puis il se dirigea vers le bâtiment du terrain d'aviation. A l'intérieur, il trouva le gérant, plutôt endormi, qui lisait le journal local.

— Est-ce que je peux appeler un taxi d'ici ?

L'homme abaissa son journal et regarda Bolan par dessus les montures de ses lunettes.

— Vous avez besoin d'aller en ville ?

— Ouais.

— Un instant, monsieur.

L'homme posa son journal et se dirigea d'un pas nonchalant vers une porte. Après l'avoir ouverte, il se pencha et appela quelqu'un. Peu après, un grand type maigre vêtu d'un jean et coiffé d'une casquette de base-ball le rejoignit au comptoir.

— Eddie, que voici, doit retourner en ville. Il nous apporte le courrier et les journaux tous les matins. Il sera content d'avoir de la compagnie.

— Ça ne vous ennuie pas ? demanda Bolan.

Eddie secoua la tête. Tournant sur ses talons, il se dirigea vers la sortie du petit bâtiment.

— Vous pouvez y aller, dit le gars, derrière le comptoir.

— Merci, répondit Bolan. J'ai l'impression qu'Eddie n'est pas du genre bavard...

L'autre sourit.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Une camionnette Dodge cabossée et poussiéreuse était garée dehors. Bolan la contourna, grimpa à l'intérieur et posa son sac à ses pieds.

Tournant la visière de sa casquette vers l'arrière, Eddie ferma sa portière. Il tourna la clé de contact, et le moteur du Dodge partit aussitôt, avec un bruit de mécanique bien réglée. Eddie embraya, et la camionnette s'éloigna du trottoir dans un ronronnement de chat.

— Pas mal, murmura Bolan.

— C'est une merveille, vous voulez dire ! répondit son voisin en s'animant soudain. Elle est dans la famille depuis la fin des années 50. Mon grand-père l'a achetée neuve. Elle n'a jamais mis le bout de son capot dans l'atelier d'un garagiste, vu qu'on l'a toujours bichonnée à la maison. C'est le moteur d'origine qui est sous le capot, monsieur. Elle survivra à toutes ces saloperies japonaises qu'on trouve maintenant sur le marché.

Bolan n'en doutait pas.

— Vous connaissez bien la région ? demanda-t-il.

— Sûr ! Attendez, laissez-moi deviner. Est-ce que vous ne voudriez pas connaître le plus court chemin pour rejoindre les falaises qui dominent le O & W Bridge ?

S'il n'en laissa rien voir, Bolan se contracta.

— L'endroit a du succès ?

— Il semblerait ! répondit Eddie en riant. Trois gars m'ont demandé le chemin ce matin. Très tôt. Ils étaient en ville quand j'ai quitté la boutique. Ils arrivaient juste de l'aéroport et avaient loué un 4x4. A ce qu'ils racontaient, ils étaient en vacances et venaient profiter de la nature. Des étrangers. Ils devaient venir de loin. Plutôt basanés, les cheveux noirs...

Il s'interrompit et jeta un coup d'œil à Bolan.

— Vous êtes flic, non ?

— C'est l'impression que je donne ?

Eddie eut un petit rire, un brin nerveux, la réaction habituelle des gens quand ils se trouvent en présence d'un flic.

— Plutôt, oui.

Bolan alla pêcher le portefeuille de cuir qui lui servait pour de telles situations. Il contenait un insigne d'agent spécial du Département de la Justice et une carte d'identité au nom de Mike Blanski. C'était Hal Brognola qui lui avait fourni le badge, conscient que cela pouvait ouvrir bien des portes.

Eddie examina le badge, puis Bolan. Dans son regard, on pouvait voir qu'il était impressionné.

— Je ne suis pas un flic, Eddie. Mais je cherche quelqu'un, et tu

pourrais m'aider.

— Ça ne coûte rien de demander.

— Les trois gars que tu m'as décrits ne sont pas des vacanciers. Ce sont des ressortissants étrangers en situation illégale sur le territoire américain. Ils sont à la recherche d'un certain Harry Jordan, qui est venu ici pour réaliser un film, sur les falaises. Ces hommes veulent sa peau, et je dois trouver Harry avant eux.

— Jordan est arrivé il y a de cela une semaine, et il est parti tout seul. Il a dit qu'il avait vraiment besoin de paix pour filmer la nature, sans rien pour le déranger. Un mec plutôt bien. Qui pourrait lui vouloir du mal, m'sieu Blanski ?

— Des gens qui n'aiment pas un reportage qu'il a réalisé pour la télévision. Des gens qui prennent les choses très à cœur. Harry n'a rien fait de mal, mais ces personnes sont d'un autre avis. Et moi, je n'ai pas l'intention de les laisser faire.

Un instant, Eddie parut soupeser les paroles de Bolan. Puis, il agrippa le volant et appuya sur la pédale d'accélérateur. La Dodge prit de la vitesse sur la route goudronnée.

Dix minutes plus tard, ils s'engageaient sur le parking d'une agence de location de voitures. Eddie freina devant le bureau.

— Pete, amène-toi ! appela-t-il. J'ai là quelqu'un qui a besoin d'une bagnole, et vite.

Le dénommé Pete fournit une voiture à Bolan en un temps record. C'était un gros 4x4 Ford, légèrement cabossé – mais le meilleur véhicule du lot, à en croire Eddie.

— Elle vous emmènera en haut de la montagne sans caler, assura celui-ci en regardant Bolan transférer ses affaires. Dites, vous ne voulez vraiment pas que je prévienne le shérif ?

Bolan secoua la tête.

— Moins il y aura de gens au courant, et mieux ce sera, Eddie. La dernière chose dont j'aie besoin ce sont des sirènes et des gyrophares. Je dois absolument trouver Harry Jordan avant ces gars. Si jamais ils se doutent qu'ils sont suivis, ça risque de compliquer les choses.

— Vu comme ça, vous avez sans doute raison. Le shérif Loomis est un type réglo, mais la discrétion n'est pas sa plus grande qualité...

Bolan se glissa sur le siège du Ford et mit le moteur en marche.

— Merci, Eddie. Et motus, d'accord ?

— C'est pas tous les jours que je peux participer à un truc comme ça, monsieur Blanski, répondit Eddie avec un sourire. N'oubliez pas ce que je vous ai dit. Une fois que vous aurez franchi le pont, suivez la vieille piste. Elle doit être dans un sale état, mais elle vous amènera rapidement jusqu'à Harry Jordan.

Appuyant sur la pédale d'accélérateur, Bolan sortit le Ford du parking et suivit la grande route en guettant la sortie qui lui

permettrait de rejoindre le pont O & W au plus vite. Il trouva ce qu'il cherchait exactement deux miles plus loin.

Bolan tourna le volant, et le 4x4 passa de la route goudronnée à un sentier sablonneux. Un instant, il retrouva la route, qui l'amena jusqu'au vieux pont qui traversait la rivière Cumberland, juste en contrebas des rapides. Après le pont, il s'engagea sur la piste indiquée par Eddie, et qui s'enfonçait profondément dans les falaises boisées.

Au bout d'un mile, il repéra le chemin étroit et défoncé qui partait de la piste. Il donna un coup de volant et engagea le 4x4 dedans. Devant lui, le chemin disparaissait presque sous la végétation. Il entendit des branches gifler le toit du véhicule tandis que d'autres griffaient les fenêtres. La voûte que formaient les arbres au-dessus de lui laissait à peine filtrer la lumière du jour. Laissant derrière lui un épais sillage de poussière, Bolan poussa le 4x4 plus avant dans la forêt, suivant ainsi les indications d'Eddie.

Quelques minutes plus tard, il franchit le petit cours d'eau qu'on lui avait dit de guetter. Le chemin se scinda en deux, et Bolan s'engagea sur la gauche, remarquant alors que la piste commençait de grimper devant lui.

La forêt s'éclaircissait, à présent, et la lumière brillante du jour emplissait le paysage d'une douce lumière. Après quelques kilomètres, Bolan aperçut les escarpements rocheux à travers la ligne des arbres. Le sentier, mieux entretenu dans cette partie, montait de plus en plus sérieusement à travers des collines. Bolan dut ralentir l'allure. Si le chemin était mieux dégagé, il longeait le vide, par endroits, avec la roche d'un côté, et rien de l'autre. Une fausse manœuvre, et c'était le grand saut.

Bolan consulta sa montre et constata qu'il roulait depuis deux heures, à la minute près, soit le temps exact qu'avait prévu Eddie. Le chemin décrivit une longue courbe, et Bolan se trouva face à un plateau étendu, plein de troncs d'arbres abattus. Il suivit le sentier jusqu'au bord, d'où il reconnut la petite source bouillonnante qui emplissait d'eau une profonde cuvette rocheuse, ainsi que le ruisseau qui courait jusqu'à l'autre côté. Le guerrier arrêta le Ford et sortit dans l'air frais. En d'autres circonstances, il se serait détendu et aurait profité de la beauté de l'endroit. Sauf qu'il était là pour sauver la vie d'un homme.

Bolan retira ses vêtements de ville et s'équipa du Beretta, ainsi que du volumineux Desert Eagle. Il se repéra en cherchant à localiser les repères naturels qu'Eddie lui avait indiqués. Quand il sut vers où se diriger, il se glissa de nouveau derrière le volant et se remit en route, goûtant au passage la puissance du Ford quand il accéléra.

Il atteignit les derniers mètres du chemin une quinzaine de minutes plus tard, après avoir négocié de longues portions accidentées, où le

Ford s'était lentement frayé son chemin sur un sol meuble, à travers des éboulis schisteux. Le soleil était haut dans le ciel, à présent, un ciel vide de tout nuage. L'air semblait immobile. La brise qui soufflait parfois sur la falaise était aussi légère que sèche, et la température continuait d'augmenter.

Il fit faire demi-tour au 4x4 et alla le ranger sous le couvert d'un surplomb rocheux. Après avoir déposé un Uzi 9mm sur le siège passager, il sortit les chargeurs pleins. L'un irait garnir le P.M., et les autres furent rangés dans les poches de son harnais de combat. Il leur ajouta d'autres chargeurs, pour le Beretta et le Desert Eagle, et glissa un poignard de combat à lame phosphatée dans l'étui de sa ceinture.

L'Exécuteur sortit du Ford et suivit l'étroit sentier qui serpentait sur un côté de la falaise. A certains endroits, le chemin faisait moins de trente centimètres de large; la terre, fragile et friable, menaçait de s'effondrer sous son poids. Bolan, malgré cela, se déplaçait rapidement, conscient que le temps ne jouait pas en sa faveur. Les secondes passaient, et l'ennemi se rapprochait.

Quand, finalement, il atteignit le dernier niveau du plateau, et qu'il comprit qu'il n'était plus très loin de l'endroit où se trouvait Harry Jordan, Bolan s'enfonça dans les broussailles et les arbres.

Il se pencha en avant pour repousser les branches qui se trouvaient sur son chemin, mais un sentiment de danger l'arrêta soudain. Il leva la tête, alerté par une odeur.

Une odeur de gaz d'échappement.

Bolan agrippa le Uzi en fouillant des yeux les environs. Son regard attrapa une tache de peinture noire au beau milieu des feuillages. Un véhicule tout-terrain Toyota, pareil à celui dont Eddie lui avait fait la description. Les trois salauds avaient fait vite !

Une brindille craqua sur la gauche du guerrier.

Bolan s'accroupit, à l'affût, le Uzi et son regard braqués dans la même direction.

Il repéra une haute silhouette vêtue de vêtements clairs. L'homme avait la peau sombre, des cheveux drus et noirs. Il portait un compact Ingram MAC-10.

Il avançait lentement, examinant le chemin devant lui, tantôt à droite, tantôt à gauche. Son visage exprimait une grande tension.

Soudain, le mouvement de balancier de sa tête s'interrompit, et ses yeux parurent s'arrêter sur l'endroit où Bolan se dissimulait. Son regard s'immobilisa, et son arme se redressa.

Sans la moindre hésitation, l'homme ouvrit le feu, couchant le feuillage sous une pluie de balles qui déchiquetèrent les feuilles et les brindilles en charpie. L'averse mortelle était dirigée droit sur Bolan.

CHAPITRE IV

Le feuillage pulvérisé retomba sur Bolan comme une tempête de neige verte. Par-dessus le sinistre crépitement du MAC-10, il entendit les hurlements du tireur. Il beuglait en farsi mais, à l'urgence du ton, le guerrier comprit que l'homme appelait ses copains. Mieux valait effectuer une retraite stratégique.

Toujours accroupi, Bolan rebroussa chemin. Dès qu'il fut hors de portée des balles, il roula sur lui-même; il était conscient de la présence, toute proche, du terroriste. Celui-ci avait pris une initiative fatale. Au lieu d'attendre des renforts, il s'était engouffré dans les buissons, sur les traces de Bolan.

L'Exécuteur lui en fut reconnaissant. En appui sur un genou, il repoussa la végétation avec le canon du Uzi, et dès qu'il eut le terroriste dans son champ de vision, il appuya sur la détente. Une giclée de balles de 9 mm, brûlantes, faucha son adversaire au niveau des genoux et le projeta au sol où il resta, étendu et gémissant, tâchant d'agripper le Ingram qu'il avait laissé échapper. Quand il l'eut récupéré, le Disciple de Khalfi parvint à s'asseoir; il examina alors les alentours en essayant de repérer son assaillant.

Et il le trouva.

L'Exécuteur fit face à son ennemi, à moins de cinq mètres. Le visage vide de toute expression, il braqua son Uzi sur sa cible. Il pressa la détente une seconde avant que le terroriste ait pu lui-même faire feu. Le Ingram s'envola tandis que son propriétaire s'écroulait sur le dos, le torse ravagé par cette nouvelle rafale du P.M., son sang se déversant à gros bouillons sur le tapis de verdure. C'en était fini de sa participation à la grande croisade anti-américaine; et il ne saurait jamais si celle-ci avait réussi ou non.

Se détournant, Bolan s'enfonça de nouveau dans les arbres. Il décrivit un grand arc de cercle afin de contourner toute la zone. Sans un bruit, aussi discret qu'une ombre, il courut à travers la forêt. Tous ses sens étaient concentrés sur son objectif : atteindre Jordan avant les Disciples de Khalfi.

Il n'aurait pas de seconde chance, il le savait. Dès qu'ils l'auraient en vue, ces pourris ouvriraient le feu sur le journaliste. Et celui-ci, qui ne se doutait de rien, mourrait probablement sans rien savoir de ceux qui l'avaient tué, ni de leurs motifs.

Dans l'air vif, Bolan entendit le rugissement d'un moteur. Et il comprit aussitôt ce que cela signifiait : les Disciples essayaient de rejoindre Jordan avec leur véhicule. Avec l'Exécuteur dans les parages, chaque seconde prenait pour eux une valeur inestimable. Et

pour être sûrs d'atteindre Jordan avant lui, ils avaient pris le risque, calculé, d'alerter leur ennemi en utilisant leur 4x4.

Ils auraient pu gagner ce pari s'ils s'étaient trouvés en face d'un autre homme. Mais le fait de savoir que les terroristes gagnaient du terrain sur lui ne fit qu'aiguillonner le guerrier solitaire. Il tourna sur la gauche. Il avait présente à l'esprit une parfaite image du coin, aussi précise qu'une carte. En lui décrivant l'endroit dans les moindres détails, Eddie lui avait donné une connaissance du terrain que ses adversaires n'avaient certainement pas. Quand il se trouva face à un large cours d'eau, Bolan comprit qu'il touchait au but. Il le traversa en quelques enjambées, puis s'engagea sur une pente escarpée, qu'il escalada avec la puissance du jaguar. Ignorant la douleur qui irradiait de ses muscles, il poursuivit son ascension, rapide, poussant et poussant encore sur ses jambes jusqu'à ce qu'il ait atteint le sommet de la pente. Il s'accorda quelques secondes de pause, juste le temps de se repérer. Un affleurement de roches marquait les limites du territoire qui intéressait Jordan. Ce dernier devait tourner son film quelque part au-delà de ces roches, sur le terrain boisé, sans se douter de la menace qui pesait sur lui.

Les rugissements du 4x4 se rapprochaient. Se tournant, Bolan vit le véhicule faire une embardée au-dessus d'un talus qui se trouvait sur sa droite. Le véhicule fut incapable de le franchir et retomba lourdement, dans un nuage de poussière. Les grosses roues tournèrent et dérapèrent tandis que le chauffeur accélérât, faisant gicler de la caillasse. Pendant un instant, il sembla que le 4x4 n'irait pas plus loin. Puis il jaillit au-dessus du talus et rebondit sur ses quatre roues motrices.

La portière du passager s'ouvrit à la volée, et un homme se pencha, un MP-5 Heckler & Koch dans la main droite. Il fit partir une longue rafale de 9mm en direction de Bolan, manquant sa cible de quelques centimètres.

Bolan s'était tourné, le canon du Uzi dirigé vers le véhicule. Il lâcha à son tour une rafale qui déchiqueta la calandre du 4x4, crevant le réservoir d'eau qui se trouvait derrière. De la vapeur jaillit des trous. Sans s'en soucier, le conducteur continua d'accélérer. Il fonçait droit sur l'Exécuteur.

Le guerrier solitaire ne bougea pas, et se tourna de côté pour éviter la charge menaçante du lourd véhicule. Il y réussit presque. Au passage, il sentit le coin arrière du 4x4 le heurter légèrement, mais suffisamment pour le soulever du sol. Il relâcha ses muscles juste avant de retomber et, rentrant la tête contre son torse, il roula sur lui-même pour amortir la chute. Il s'immobilisa à dix centimètres du vide. Quelques pierres tombèrent dans la pente, soulevant de la poussière dans leur sillage.

D'une poussée sur ses jambes, l'Exécuteur se remit d'aplomb, et leva aussitôt son Uzi quand il entendit un hurlement sauvage.

Le terroriste au H&K avait sauté du 4x4 et courait dans sa direction, faisant cracher son arme de façon désordonnée. Les balles s'enfoncèrent dans le sol, tout près de Bolan.

L'autre continuait de hurler sans cesser d'avancer.

Le temps de quelques battements de cœur, Bolan attendit avant de tirer, déterminé à ne pas laisser la panique dicter ses actes. Et quand il eut le terroriste bien en vue, il s'apprêta à faire feu.

Mais, une fraction de seconde avant que le P.M. ne délivre son message mortel, une des balles du terroriste pinça Bolan au côté gauche, juste au-dessus de la ceinture. L'Exécuteur sentit un élan de douleur, immédiatement suivi par une giclée de sang qui souilla sa combinaison. Toutefois, son étreinte sur le Uzi ne se relâcha pas; il pressa la détente.

Le terroriste fut transpercé au niveau du torse par une rafale serrée de balles de 9 mm. Il fut stoppé net par la violence de l'impact. Ses membres perdirent leur coordination, il trébucha et tomba sur les genoux tandis que son arme creusait un sillon dans le sol. Déjà hors combat, l'homme s'écroula face contre terre, agité de convulsions provoquées par son système nerveux réagissant au terrible carnage des balles.

Un fracas assourdissant alerta Bolan. Il enjamba le cadavre du terroriste, tout en remplaçant le chargeur vide du Uzi par un autre. En même temps qu'il armait le P.M., il remonta la pente pour aller voir ce qui se passait.

Le 4x4 s'était arrêté contre un amas de roches. La porte du conducteur était ouverte. Le siège était vide.

Dépassant le véhicule, Bolan fouilla rapidement les alentours, parmi les rochers et les broussailles.

Plus loin, devant lui, il perçut du bruit – le raclement de pierres qu'on fait rouler. Il en repéra bientôt la provenance et aperçut un léger nuage de poussière, plus haut sur l'escarpement rocheux. L'homme était vêtu de vêtements de sport et portait tout un équipement vidéo. Il regardait autour de lui, apparemment troublé par toute cette agitation.

Son cri atteignit Bolan avant que l'Exécuteur ait pu lancer son propre avertissement.

Et l'exclamation de l'homme fut suivie par le crépitement sec d'un fusil. La balle alla riper sur la roche, à quelques centimètres de lui.

— Mettez-vous à l'abri, Jordan ! Vite !

A son crédit, Jordan réagit avec promptitude et disparut aussitôt.

La lumière du soleil se réfléchit alors sur le canon d'un fusil qui se pointait vers Bolan. Sautant de côté, celui-ci entendit le craquement

de la détonation et, une fraction de seconde plus tard, la balle creusa une petite encoche blanchâtre dans la roche, à l'endroit précis où il se trouvait l'instant d'avant.

Bolan contourna le gros bloc de pierre qui le couvrait. Plié en deux, il dévala le talus qui se trouvait devant lui. Tout en courant, il examina les hauteurs des alentours, à la recherche du tireur.

Le terroriste sortit de sa planque, et commença de grimper avec une étonnante agilité. Malgré la présence de Bolan, il semblait déterminé à rejoindre Jordan et à mener sa mission à son terme, quel qu'en soit le prix.

Comme il atteignait un surplomb de roche plate, l'Exécuteur se porta en avant. Il se concentra sur sa cible, tâchant d'ignorer la douleur brûlante qui lui ravageait le côté.

L'homme fit halte, et amena son arme contre son épaule. Il visait quelque chose au-dessus de lui, quelque chose – ou quelqu'un – que Bolan ne pouvait voir.

Le guerrier leva son Uzi et lâcha une courte rafale. Il creusa un sillon de balles juste au pied de l'homme, qui perdit sa concentration. Le terroriste bondit de côté et fit face à son adversaire tandis que des éclats de pierre lui fouettaient les jambes. Il fit feu, à son tour, et la balle s'écrasa assez près de Bolan pour obliger celui-ci à une certaine prudence. Le terroriste ajusta son tir en hâte et tira de nouveau.

L'Exécuteur s'était déjà mis hors d'atteinte, dirigeant le Uzi vers la haute silhouette qui se découpait sur l'arrière-plan du ciel vide. Son doigt pressa la détente et envoya une volée mortelle de balles de 9mm dans le torse du terroriste. La rafale le hacha de l'aine à l'épaule et le précipita au bas du rocher sur lequel il était perché. L'homme poussa un cri de douleur et disparut du champ de vision de Bolan.

— Quand nous avons commencé à recevoir ces menaces, je me suis douté que quelque chose de ce genre arriverait, déclara Harry Jordan. Ces lettres, ces coups de téléphone... Tous délivraient le même message : nous allions payer pour ce que nous avions fait à Khalfi. A part Fallil et moi, aucun des autres n'y a prêté attention. A la fin, j'en ai eu assez. Je n'avais vraiment pas besoin de ces emmerdements. Je me suis dit qu'il était temps pour moi de bouger, de passer à autre chose. Cela faisait déjà un moment que j'envisageais de venir m'installer ici et de faire mon propre film...

Bolan soupira. A présent, il devait mettre au courant Jordan de ce qui s'était passé. Et il ne voyait aucune façon de présenter joliment les choses.

— Ecoutez, Harry, ils ont tué Ras Fallil hier. On a retrouvé son corps dans sa voiture, à New York.

Le regard de Jordan se perdit, loin derrière Bolan. Ses yeux

s'emplirent de larmes.

— Oh ! non, pas Ras ! dit-il d'une voix blanche. Les salauds !

— Je suis désolé. Nous avons eu vent de cette affaire seulement hier. Le temps que je rejoigne New York, Fallil était déjà mort.

— Comment avez-vous fait pour me retrouver si vite ?

— Eve m'a dit où je...

Jordan pointa sur Bolan un regard pénétrant.

— Vous avez mêlé Eve à cette histoire ?

— Elle l'était déjà. Ils la séquestraient dans une maison du Maine. Et ils lui ont fait avouer où vous vous trouviez.

— Bon sang ! Elle... elle est blessée ? Est-ce qu'ils l'ont...

— Elle va bien, Harry. Ils lui ont fait subir un sale traitement, pour la faire parler, mais elle est hors de danger à présent. Et en sécurité. Ils ne peuvent plus rien contre elle.

— Les choses vont trop loin. Voilà qu'on s'en prend à ma sœur, maintenant ! Bon Dieu, je voudrais n'avoir jamais participé à ce foutu film.

Jordan se passa la main dans les cheveux.

— Je savais qu'il ne sortirait rien de bon de tout ça. Nous aurions dû nous en douter. Trop de gens, déjà, ont eu des problèmes avec ces fondamentalistes.

Bolan acquiesça. Il savait de quoi Jordan voulait parler.

— Il y a une chose que j'ai appris sur eux, poursuivit Jordan. Ils ne bricolent pas. Tout est pour de vrai. Ils prennent un engagement et, quand ils passent à l'action, ils n'abandonnent pas avant d'avoir eu votre peau – ou d'y passer eux-mêmes. Dès que vous vous trouvez sur la route de ces cinglés, il n'y a pas moyen de les semer. Ça ne sert à rien de leur dire que vous êtes désolé; il n'y a aucun moyen d'argumenter avec eux. Ils ne vous écoutent pas. Ils ne pardonnent pas, ils n'oublient pas. Et ils ne vous laissent aucune chance.

Le visage empli de regret, il promena son regard sur le paysage, autour de lui.

— Et maintenant, qu'est-ce que je suis censé faire ? Les appeler pour leur dire où je me trouve et les attendre ? Me suicider ? Prendre le premier avion pour l'Iran et me rendre ? Nous avons fait notre boulot, bordel, rien d'autre ! Et à présent, on dirait que je vais devoir fuir ces malades pour le restant de mes jours... Oh ! et puis, qu'ils aillent se faire foutre ! O.K., j'ai peur, mais je ne vais pas me cacher. C'est mon pays, pas le leur !

Epuisé par son coup de gueule, Jordan se laissa aller contre un rocher. Il regarda Bolan, avec un regard désolé.

— Voilà, j'ai dit ce que j'avais à dire. Et maintenant, je me sens idiot.

— Pourquoi ? fit Bolan. Vous avez raison. Quels que soient les

griefs de ces Disciples, rien ne les autorise à torturer et massacrer les gens.

— Et maintenant, que faisons-nous ?

— Dans l'immédiat, je vais vous emmener. On vous mettra, vous et votre sœur, sous bonne garde, jusqu'à ce qu'on se soit débarrassé de ces ordures. Après, ce sera à vous de décider...

— C'est tout vu. Je veux simplement continuer à vivre ma vie. S'il le faut, je m'habituerai au fait de devoir jeter constamment un coup d'œil par-dessus mon épaule. Mais je ne jouerai pas à cache-cache avec ces gars. S'ils me veulent, ils n'auront aucun mal à me trouver.

— Continuez de penser ainsi, et nous les vaincrons, assura Bolan. C'est la seule manière d'y arriver.

Il y avait un appel en provenance de Eagle Forest pour Bolan quand il rejoignit Grimaldi et l'hélicoptère.

Il saisit le combiné que lui tendait le pilote et prit la communication tandis que Grimaldi nettoyait et bandait sa blessure.

— Striker, j'écoute.

— Salut, grand homme ! fit la voix. Je m'appelle Aaron. Hal t'a parlé de moi. J'ai quelques endroits à visiter pour toi.

— Je t'écoute.

— Ils ont appelé deux numéros depuis la maison du Connecticut. Le premier est celui d'un chalet-hôtel situé près d'Aspen, dans le Colorado. Il appartient à un certain Nori Hassad. L'autre est celui d'un restaurant de Chicago...

— Grouille-toi ! s'impatienta Bolan. Je sens à ta voix que tu as un truc juteux.

Aaron eut un petit rire.

— Hé, Striker, laisse-moi déguster mon plaisir ! Bon, tu m'écoutes ? Je me suis rancardé à propos du restaurant, et tu sais quoi ? Son propriétaire est le même que celui du chalet. Nori Hassad.

CHAPITRE V

L'Exécuteur était poussé de l'avant par un sentiment d'urgence de plus en plus pressant. Un petit signal, dans le fond de son esprit, qui l'avertissait que le temps filait trop vite. Qu'il devait accélérer le mouvement avant d'être dépassé par les événements.

Chicago, à présent.

Bolan se tenait dans l'ombre d'un porche, et surveillait les allées et venues du restaurant, de l'autre côté de la rue.

Depuis deux heures, il n'avait vu que des clients s'aventurer dans la place, et ils étaient peu nombreux en cette nuit froide et humide. Pourtant, il avait la conviction que le menu affiché près de l'entrée ne révélait pas toutes les spécialités qu'offrait l'établissement...

Il n'avait pas manqué de remarquer l'homme qui sortait par la porte de service donnant sur l'allée attenante. Chaque fois que le type se montrait, il marchait d'un pas lent jusqu'à l'entrée de l'allée et observait la rue, consultait sa montre, avant de regagner l'intérieur du restaurant. Son agitation croissante avait attiré l'attention de Bolan.

On attendait quelque chose ou quelqu'un. Et pour l'Exécuteur, ce n'était pas une livraison en retard de petits pains.

A 22 h 30, le dernier client sortit de l'établissement. La porte fut verrouillée, on tourna la pancarte du côté « Fermé », et les lumières extérieures s'éteignirent.

Bolan continua d'attendre. Il avait froid, c'était sûr, mais il oublia une fois de plus son inconfort pour se concentrer sur le restaurant. Il se voûta un peu plus dans son blouson de cuir, relevant le col sur son cou. Il portait pour l'occasion des vêtements de ville, avec le Beretta 93-R bien au chaud dans son holster, à l'épaule, tandis que les accessoires du pistolet se trouvaient dans une poche intérieure. Il avait résolu de ne pas trop s'équiper. Si les choses tournaient au vinaigre dans le restaurant, ou dans la rue, avec la possible présence de piétons, il n'avait pas besoin de s'encombrer d'un P.M. crachant des balles en tous sens. Trop souvent, des innocents se trouvaient pris au milieu de violents affrontements et Bolan ne voulait en aucun cas que son arme blesse un civil. C'était une règle qu'il avait érigée en principe depuis le début de sa guerre contre la mafia : ni civil ni flic. Avec le Beretta, il conservait un parfait contrôle sur son tir.

Sa voiture de location était garée contre le trottoir, à l'angle de la rue. Et à moins que des braqueurs du coin ne s'y intéressent, elle lui offrirait un moyen de fuite rapide en cas de besoin.

A en croire les infos de Aaron, le restaurant était tenu par deux frères libanais qui étaient dans le pays depuis plus de cinq ans. Ils

avaient acheté l'établissement cash et avaient ouvert le mois suivant. Leur vendeur, trop heureux d'être payé comptant et en liquide, n'avait pas posé de questions. Cela faisait deux ans qu'il essayait de fourguer l'endroit, et il était soulagé de s'en débarrasser. Fouillant plus profondément encore, le lieutenant d'Hal Brognola avait réussi à établir une connexion entre les deux frères et Nori Hassad. Il fallait pour cela remonter deux ans plus tôt, à Toronto, au Canada. A l'époque, Hassad était lié avec un groupuscule de fundamentalistes chiites. Rien qui puisse lui être reproché devant un tribunal mais, en poursuivant son enquête par l'intermédiaire de ses ordinateurs, Aaron avait pu obtenir une image plus précise et compromettante de Nori Hassad.

C'était avant tout un entrepreneur, que ses affaires mettaient en rapport avec le monde entier. Pour se forger une image intègre, il avait dû se plier à des pratiques régulières. Il ne pouvait ainsi conduire son business sans se passer de l'intermédiaire des banques. Pour les transactions régulières en tout cas. Aussi pouvait-on trouver des traces de ses affaires « visibles » dans des institutions bancaires parfois lointaines, anglaises ou japonaises, et dans un grand nombre de banques américaines. Hassad n'était pas un idiot. Il avait mis sur pied toute une série de compagnies qui n'étaient rien d'autres que des couvertures pour ses activités occultes.

Cela n'avait rien de nouveau pour Aaron, qui avait exploité tous les indices dont il disposait. A travers le labyrinthe financier édifié par Hassad, il avait remonté les fils les plus ténus. Passant de sociétés bidons installées aux Bahamas à des banques de tous les continents, il avait fini par repérer des mouvements de fonds et des paiements en liquide qui, après d'autres vérifications, lui avaient permis d'établir que Hassad ne se contentait pas d'injecter de l'argent dans le restaurant libanais, mais qu'il finançait aussi un certain nombre d'organisations liées à la cause fondamentaliste.

Sa puissance financière lui permettait de fournir argent et soutien aux islamistes établis en Europe et aux Etats-Unis. Le restaurant de Chicago se trouvait au milieu de cet embrouillamini. Et si son rôle exact demeurait incertain, il avait un rapport certain avec toute cette histoire.

C'était pour découvrir ce rapport que l'Exécuteur se trouvait à Chicago, pour cette mission de nuit en solitaire.

A 22 h 50, un camion anonyme s'engagea dans la rue. Il s'arrêta devant le restaurant, puis fit marche arrière dans l'allée qui se trouvait sur le côté du bâtiment. Bolan vit le conducteur et son compagnon sauter du véhicule, avant d'aller ouvrir les portes arrière. Pendant que le premier sautait à l'intérieur, l'autre alla frapper à la porte de service du restaurant. On lui ouvrit, et plusieurs hommes s'engagèrent dans

l'allée. En quelques minutes, un certain nombre de boîtes en carton et de caisses de bois passèrent du camion au restaurant.

Les deux hommes remontèrent à bord du camion, portant chacun une valise métallique. Bolan mémorisa le numéro de la plaque d'immatriculation tandis que le véhicule sortait de l'allée avant de disparaître dans la rue.

Peu après, trois hommes quittèrent le restaurant et s'en allèrent à pied.

Aussitôt que la porte se fut fermée, le guerrier traversa la rue et pénétra dans l'allée. Il marqua une pause, le temps d'examiner l'endroit et ses environs, et sortit le Beretta de son holster. A peine éclairée par la lumière blafarde d'une lampe située au-dessus de la porte de service du restaurant, l'allée était sombre et silencieuse. De la vapeur s'échappait d'une bouche d'aération ouverte dans le mur crasseux.

Bolan put s'approcher de la porte sans être inquiété. Il ignorait ce que ses adversaires préparaient, mais poster des gardes à l'entrée de leur domaine ne semblait pas les préoccuper. Il essaya d'ouvrir la porte, qui résista. Cela ne le surprit pas. Il suivit l'allée jusqu'à ce qu'il repère une fenêtre à guillotine. Avec un peu de chance... Bolan avisa alors une poubelle, se percha sur le couvercle et s'éleva pour atteindre le mécanisme de la fenêtre. Elle n'était pas bloquée ! Il l'ouvrit en grand et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

C'était la cuisine du restaurant. L'endroit était dans le noir, à part deux petites appliques de sécurité de faible puissance, situées au-dessus du fourneau. Une bonne odeur de café flottait dans l'air, qui rappela à Bolan qu'il avait faim. Après s'être assuré que la cuisine était vide, le guerrier se hissa à l'intérieur et, prenant appui sur l'évier en inox qui se trouvait contre le mur, il sauta sur le sol. Prudent, il ferma la fenêtre derrière lui.

Une double porte battante faisait communiquer la cuisine et la salle de restaurant. L'Exécuteur la franchit, s'engagea dans un couloir et repéra le rai de lumière qui passait sous une porte, à quelques mètres; il pouvait entendre la faible rumeur d'une conversation.

Un craquement le fit se retourner, son Beretta levé. Le couloir était vide. Pourtant, d'autres sons lui parvinrent, et il comprit dans la seconde qu'ils venaient du sous-sol.

Rebroussant chemin, il découvrit une porte entrouverte dans un renfoncement. Une ampoule nue éclairait chichement une volée de marches. Le guerrier commença de descendre, puis s'arrêta à l'endroit où l'escalier faisait un coude sur la droite, et il se plaqua contre le mur pour écouter.

Plusieurs personnes parlaient dans une langue qu'il ne comprenait pas, sans doute en farsi. Le bruit d'une intense activité accompagnait

leur conversation. Ces gens étaient occupés, mais occupés à quoi ?

Alors qu'il s'apprêtait à descendre un peu plus, il perçut le couinement de chaussures de cuir, quelques marches derrière lui. L'Exécuteur pivota silencieusement, la main crispée sur le 93-R, et aperçut une silhouette qui se dessinait dans l'encadrement de la porte ouverte.

Un reflet mat trahit l'arme dirigée vers lui.

Dans un mouvement de pur instinct, l'Exécuteur s'aplatit sur les marches en même temps qu'il levait son arme.

Le sifflement des balles, étouffé par un réducteur de son, déchira l'air. Elles se logèrent dans le mur de pierre, faisant jaillir des petits éclats de plâtre et de peinture sur l'Exécuteur.

Précise, la courte rafale de trois qu'il envoya en retour trancha la gorge du tireur et ressortit à la base du crâne.

Tandis que l'autre tombait à la renverse, à moitié décapité, Bolan se redressa d'un bond. Sur le point de rejoindre la porte, il hésita, alerté une nouvelle fois par son instinct. Un second tireur apparut, poussant sur le côté le cadavre sanguinolent de son copain, et se posta en haut des marches. Il ouvrit le feu sans marquer la moindre hésitation.

Bolan dut se replier alors qu'une interminable rafale emplissait l'endroit d'une grêle mortelle. Dans le mouvement, il perdit l'équilibre et tomba en arrière contre le mur opposé, puis partit la tête la première dans l'escalier.

Rentrant la tête et les épaules, il tira le Beretta vers lui, le protégeant avec son corps tandis qu'il rebondissait sur les marches. Quand il se retrouva en bas, il entendit des hurlements paniqués s'élever tout autour de lui.

Il savait très bien que les prochains instants pouvaient être les derniers pour lui, et il prit aussitôt le contrôle de la situation. Sans se soucier des contusions et des éraflures qu'avait occasionnées sa chute, il se redressa, le Beretta devant lui, et balaya le sous-sol du regard.

Sa soudaine apparition avait pris les occupants par surprise. Ils étaient trois.

Bolan avait déjà repéré un homme armé, du côté le plus éloigné. Le flingue réagit avec une lenteur presque comique. Et quand son regard croisa celui de l'Exécuteur, le Beretta 93-R parla de façon décisive. Une ogive brûlante lui éclata le front et mit un terme à sa vie.

Un des deux autres, aux cheveux longs et lâches, se jeta en avant et empoigna un gros flingue posé sur l'établi devant lequel il se trouvait. Ses doigts avaient eu à peine le temps de se fermer sur la crosse que Bolan actionna encore le Beretta, lui envoyant une balle de 9mm en pleine tempe. L'impact projeta la tête du terroriste vers l'arrière, et un

jet sombre s'échappa de la blessure béante. Il s'effondra sur le sol de béton dans un ultime soubresaut post-mortem.

Bolan entendit alors un bruit de pas en provenance de l'escalier. Il sauta de côté pour s'abriter derrière une mince cloison de briques sans perdre de vue le troisième terroriste, qui avait profité de la diversion pour se jeter sur un P.M. Il tira aussitôt qu'il eut posé son arme sur l'établi, envoyant une longue rafale en direction de l'Exécuteur. Son tir désordonné et malhabile cribla le mur de trous, sur la gauche de Bolan, mais la plupart des balles manquèrent la cloison et allèrent se perdre du côté de l'escalier.

Ces balles perdues obligèrent l'homme qui descendait à marquer une pause – une seconde à peine, qui permit toutefois à Bolan de braquer le Beretta vers l'autre flingueur et de lâcher un pruneau fulgurant qui ravagea la gorge du terroriste et le projeta au sol, étouffé par son propre sang.

Otant le chargeur du Beretta, Bolan le remplaça aussitôt par un autre. En même temps qu'il armait le 93-R, il se dirigea vers l'escalier, et cueillit son adversaire au moment où celui-ci tournait l'angle.

Le terroriste, barbu, le visage figé de rage et de détermination, hurla en voyant Bolan apparaître devant lui. Il leva le canon de son Ingram MAC-10, le doigt sur la détente. Mais avant qu'il ait eu le temps de la presser, un souffle prodigieux lui déchiqueta le torse. Dans un dernier râle, un vagissement affreux, il alla s'écraser en bas des marches.

L'Exécuteur s'élança dans l'escalier et marqua un temps d'arrêt lorsqu'il eut atteint la porte, à l'affût du danger. Le silence était total. Après un bref instant, il s'engagea dans le couloir. Son intuition lui soufflait qu'il était désormais seul dans la place, mais l'instinct de prudence demeurait le plus fort. Il ne serait sûr de lui que lorsqu'il aurait effectué un examen minutieux des lieux, et fouillé chaque pièce. Quand il fut certain que l'endroit était tranquille, il s'autorisa alors à regagner le sous-sol.

Il s'intéressa aussitôt à l'établi, et ne fut guère surpris par ce qu'il y trouva : des blocs de plastic, des détonateurs, et des harnais munis de poches. Bolan avait affaire à une petite fabrique de bombes. Les Disciples de Khalfi confectionnaient là des dispositifs explosifs destinés à être portés par de véritables bombes humaines. Les hommes, qui faisaient sacrifice de leur vie, pouvaient alors se promener dans les rues en tout anonymat et aller se poster exactement où ils voulaient avant de se faire sauter avec les explosifs qu'ils transportaient sur eux. Avec un composé aussi puissant que le plastic, les dommages causés étaient terribles.

Une fouille minutieuse du sous-sol ne fournit que très peu d'informations concrètes. L'examen des cadavres se révéla tout aussi

décevant. Aucun des terroristes morts ne portait quoi que ce soit qui puisse être utile à Bolan.

Celui-ci avisa un téléphone et composa le numéro qui serait réacheminé vers l'antenne d'un satellite, lequel le mettrait en communication avec le standard de Eagle Forest Ranch. Cela ne prit toutefois pas plus de temps qu'une communication normale et, quelques secondes plus tard, il parlait à Hal Brognola.

— Alors ? demanda Brognola sans préambule.

— Une jolie petite installation, dit Bolan. Une fabrique de bombes dans le sous-sol.

— L'endroit est nettoyé, neutralisé ?

— Oui. Enfin, peut-être. Juste avant que j'entre, un camion est venu faire une livraison. Et il est reparti avec de la marchandise. J'ai besoin de deux choses : quelqu'un pour s'occuper de toute la quincaillerie qui se trouve ici, et des renseignements sur la plaque d'immatriculation de ce camion.

Il communiqua le numéro à Brognola.

— Pas de problème, dit celui-ci. Maintenant, Striker, tire-toi de là. Je ne tiens pas à ce que tu sois dans le coin quand les flics arriveront. Je dis à Aaron d'entrer le numéro dans le système. Appelle-nous quand tu auras levé le camp.

— Je n'y manquerai pas.

— Alors, dégage, bordel ! Et vite !

CHAPITRE VI

La pluie tombait dans l'aube grise. Assis à une table, près de la fenêtre, Mack Bolan regardait les gouttes rebondir sur le toit d'une voiture, de l'autre côté de la vitre. Il poussa sur le côté l'assiette vide de son petit déjeuner et agrippa le mug plein de café noir.

Il écoutait le discours monotone du présentateur du journal. Le poste de télévision était posé sur une sellette, à une extrémité du comptoir. Il avait écouté les informations en mangeant. Il y avait même eu un sujet sur « Bruxelles, capitale de la mafia en Europe » et sa récente guerre des gangs[i], qui fit sourire l'Exécuteur, mais à aucun moment il n'avait été question de la découverte d'une petite fabrique de bombes en ville. Brognola avait fait le nettoyage.

Se tournant de nouveau vers la fenêtre, Bolan vit une voiture s'arrêter devant le fast-food. La silhouette familière de Jack Grimaldi en sortit, et le pilote pénétra peu après dans l'établissement. Il commanda un café en passant près du comptoir et vint se glisser dans le box. Il ôta sa casquette et se passa la main dans les cheveux.

— La nuit a été longue ? demanda-t-il en souriant à Bolan.

Celui-ci but ce qui lui restait de café et attendit que la serveuse les rejoigne avec le mug de Grimaldi et un pot de café fumant. Elle les servit, leur adressa un sourire amical, puis s'en retourna vers le comptoir.

— Elle a l'air très... serviable, remarqua Grimaldi en suivant des yeux les longues jambes de la fille.

— Elle est trop jeune pour toi, Jack.

— Elles ne sont jamais trop jeunes, répliqua Grimaldi.

— Bon, tout est prêt ?

— Oui. J'ai fait le plein de l'hélico. Il frétille d'impatience. Où allons-nous, cette fois ?

— Colorado.

— Et à qui va-t-on rendre visite ?

— Ça fait plusieurs fois qu'on tombe sur le même nom : Nori Hassad. Vu de l'extérieur, c'est un homme d'affaires avisé, mais il semblerait qu'il trempe aussi dans diverses choses pas très claires. Aaron a réussi à établir un lien entre lui et les Disciples. En plus, il avait des intérêts dans le restaurant libanais. Un des terroristes qui étaient rentrés dans le Connecticut a appelé là-bas, et nous avons pu intercepter l'appel. J'ai trouvé le même numéro sur un des gars à qui j'ai eu affaire à New York. Et puis, il y a le camion que j'ai vu au restaurant, la nuit dernière. La plaque d'immatriculation était tout ce qu'il y a de plus légale. Ils ont dû penser que ça attirerait moins

l'attention que des plaques volées ou fausses en cas de contrôle. Le camion appartient à une compagnie de transports qui rayonne du côté de Boulder, dans le Colorado. Aaron a dû fouiller et creuser, mais il a fini par découvrir que l'entreprise est une filiale d'une des autres sociétés de Hassad.

— Donc, nous nous rendons à Boulder ?

Bolan finit son mug, se leva, tira de la monnaie de sa poche et déposa quelques billets sur la table.

— Tout juste, répondit-il. Après, ce sera direction Aspen.

— Aspen ? Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ?

— Le chalet-hôtel de Nori Hassad, fermé pour travaux jusqu'à ce que la saison de ski ouvre.

Grimaldi suivit le guerrier vers la sortie.

— Dans ce cas, dit-il, on ne devrait pas avoir besoin de réserver !

L'hélicoptère descendit dans le ciel éclatant du Colorado, se préparant à atterrir.

— Tu veux que je t'accompagne ? demanda peu après Grimaldi en coupant les gaz de l'appareil.

— Non, merci, Jack. J'ai besoin de toi comme soutien.

Quand il sauta de la cabine à air conditionné de l'hélicoptère de combat, Bolan sentit une chape se refermer sur lui. Il faisait chaud. Très chaud. Il saisit le sac à glissière que lui tendait Grimaldi et se tourna au moment où une jeep traversait à grande vitesse le bitume de la Air National Guard de Buckley. Brognola avait obtenu de l'ANG la permission pour Bolan d'atterrir et, pour Grimaldi, celle de rester là en stand-by. Aux yeux de l'ANG, le guerrier travaillait pour le gouvernement et devait bénéficier de toute la coopération nécessaire dont il aurait besoin. Durant le vol, Bolan les avait déjà appelés pour leur communiquer ses desiderata.

La jeep s'arrêta, et un gars grand et bronzé sortit du véhicule.

— Monsieur Blanski, je suis le lieutenant Neeson.

Bolan tendit la main.

— Merci pour votre assistance. Je ne vous importunerai pas trop longtemps, je vous le promets.

Le garde sourit.

— Je vous en prie, monsieur. Je suis trop content de pouvoir vous aider.

Grimaldi était sorti de l'hélicoptère. Il ferma avec soin le panneau qui empêchait qu'il ne soit, à part lui, d'entrer dans l'appareil.

— Bel oiseau ! commenta Neeson d'un ton admiratif.

— Je veux ! répliqua Grimaldi.

— Je vais vous emmener dans nos locaux. Vous aurez un bureau à votre disposition, avec une ligne directe, précisa Neeson en tendant à

Bolan une carte magnétique.

Bolan et Grimaldi montèrent à l'arrière de la jeep tandis que le garde s'installait au volant et faisait faire au véhicule un demi-tour.

— Une voiture de location vous attend, monsieur Blanski, indiqua-t-il. Le réservoir est plein, et elle est équipée d'un téléphone mobile.

Le guerrier lui donna une petite tape sur l'épaule.

— Merci pour ça, dit-il.

La voiture était une Ford noire. Bolan jeta son sac sur le siège avant et se tourna vers Grimaldi quand Neeson se fut suffisamment éloigné pour ne pas l'entendre.

— Tu assures la permanence, Jack. Je t'appellerai de façon régulière. Si jamais j'ai besoin de toi, je te le ferai savoir. Reste en contact avec Eagle Forest au cas où quelque chose de nouveau leur parviendrait.

— Pas de problème. Surveille tes arrières, vieux !

Bolan monta à bord de la Ford et mit le contact. Il adressa un signe de la main à Neeson, puis dirigea la voiture jusqu'à l'entrée principale. Il s'engagea ensuite sur la grande route.

A en croire le lieutenant, il fallait à peu près une heure pour rejoindre Boulder. Si tout se passait comme prévu, il serait là-bas en milieu d'après-midi.

Le guerrier alluma la radio, et s'arrêta sur une station qui passait un programme de musique country.

Quels étaient les projets des Disciples de Khalfi ? se demanda-t-il. Qu'ils en aient après les membres de l'équipe de reportage était une certitude. Ils étaient allés directement aux deux personnes qui s'étaient séparées des autres, afin de les éliminer d'abord pour ensuite s'occuper des trois qui restaient. D'après ce que Bolan avait appris par l'équipe de Eagle Forest, ils travaillaient toujours ensemble. Le plus tôt Brognola les aurait localisés, le mieux ce serait. Si les terroristes avaient réussi leur coup avec Ras Fallil, ils n'avaient échoué avec Harry Jordan que parce que Bolan s'était trouvé dans le coin au bon moment.

Ça ne se passerait pas forcément aussi bien la prochaine fois.

Bolan songea à la petite fabrique de bombes, à Chicago. Elle ne fonctionnait plus, à présent, mais quelle quantité d'explosifs en étaient sortis avant que Bolan n'intervienne ? A qui la marchandise avait-elle été livrée ? Aux Disciples de Khalfi ? A des fondamentalistes islamistes en veille, des dormeurs qui vivaient et travaillaient aux Etats-Unis, des hommes et des femmes dévoués à leur cause qui n'attendaient qu'un ordre pour passer à l'action ? Combien étaient-ils dans le pays ? Une douzaine ? Deux douzaines ? Une centaine ? Peut-être une véritable armée, éparpillée dans différents Etats. Des êtres polis et souriants, intégrés, qui ne vivaient en réalité que pour le moment où ils

pourraient sacrifier leur vie et semer la terreur et la mort dans leur pays d'accueil. Des piétons kamikazes !

Sans s'en rendre compte, l'Amérique ouvrait ses portes à ses ennemis. Ceux-ci profitaient de son hospitalité pour pénétrer un continent trop vaste pour effectuer un véritable contrôle aux frontières, un pays qui laissait la libre circulation à l'intérieur. Grâce à cette liberté, qui était le plus beau fleuron d'une société civilisée, la mafia, détournant les lois et les règles qui régissent une société digne de ce nom, avait mis l'Amérique en coupe réglée. Et, maintenant, des tueurs incontrôlables se promenaient dans le pays en toute impunité, sans être dérangés, alors qu'ils préparaient les pires méfaits qui n'apporteraient que blessures et souffrances à des innocents.

Bolan se rendit compte qu'il avait agrippé le volant avec force, à s'en faire blanchir les phalanges. Un jour, poussé par le chagrin et la colère, touché dans sa propre famille, il avait décidé que la vraie guerre se déroulait chez lui, aux Etats-Unis et non pas au Viêt-Nam, contre un ennemi implacable qui se trouvait à l'intérieur même des frontières américaines. Il avait fait beaucoup pour décimer cet ennemi. *Cosa Nostra* n'avait pas été détruite, mais ses membres ne pourraient plus jamais dormir tranquilles tant que lui serait vivant. Cette guerre, qu'il menait toujours, l'avait parfois entraîné bien au-delà des rivages américains. Mais ces derniers temps, Hal Brognola avait vu ses priorités et ses objectifs redéfinis. Et Hal était un ami à qui Mack Bolan devait beaucoup. L'Exécuteur souhaitait continuer sa guerre contre des ennemis qu'il considérait comme ses ennemis personnels, il n'en aurait jamais fini de la vengeance, mais il était conscient que le Mal devenait protéiforme et que la mafia et les terroristes avaient partie liée. Brognola avait sans doute raison : le monde changeait !

Alors qu'il approchait de Boulder, Bolan appela Grimaldi pour la première fois.

— Quelque chose de nouveau, Jack ?

— Eagle Forest a appelé il y a un instant. Le camion que tu as vu à Chicago a été pris en chasse du côté de Boulder par la police locale. Un barrage de routine. Les flics cherchaient à bloquer un chauffard impliqué dans un accident avec délit de fuite. Il semblerait que le conducteur du camion ait paniqué – il a dû croire que le barrage était pour lui. Il a fait demi-tour et a pris la fuite. Evidemment, les flics l'ont aussitôt coursé. Le camion est sorti de la route au bout de quelques kilomètres. Le conducteur a été tué, mais son passager s'en est sorti. Il a été hospitalisé dans un hosto du coin.

— Ils ont trouvé quelque chose dans le camion ?

— Plutôt ! Tout un arsenal d'explosifs artisanaux fixés à des harnais – exactement ce que tu avais trouvé à Chicago.

— Où est le gars, maintenant ?

— Toujours à l'hôpital. Hal a obtenu des flics qu'il soit sous bonne garde jusqu'à l'arrivée d'un agent spécial. Il veut une discrétion absolue sur cette histoire. Les locaux n'aiment pas ça, mais Hal leur a sorti le grand jeu...

— J'y vais. Jack, tu ne trouves pas comique de me voir sous la couverture d'un fédéral bien propre sur lui ? La vie est surprenante, non ?

— Tu vas rester avec les Blacks Warriors, Striker ?

— Rêve pas, mec. Je termine ce plan pourri et je retourne à mes affaires. Les cannibales n'attendent pas !

Le guerrier pénétra sur le parking de l'hôpital vers 15 heures. Il gara la Ford, en descendit, verrouilla les portières et se tourna vers le bâtiment blanc à trois étages.

Il remarqua les deux voitures de patrouille garées près de l'entrée principale mais, à part ça, l'activité semblait normale – ce qui, curieusement, mit Bolan mal à l'aise. Sans qu'il sache trop pourquoi, la scène avait quelque chose d'irréel.

Ses yeux fouillèrent les environs immédiats, s'arrêtant sur les voitures stationnées, sur les visiteurs qui allaient et venaient entre le parking et le bâtiment. A son extrême gauche, il pouvait voir l'entrée des urgences, où des ambulances étaient garées.

Tout paraissait calme, en ordre, parfaitement à sa place.

Alors que l'Exécuteur traversait les alignements parfaits de voitures pour rejoindre l'hôpital, il entendit le vrombissement sourd d'un moteur. Derrière lui. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule alors que le volume du son s'amplifiait, et son regard s'arrêta sur le pare-brise d'une camionnette grise. Le véhicule, anonyme, roulait lentement le long de l'allée.

Bolan sauta de côté quand la camionnette arriva à son niveau. Tandis qu'elle le dépassait, l'Exécuteur se tourna vers la portière du conducteur.

L'homme qui se trouvait au volant regardait droit devant lui, le visage tendu, le front luisant d'une mince pellicule de transpiration. A côté de lui, son passager scrutait à travers le pare-brise avec la même attention.

La camionnette s'éloignait toujours à la même allure, et Bolan perçut de vagues mouvements à travers les fenêtres arrière du véhicule.

Brutalement, le véhicule accéléra dans un rugissement de moteur et un nuage de gomme. La camionnette prit rapidement de la vitesse; elle se dirigeait droit vers l'entrée de l'hôpital.

Bolan sortit son Beretta et s'élança.

Quand elle eut atteint le bout de l'allée, la camionnette effectua un dérapage contrôlé pour s'arrêter dans une embardée devant l'une des voitures de patrouille.

Les portes s'ouvrirent à la volée, et un groupe compact d'hommes en armes jaillit de l'arrière. Ils se séparèrent, les armes pointées vers les policiers qui sortaient de leur voiture.

Le calme et la tranquillité qui régnaient aux abords de l'hôpital furent brisés net par le crépitement sec des pistolets automatiques. Les balles se livrèrent à leur œuvre de mort, perforant le métal, explosant les vitres, ravageant les chairs.

Deux flics en uniforme étaient à terre. L'un, étendu sur le ventre, le visage sur la chaussée, baignait déjà dans une mare rouge sombre. Son partenaire, qui s'était affalé sur le pare-chocs arrière de sa voiture, tâchait de contenir le sang qui giclait de sa blessure au côté.

— Que quelqu'un aide ces hommes ! cria Bolan en avisant un jeune médecin qui observait la scène, les yeux écarquillés.

Le ton ferme de l'Exécuteur sortit l'homme de sa torpeur. Il s'élança aussitôt.

Les policiers de l'autre voiture accouraient aussi, brandissant des fusils d'assaut. Quand ils virent Bolan, ils fondirent sur lui.

— Ne bougez pas ! hurla l'un d'eux.

Puis il aperçut le pistolet de Bolan.

— Espèce de fils de pute ! Lâche ça, tout de suite !

— Doucement, mon vieux, lui répondit le guerrier en brandissant son badge, qu'il venait de sortir de sa poche. Les tueurs sont à l'intérieur.

Le flic jeta un coup d'œil au badge, puis posa de nouveau son regard dur sur Bolan.

— Ah ouais ? Et comment t'as fait pour arriver si vite, toi ?

— Je devais interroger le gars que vous avez ramassé dans cette camionnette accidentée. Vous le surveilliez pour moi.

— C'est bon, Al, intervint le second flic. Quelqu'un a dit qu'un fed devait venir.

Bolan acquiesça.

— C'est moi. Maintenant, grouillons-nous avant que les copains de ce gars ne tuent quelqu'un d'autre.

— Merde ! Il y a deux de nos gars là-haut !

— Vous deux, prenez l'entrée des urgences, suggéra Bolan. Moi je passe par là.

— Le prisonnier se trouve au deuxième étage, aile gauche, chambre 203.

— Faites attention à eux, les avertit encore Bolan. Ne leur laissez aucune chance.

Et il s'élança vers l'entrée principale.

La confusion la plus totale régnait dans le hall. L'Exécuteur se fraya un chemin entre des gens hébétés, remarquant au passage un certain nombre de corps sur le sol. Des citoyens innocents étendus dans des postures de pantins désarticulés, le sang qui se répandait éclaboussant le carrelage blanc. Ce spectacle ne fit qu'augmenter sa rage.

Il s'élança dans l'escalier à fond de train, montant les marches trois à trois.

Les Disciples de Khalfi s'étaient découverts, défiant les lois du pays qu'ils avaient secrètement pénétré. Ils avaient perdu toute la considération à laquelle ils auraient pu prétendre. Pour ce qui concernait Mack Bolan, ces ordures souillaient les rues depuis déjà trop longtemps. Et cette fois, ils étaient allés trop loin.

Alors qu'il atteignait le palier du deuxième étage et s'engageait vers le couloir qui devait l'amener jusqu'à la chambre 203, Bolan entendit une détonation. Elle fut suivie par le sinistre jacassement d'une arme automatique et par des cris. Du verre explosa, des objets s'écrasèrent au sol.

Tournant le coin, Bolan fut confronté à une scène de chaos. Des corps étaient couchés au sol. Certains bougeaient, d'autres étaient immobiles. Il y avait du sang partout, sur le sol et sur les murs.

À l'autre bout du couloir, les trois terroristes avaient formé un véritable peloton et échangeaient des coups de feu avec deux flics en uniforme. Retranchés dans un angle, conscients de leur vulnérabilité, les policiers bravaient quand même leurs agresseurs.

Un des policiers tira et plaça deux balles bien ajustées dans le torse de l'un des terroristes, l'envoyant contre le mur. Avant qu'il ait pu récidiver, le flic fut piqué de balles du torse à l'aîne par une longue rafale de l'un des Disciples. Il s'écroula sans émettre un son, et de gros bouillons de sang s'échappèrent de son corps.

L'autre policier se plaça devant son partenaire abattu afin de le protéger. Agrippant son arme à deux mains, il tira.

Ce fut ce moment que Bolan choisit pour se mêler de la partie. Il faucha le terroriste le plus proche d'une rafale courte dans le crâne. Les balles de 9mm explosèrent dans un geyser de sang, et le flingueur fut projeté en avant. Il poussa un grognement et s'écrasa au sol, la tête la première.

Faisant pivoter son Beretta, le guerrier acheva le terroriste blessé alors qu'il se redressait difficilement pour reprendre la bataille. Trois ogives lui déchirèrent le torse avant de lui hacher le cœur. Il glissa contre le mur, le souilla d'une large traînée de sang, avant de s'effondrer.

Bolan, qui continuait de suivre le couloir, envoya une rafale vers le dernier terroriste. Il le manqua d'un rien, car l'autre salaud venait d'ouvrir la porte de la chambre 203, qu'il ferma aussitôt derrière lui.

L'Exécuteur rejoignit la porte au pas de course et donna un grand coup de pied dedans, envoyant le battant claquer contre le mur intérieur. Quand il pénétra dans la pièce, il entendit le crépitement sec d'une arme automatique et plongea au sol. Il comprit un peu tard que les coups de feu ne lui étaient pas destinés. Il se redressa sur un genou, le Beretta suivant la direction de son regard tandis qu'il détaillait la chambre.

Le terroriste se tenait au pied de l'unique lit, son arme pointée sur la silhouette qui se tordait sous les couvertures détrempées de sang. C'était le conducteur de la camionnette accidentée, bandé et relié par des fils à des moniteurs. Il laissa échapper un ultime gémississement d'agonie. Son corps avait été déchiqueté par le tir rapproché de son frère.

Le doigt de Bolan caressa la détente du 93-R alors que l'autre terroriste se détournait du lit. Avec un hurlement sauvage, il dirigea son arme vers Bolan. Les trois ogives l'atteignirent en pleine tête, le déséquilibrant et l'envoyant valser à travers la pièce. Il s'affaissa contre le mur, tordu de douleur.

— Bon Dieu, que se passe-t-il, ici ?

Bolan jeta un coup d'œil derrière lui.

Celui des deux policiers qui n'était pas blessé se tenait dans l'encadrement de la porte. Le visage d'une pâleur mortelle, il brandissait son pistolet d'une main peu assurée. Il frotta machinalement le sang qui se trouvait sur sa joue – le sang de son copain blessé.

— Ils étaient venus pour celui-là, leur frère, répondit Bolan en désignant le cadavre du terroriste, dans le lit. Soit pour l'emmener avec eux, soit pour s'assurer qu'il ne parlerait pas.

Dans le couloir, des membres de l'équipe médicale avaient laissé de côté leurs états d'âme pour s'occuper des blessés. Les sirènes d'alarme hurlaient, couvrant presque les cris des patients affolés et effrayés par ce carnage.

— Hé ! Qui êtes-vous, au fait ? demanda le flic alors que Bolan s'approchait de lui.

Bolan lui montra son badge.

— J'étais venu pour lui parler, expliqua-t-il en désignant une nouvelle fois le lit.

— Mais qui sont ces cinglés ? Où se croient-ils, bon sang ! On n'est pas à Beyrouth !

Un sourire grimaçant étira les lèvres de Bolan. Pas encore, songea-t-il. Mais si on les laissait faire...

Cette pensée le glaça.

CHAPITRE VII

Nori Hassad s'approcha de la pièce dans un état de malaise qui lui retournait l'estomac. Derrière la porte fermée, Rachim Gazli laissait libre cours à sa rage et sa colère. Sa voix profonde, puissante, traversait le lourd battant de bois et semblait dirigée contre Hassad lui-même.

Il s'arrêta devant la porte, hésitant à fermer la main sur la poignée, et écouta la harangue de Gazli. Le chef de l'équipe de frappe réprimandait ses frères rassemblés comme s'ils étaient les seuls responsables de la mort de leurs compagnons. Hassad se demanda s'il n'avait pas intérêt à s'en aller et à revenir lorsque l'homme se serait calmé. Si jamais Gazli se calmait. Sa rage semblait ne plus connaître de limites. C'était un aspect de sa personnalité que Hassad n'avait pas eu l'occasion d'expérimenter. Et il en était plutôt effrayé.

Bien qu'il soit chargé de répondre aux besoins des hommes qui étaient préparés pour leur mission aux Etats-Unis, et même s'il savait que cette équipe de frappe se montrerait d'une violence extrême avec ses victimes, Hassad n'était pas un homme de violence. Et s'il était en total accord avec tout ce qui devait être fait au nom de Khalfi, y compris les actions terroristes, il ne voulait en aucun cas être témoin de faits réels. La brutalité physique lui répugnait. La vue du sang et des blessures le rendait malade. Il ne pouvait même pas regarder la télévision américaine, où la violence était souvent présentée comme un divertissement.

Elle était d'ailleurs omniprésente dans ce pays, sous toutes ses formes, et semblait faire partie intégrante de cette nation – au même titre que l'apple-pie ou le salut au drapeau. Son influence remontait très loin dans l'histoire du pays, qui s'était forgé dans la violence – Américains contre les Indiens, tout d'abord; puis Américains contre Américains. Cette violence s'était diluée dans le folklore, pour aller ensuite se terrer dans l'inconscient collectif. Elle restait l'un des moyens de se faire entendre.

Les Américains avaient trahi l'ayatollah Khalfi et ils avaient été l'instrument de sa mort. Maintenant, ils allaient payer en retour; ils allaient voir que leur précieux territoire n'était pas à l'abri de toutes les menaces, qu'un petit groupe d'hommes, unis par leur dévotion à Dieu et à Khalfi, pouvait châtier des coupables. Le monde entier, alors, se rendrait compte que l'Amérique était aussi vulnérable que les autres pays quand il s'agissait d'affronter le courroux de l'Islam.

Cela dit, Hassad s'avisa qu'il hésitait toujours à pénétrer dans la pièce et à être le témoin de la violence verbale de Gazli. La litanie

orageuse, traversant l'épaisse porte, le rendait malade. Son cœur battait à se rompre, de petites gouttes de sueur perlaient à son front. Il se mit à trembler, de façon presque insupportable, tant et si bien qu'il se tourna et s'enfuit à travers la maison tentaculaire, jusqu'au sanctuaire de son spacieux bureau.

Fermant la porte, Hassad traversa la pièce pour aller se tenir devant la grande baie vitrée qui donnait sur les sommets enneigés. Le spectacle du paysage vallonné qui entourait le chalet l'apaisa. Il sentit ses tremblements cesser au bout d'un moment. Inspirant profondément, il laissa aller son visage en feu contre la vitre froide.

La beauté naturelle du site lui fit le même effet que d'habitude. D'une certaine manière, il avait l'impression de faire partie de ce paysage. Quand il s'absorbait dans sa contemplation, il regrettait qu'un tel endroit appartienne aux Etats-Unis, cette nation d'opportunistes avides, trop occupés à se massacrer les uns les autres pour se rendre compte de la majesté de leur pays. En bas, dans les villes sombres et crasseuses, ils se battaient pour le pouvoir et la propriété de biens matériels, ils s'entretuaient pour l'argent, la drogue, le sexe, et oubliaient les formidables merveilles de leur pays. Il fallait un étranger pour les voir.

Quand il était venu en Amérique, Nori Hassad avait profité de la crédulité des Américains pour faire fortune – ils étaient si naïfs, dans certains domaines, si faciles à duper. Lui se livrait à toutes sortes d'arrangements, d'échanges et d'investissements judicieux, qui permettaient à sa fortune d'augmenter sans cesse. Il s'était provisoirement allié à toutes sortes de gens, politiciens, mafieux, hommes de lois véreux. Sa position dans le monde des affaires avait grandi jusqu'à ce qu'il en devienne un membre à part entière, accepté. Et durant tout ce temps, il faisait des plans, tranquillement, construisant son organisation avec l'aide de membres loyaux de la foi islamique, des hommes et des femmes prêts à se sacrifier quand viendrait le grand jour.

Et l'appel qu'ils attendaient tous était venu – des Disciples de Khalfi.

Au début, tout semblait bien se dérouler. Gazli et ses gens étaient arrivés, se répartissant entre le Colorado et New York. Une fois installés, ils avaient entrepris de localiser leurs cibles, les membres de cette équipe de tournage responsable de la mort de l'ayatollah Khalfi.

D'abord, il y avait eu le traître, Ras Fallil. Il avait été retrouvé à New York, et on s'était occupé de lui.

En même temps, la sœur de cet Américain, Harry Jordan, avait été capturée, séquestrée et interrogée, afin de déterminer pourquoi et où son frère avait disparu.

C'est alors que les choses avaient commencé de mal tourner.

Les Disciples qui fouillaient l'appartement de Fallil à New York avaient été surpris par un Américain – un policier ou un agent, nul ne le savait. Un des frères avait été abattu. L'autre avait réussi à s'enfuir, blessé, et à prévenir Gazli avant de se donner la mort pour ne pas être capturé.

Peu après, la maison du Connecticut avait été prise d'assaut. D'autres frères avaient perdu la vie, et la sœur de Jordan avait été libérée.

Plus grave encore, le restaurant de Chicago avait lui aussi été attaqué. Tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur avaient été tués, et toute l'installation de fabrication de bombes était à présent entre les mains des autorités américaines.

Même l'attaque de l'hôpital avait été contrariée, bien que le frère blessé ait été sacrifié pour éviter qu'il parle. La chaîne de télévision locale avait diffusé un bref reportage à propos de l'accident de la camionnette, montrant le véhicule endommagé, lequel avait été identifié grâce à sa plaque d'immatriculation.

C'était, Hassad l'admettait, une série de revers. Leur sécurité, du coup, avait été compromise, rendant les opérations encore plus difficiles. Mais nul n'avait songé un instant à mettre un terme à la mission. Cela n'arriverait pas. Cela ne devait pas arriver.

Et Gazli, il le savait, mènerait son combat jusqu'au bout, même s'il était le dernier survivant.

Nul n'avait le droit de compromettre la réussite de leur mission sacrée. Elle devait réussir. La « fatwa » avait été déclarée, et ne pouvait être annulée.

Certes, Hassad avait désiré participer à un événement d'une telle importance, au cours duquel il pourrait activement soutenir les plus militants de ses frères, mais il trouvait que sa vie tournait au cauchemar. Peut-être avait-il passé trop de temps aux Etats-Unis à goûter les plaisirs d'une vie facile, qui lui avait fait oublier son réel dessein. Immergé dans les affaires et dans les séductions de l'argent, avait-il perdu sa résolution ?

Il se tourna vers son bureau et ouvrit un tiroir. Il en sortit une boîte de fins cigares, en choisit un dont il coupa l'extrémité avec un coupe-cigares en or, cadeau d'un partenaire financier reconnaissant. Il alluma le havane avec une allumette d'une boîte remise dans le tiroir et aspira la fumée riche et parfumée. Son arôme l'apaisa. S'asseyant dans son fauteuil de cuir, il se laissa aller contre le dossier et pivota de manière à pouvoir de nouveau jouir du spectacle, derrière la vitre. Tout en profitant du cigare, il fit le point sur la situation.

Gazli lui avait fait savoir qu'il avait toujours besoin des explosifs, ce qui signifiait que Hassad devrait de nouveau contacter son fournisseur. Leur première transaction avait coûté très cher, mais

l'argent n'avait aucune importance. C'était juste un moyen d'entrer en relation avec le trafiquant fournisseur. Celui-ci, un Italo-Américain, n'était intéressé que par une chose : s'enrichir. Il était installé à Santa Fe et tenait un commerce plutôt lucratif, qui consistait à fournir des armes et des explosifs à ceux qui pouvaient le payer rubis sur l'ongle. Il disposait de contacts un peu partout dans le pays, et même à l'étranger. La rumeur affirmait qu'il était en mesure de livrer n'importe quoi, du plus petit pistolet au char d'assaut. Hassad voulait bien le croire. Il n'aimait pas l'homme; toutefois, il avait appris très tôt que cela n'avait pas d'importance de détester un partenaire en affaires, du moment qu'on en obtenait ce qu'on voulait. Et qu'il appartînt à la mafia, ce qui était une évidence, n'avait pas la moindre signification pour Hassad.

Faisant de nouveau face à son bureau, Hassad saisit le combiné du téléphone et composa un numéro qui le mit en communication avec la voix sans timbre d'un répondeur. Il laissa un message et raccrocha. Vingt minutes plus tard, alors qu'il en finissait avec son cigare, le téléphone sonna. Hassad décrocha et reconnut la voix nasale et fluette du mafieux.

— J'ai besoin d'une nouvelle commande, annonça Hassad. Exactement la même que la dernière fois. Mêmes conditions. Mais il faudrait que ça se fasse très vite. C'est possible ?

— Bien sûr.

— Et les conditions financières seront identiques ?

— Pour vous montrer ma bonne volonté, et en espérant que nous continuerons à travailler ensemble, je ne vous compte pas de supplément. Donnez-moi deux heures, et je vous rappelle pour confirmer.

Hassad reposa le combiné.

La porte s'ouvrit, et Gazli entra dans le bureau. Il ferma derrière lui et traversa la pièce pour venir se poster devant le bureau de Hassad, le fixant droit dans les yeux.

— Je viens juste de passer commande pour de nouveaux explosifs, indiqua Hassad. Mon contact doit me rappeler dans deux heures pour confirmer.

Gazli ne répondit pas. Son regard était impassible.

Et Hassad, à la moue dure de ses lèvres, pouvait voir que l'homme était toujours en colère.

— Rachim, reprit Hassad, nous devons être vigilants. Les Américains ne sont pas tous ces imbéciles sans cervelle que nous voyons parfois en eux. Nous avons laissé trop de choses derrière nous pour que cela ne soit pas remarqué. Quelqu'un, quelque part, va faire le lien entre tous ces incidents.

Gazli prit une courte inspiration.

— Qu'essaies-tu de me dire ? Que je devrais faire mes malles et rentrer au pays ? demanda-t-il sans même esquisser un sourire. Si tu me connaissais, tu ne penserais même pas une telle chose.

— Je ne suggérerais rien de tel. Je veux que tu réussisses, Rachim. Nous le voulons tous. Et nous devons poursuivre notre mission. Pourquoi ai-je arrangé une nouvelle livraison d'explosifs, à ton avis ? Mon intention est seulement de te protéger. Ne sous-estime pas les Américains. Crois-moi quand je te dis que je les connais bien. N'oublie pas que je vis ici depuis longtemps.

— Trop longtemps, peut-être.

— Tu vas trop loin, Rachim ! répliqua Hassad en se penchant vers l'avant. Ma loyauté n'est pas à remettre en cause.

— Ce n'est pas ta loyauté que je remets en cause, Nori Hassad. Je me demandais juste à qui tu étais le plus loyal. A l'Islam, ou à ton compte en banque américain ?

CHAPITRE VIII

Mack Bolan passa devant les bâtiments de la compagnie de transport et alla garer sa voiture à côté d'un fast-food fermé, et qui semblait abandonné. Il tourna son rétroviseur intérieur de telle sorte qu'il puisse surveiller les portes de la grande cour.

La nuit, sombre et glacée, enveloppait la voiture. Un petit vent venu des plaines du Colorado poussait une fine poussière dans la rue déserte, laissant une mince pellicule sur le pare-brise.

Ouvrant son blouson de cuir, Bolan ajusta son holster. Il portait sa combinaison noire, dont les poches contenaient une petite sélection d'armes destinées à tuer en silence. Il fit glisser la fermeture du sac posé sur le siège passager et s'empara de la ceinture et du holster qui hébergeaient l'énorme Desert Eagle. Il les fixa à sa taille, puis sortit l'arme puissante et vérifia qu'elle était chargée et prête à l'emploi. Il avait un lot de munitions supplémentaires pour le gros .44 et le Beretta, rangés dans de petites sacoches, à sa ceinture.

Bolan consulta sa montre. Il serait bientôt 21 heures. Depuis qu'il s'était garé tout près de la compagnie de transport, seul un véhicule avait pénétré dans la cour. Au-delà des hautes clôtures, des projecteurs déversaient des flaques de lumière crue. Il y avait apparemment très peu de monde. Un homme était assis dans la petite cabane qui faisait office de poste de sécurité et, de l'autre côté de l'enceinte, sur les quais de chargement, Bolan pouvait voir une équipe de nuit en plein travail.

Il s'apprêtait à sortir de sa voiture lorsque des phares s'approchèrent sur l'avenue. L'Exécuteur se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et attendit.

Une limousine s'avança jusqu'aux portes. Le conducteur sortit du véhicule et échangea quelques mots avec le garde qui leva le bras en signe d'acquiescement et activa la barrière. La limousine se glissa entre les portes et pénétra dans la grande cour. Bolan, qui suivait sa progression, la vit s'arrêter devant un bâtiment situé à l'autre bout de l'enceinte. Après quelques secondes, un rideau métallique s'enroula à la verticale, et la limousine pénétra à l'intérieur du hangar. Le rideau fut aussitôt redescendu.

Bolan sortit de la voiture, verrouilla les portières et glissa la clé en sûreté dans l'une des poches de sa combinaison. Traversant la rue bien au-delà de la portée des projecteurs, le guerrier fit le tour de l'enceinte, pour se trouver le plus près possible du bâtiment dans lequel la limousine était entrée. Tapi dans l'ombre, Bolan étudia la clôture. Elle faisait plus de trois mètres de haut, une construction de

maillons de chaîne, avec de gros montants en béton pour supporter la structure. Il n'y avait aucune trace d'alarme ni de détecteurs, et la clôture n'était visiblement pas électrifiée. Bolan passa néanmoins une bonne dizaine de minutes à l'examiner avec soin, au cas où quelque chose lui aurait échappé. Puis, satisfait, il choisit l'un des montants de béton, dans l'ombre la plus reculée, et l'utilisa pour escalader la barrière.

Une fois au sommet, par un mouvement de bascule rapide il se retrouva de l'autre côté et sauta au sol sans bruit. Un genou à terre, le guerrier solitaire étudia attentivement son environnement immédiat.

Il perçut le bruit lointain de l'activité qui régnait du côté des quais de chargement. Se concentrant, il tendit l'oreille, à l'affût de tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin au déplacement d'un ou plusieurs individus.

Sa prudence fut récompensée, car il entendit bientôt les pas d'un homme marchant dans sa direction.

Se déplaçant rapidement le long du mur du bâtiment, pressé contre la surface rugueuse, il sortit un garrot d'une des poches de sa combinaison. Agrippant les deux poignées de bois, il demeura immobile et attendit.

La sentinelle était vêtue de vêtements sombres. Même dans la faible lumière, Bolan pouvait voir que l'homme avait le teint très mat et les cheveux noirs. Il portait un Ingram M-10 muni d'un réducteur de son, et un petit émetteur-récepteur à la ceinture, près du flingue, dans son holster.

Bolan forma une boucle avec le fil du garrot et resta immobile dans l'ombre, alors que le garde approchait.

Le Disciple de Khalfi, qui scrutait des yeux le ciel vide, n'entendit pas le murmure de la mort quand celle-ci se détacha du mur, derrière lui. Rien ne l'avertit de ce qui était sur le point d'arriver. La première indication fut le claquement froid et terrifiant du fil qui s'enfonçait dans sa chair.

Le ciel sombre parut s'emplir d'étoiles un peu floues. Ses poumons privés d'air, il commença à paniquer. Laissant tomber son arme, il essaya d'agripper le fil, mais celui-ci était déjà profondément incrusté dans sa chair. Déjà, le sang suintait autour du fil, imprégnant ses doigts. De petits gargouillements s'échappèrent de ses lèvres. La nuit devint froide et hostile. Le garde se débattit furieusement, sans se rendre compte qu'il ne faisait ainsi que hâter sa fin.

L'Exécuteur augmenta la pression du garrot. Il rentra un genou dans le dos du gars, le tirant de telle sorte vers l'arrière que son corps frémissant s'incurva comme un arc. Après un ultime spasme, le terroriste s'immobilisa. Pour toujours. Bolan fit glisser doucement le cadavre jusqu'au sol, avant de le tirer jusqu'au mur où il demeurerait

invisible. Il remit le garrot dans sa poche et récupéra rapidement l'Ingram que le garde avait laissé tomber. Il vérifia que l'arme était chargée, puis se détournant, il fit le tour du bâtiment, à la recherche d'autres gardes.

Dans le noir, il alla presque donner la tête la première contre l'ennemi. Le garde se déplaçait rapidement, son Ingram dans une main, son émetteur-récepteur dans l'autre. Bolan comprit qu'il essayait de contacter son collègue.

La finesse n'était pas de mise en un tel moment. Bolan balança l'Ingram qu'il avait récupéré, envoyant le lourd silencieux sous le menton de l'homme. La tête du terroriste fut projetée vers l'arrière, avec un craquement sec, et un flot de sang noir s'échappa de sa bouche. Il avait dû se mordre la joue ou la langue. Alors qu'il chancelait sous la violence du choc, Bolan se rapprocha et lui décocha un puissant coup de pied dans les côtes. Le gars tomba vers l'arrière, allant s'écraser contre le mur du bâtiment. Dans un effort désespéré, il tenta de faire usage de son Ingram, mais celui de Bolan, utilisé à la manière d'un club de golf, s'abattit sur son poignet. L'os céda avec un bruit affreux, et le MAC-10 tomba à terre. Bolan retourna le sien et envoya la crosse contre le crâne du garde. A trois reprises. Trois coups terribles, qui firent toucher terre au soldat de Dieu. Certain à présent que son adversaire était hors jeu, le guerrier se remit en mouvement.

Très rapidement, il découvrit une petite annexe accolée au bâtiment principal. Le genre de construction qui pouvait abriter un compresseur pour alimenter l'atelier en air. Au-dessus, Bolan repéra une fenêtre crasseuse qui laissait filtrer une lumière glauque. Il se servit d'un tonneau de fuel vide afin d'accéder au toit du petit bâtiment; s'appuyant contre le mur principal, il fut en mesure de jeter un coup d'œil par la fenêtre.

La limousine se trouvait au milieu d'une flaque de lumière, en compagnie d'un 4x4 poussiéreux. A côté, répartis autour d'un long établi, six hommes en observaient un septième, assis sur un tabouret, qui s'activait sur divers appareillages. D'où il était, Bolan put voir les blocs de plastic et les harnais. Ils étaient identiques à ceux qu'il avait trouvés à Chicago.

L'Exécuteur étudia le visage et la silhouette de tous ceux qui se tenaient autour de l'établi. Deux d'entre eux étaient de type caucasien; les autres avaient la peau sombre. L'endroit était plein d'armes automatiques.

Bolan avait la preuve qu'il recherchait.

Alors qu'il s'écartait de la fenêtre, il vit un nouvel intervenant se diriger vers le groupe. L'homme parlait avec animation en brandissant son émetteur-récepteur vers les autres. Bolan n'avait pas besoin d'entendre ce qu'il racontait pour saisir ce qui se passait.

Il fit volte-face, prêt à sauter du toit du petit bâtiment. Et il se trouva en face d'un homme qui brandissait un Ingram.

Mais l'Exécuteur avait repéré la silhouette en mouvement alors qu'il était lui-même en train de faire volte-face. Le canon du MAC-10 avait presque terminé son mouvement vers lui quand le regard de Bolan croisa celui du flingueur.

L'homme était sur le point de presser la détente, et l'Exécuteur se laissa tomber à plat ventre sur le toit. Les frelons de 9mm passèrent au-dessus de lui, pulvérisant le verre de la fenêtre.

Avant que l'homme ait pu rectifier son tir, Bolan se laissa glisser jusqu'au bord du toit. Quand il en atteignit la limite, le guerrier appuya sur la détente du MAC-10, envoyant une longue rafale en direction de la silhouette immobile qui se trouvait au-dessous de lui. L'averse de balles pulvérisa le crâne et déchiqueta le torse de l'homme. Il tituba en arrière, pissant le sang par une demi-douzaine de blessures.

L'Exécuteur, qui agrippait le bord du toit, entendit alors un hurlement tandis que d'autres hommes en arme convergeaient vers le petit bâtiment. Il sut qu'il n'avait pas beaucoup de temps pour décider de son prochain mouvement.

Il évalua la distance qui le séparait du sol, ainsi que les quelques mètres qu'il lui faudrait franchir à découvert, avant de trouver un abri.

Revenant en arrière, il remonta la pente jusqu'à la fenêtre, à présent dépourvue de verre. Un rapide coup d'œil lui confirma son pressentiment : le groupe réuni autour de l'établi s'était dissous. Les hommes avaient dû se joindre à la petite chasse qui s'était engagée. Il ne restait plus qu'un gars armé, en compagnie de celui qui devait être l'instructeur.

Bolan agrippa l'armature intérieure de la fenêtre et se hissa au-dessus de l'ouverture. Il plaça un pied sur le rebord d'une vingtaine de centimètres, puis fit peser tout le poids de son corps dessus. Durant à peine une seconde, il resta ainsi, observant l'intérieur du bâtiment et analysant les options qui se proposaient à lui. Aucune ne lui offrait de garanties. Il plaqua l'Ingram contre son torse, déplaça le poids de son corps vers l'ouverture de la fenêtre et sauta.

Le sol de béton parut monter à sa rencontre. Bolan atterrit et roula sur lui-même, alors que l'impact de la chute se répercutait dans ses jambes. Il repoussa la douleur qui lui vrillait l'épaule gauche dans un coin de sa conscience et se raidit tandis qu'il glissait sur le sol. Puis il se récupéra sur les pieds et mit aussitôt l'Ingram en action quand il vit le garde armé lui faire face.

Le MAC-10 de Bolan exhala un souffle mortel, qui déchiqueta le haut de la poitrine de l'homme et le projeta contre l'établi. Le gars sur

le tabouret se tourna sur le côté, dégingolant à moitié de son siège, en même temps qu'il saisissait le flingue qu'il avait posé à portée de la main. La seconde rafale de l'Exécuteur lui troua l'épaule gauche, qui se mit aussitôt à dégouliner de sang. L'homme tomba sur l'établi, sans lâcher son arme. Il eut le temps de se tourner légèrement, mais Bolan vida son chargeur sur lui. Le haut du torse et la gorge en charpie, le terroriste s'écroula d'abord sur le bord de l'établi, avant d'aller s'écraser contre le sol de béton.

Bolan s'approcha et examina rapidement les explosifs disposés sur le plateau. Il identifia aussitôt des détonateurs et des systèmes d'horlogerie. Les blocs d'explosifs avaient été façonnés de sorte à pouvoir être rangés dans les poches fixées aux harnais. Il savait à quoi tout cela était destiné.

Ces équipements seraient portés par de véritables bombes humaines, sous des vêtements de ville. Ainsi pourvus, ces cinglés n'avaient qu'à marcher tranquillement jusqu'à l'endroit de leur choix, avant de se faire exploser eux-mêmes. Un sacrifice pour eux, et une mort brutale pour de nombreux innocents.

Dans son poulx, Bolan pouvait compter les secondes qui s'écoulaient. Le temps filait. Il examina de nouveau les installations. Elles étaient complètes, mais pas encore reliées au système d'horlogerie. Bolan se chargea de les connecter et régla les pendules miniatures, de façon à ce que les détonateurs s'activent dans deux minutes. Puis il actionna la mise à feu. Les petits chiffres lumineux des réveils électroniques se mirent en mouvement tandis que les secondes commençaient leur descente jusqu'à zéro.

Bolan pivota sur ses talons et courut vers l'endroit où était garée la limousine. Il se pencha à l'intérieur et découvrit avec plaisir que la clé de contact était en place. Il s'assit derrière le volant et ferma la portière, sortant le Desert Eagle du holster et le posant sur le siège passager. Après avoir tourné la clé de contact, il fit rugir le puissant moteur. Il mit la ceinture de sécurité, puis accéléra. Le lourd véhicule bondit en avant, dans un hurlement de pneus et un nuage de gomme carbonisée.

Une petite porte située dans le mur à côté du rideau de fer s'ouvrit à la volée, laissant le passage à des silhouettes armées de P.M. L'air s'emplit d'un torrent de balles, toutes dirigées vers la limousine qui, déjà, prenait de la vitesse. Bolan sentit l'impact de ce feu nourri contre la carrosserie, et s'avisa du peu d'effet qu'avaient les balles. Un léger sourire aux lèvres, il adressa des remerciements silencieux à celui qui avait décidé qu'un véhicule blindé lui était nécessaire.

Les hommes s'écartaient sur le passage de la limousine lancée à toute allure. L'un des flingueurs ne fut pas assez rapide. Il y eut un choc sourd, puis un cri étranglé quand l'homme fut projeté sur le

capot et contre le pare-brise. Il laissa une traînée rouge sur la vitre avant que sa silhouette désarticulée ne soit catapultée par-dessus le toit du véhicule.

Le rideau métallique emplît le champ de vision de Bolan. Il agrippa le volant et se raidit dans l'attente de l'impact. Le mouvement de la voiture sembla ralentir quand elle heurta la porte, puis la fine épaisseur de métal se déchira avec une surprenante facilité, et Bolan se retrouva à l'extérieur du bâtiment. Roulant à tombeau ouvert dans la cour, il prit la direction de la sortie et heurta la barrière de bois à plus de 60 kilomètres à l'heure. Il braqua à fond, engagea la limousine sur la grande avenue et, quand il arriva à la hauteur du fast-food abandonné, s'arrêta dans une brusque embardée. S'emparant du Desert Eagle sur le siège passager, il sprinta jusqu'à la voiture de location, sortit sa clé, ouvrit la portière et s'engouffra à l'intérieur du véhicule.

Alors qu'il tournait la clé de contact, il entendit le grondement du premier dispositif qu'il avait programmé. Il vit l'éclair brillant de la seconde détonation peu après, suivi du roulement de l'explosion. Tournant le volant à fond, Bolan emballa le moteur et se dirigea vers l'avenue.

Comme il dépassait la limousine abandonnée, le 4x4 stationné dans l'atelier déboula. Le conducteur pila net en apercevant la limousine. Dans un hurlement de pneus, le véhicule tout-terrain dérapa et manqua de se renverser.

Bolan accéléra encore. Au moment où il passait devant la compagnie de transports, deux autres véhicules franchirent l'enceinte. En jetant un coup d'œil dans son rétroviseur, le guerrier les vit se retrouver face au 4x4, qui s'était déjà lancé à ses trousses.

L'Exécuteur se cala contre le dossier de son siège. A présent, il allait devoir pousser son véhicule au-delà de ses limites s'il voulait semer ses poursuivants.

CHAPITRE IX

Un épais nuage de poussière blanche s'élevait dans le sillage de la voiture. Le pied au plancher, Mack Bolan scrutait les ténèbres qui s'ouvraient devant lui sous la lumière des phares.

Où allait-il ?

Le guerrier se posa la question, ne lui trouva pas de réponse et laissa le problème de côté.

Un autre que lui aurait maudit son manque de chance, blâmé la terre entière pour la façon dont les choses avaient mal tourné. Bolan, lui, acceptait la tournure des événements. Il regardait devant lui, et non derrière. Que la malchance soit en cause, ou bien une erreur de jugement de sa part, ne faisait guère de différence. Ce n'était pas la première fois, et probablement pas la dernière, qu'une mission de pénétration destinée à recueillir des informations de première importance virait mal et le confrontait à une résistance aussi soudaine que violente. C'était dans la nature de la guerre que des plans préparés avec soin se retournent contre leur initiateur. Les pièges auxquels on était exposé étaient multiples. Et l'Exécuteur était habitué depuis longtemps à la cruauté des faits, de la réalité. Depuis le Viêt-Nam, quand il avait vu mourir sous ses yeux de bons amis, alors que lui s'en était toujours sorti.

Durant son séjour dans l'enfer asiatique, il avait appris une dure leçon : les braves gars n'étaient pas plus à l'abri que les autres de la mort et de la souffrance. Beaucoup étaient revenus chez eux brisés, détraqués, et ne s'étaient jamais remis de l'expérience de la guerre, des horreurs auxquelles ils avaient été confrontés. Certains s'étaient résignés et avaient appris à vivre avec les ombres. D'autres avaient laissé la plaie s'envenimer et empoisonner leur esprit, les coupant de la réalité. Ils étaient devenus amers, frustrés. Leur vie filait, leur échappait.

Bolan avait connu sa part dans la tragédie du Viêt-Nam, et il était aussi rentré au pays. A deux reprises, le destin l'avait accablé, avec horreur il avait affronté les cruautés du destin. Quelque chose en lui, pourtant, refusait de capituler. S'il n'oublierait jamais ce qu'il avait perdu, il avait décidé d'agir, de lutter contre le poison qui menaçait de le perdre. Et il avait choisi une cible qui lui devrait des comptes jusqu'à la fin des temps : la mafia. Le goût de la vengeance avait peu à peu cédé le pas au désir de lutter et il continuerait de lutter aussi longtemps qu'il vivrait.

Et si, cette fois, il affrontait des terroristes qui avaient importé leur guerre contre l'Amérique sur le continent lui-même et menaient une

croisade fanatique à travers le pays, il se rendait compte que ces hommes, se cachant derrière une prétendue croisade, étaient de la même trempe que les mafieux qu'il combattait. Et si *Cosa Nostra* connaissait bien son plus dangereux ennemi, les Disciples de Kalfi étaient en train de le découvrir...

Bolan roulait vite, entraînant ses poursuivants à l'extérieur de la ville, dans la zone montagneuse, où il pourrait choisir le moment et l'endroit de la confrontation.

L'Exécuteur ne fuyait pas pour se dérober au combat; il conduisait ses ennemis jusqu'au lieu de leur face-à-face.

Dépassant une formation de roches désagrégées qu'il avait remarquée à l'aller, tôt dans l'après-midi, Bolan chercha l'intersection avec une route en mauvais état qui coupait à travers la campagne. Il avait enregistré l'existence de cet embranchement comme une possibilité de fuite. Au cas où. En venant, il avait repéré la petite route moins de cinq cents mètres avant de passer à hauteur de la formation rocheuse. Enfin, les phares de la voiture la prirent dans leur faisceau. Bolan donna un coup de volant. La voiture dérapa sur le sol caillouteux, soulevant un épais nuage de poussière.

Les roues du véhicule dérapèrent un instant, avant d'accrocher la surface irrégulière du sentier non goudronné.

Le paysage vallonné, ponctué d'îlots de roches aiguës et de massifs d'arbustes et d'arbres, se déployait à l'infini devant lui. Il poussait sa voiture autant qu'il le pouvait, sachant qu'elle n'était pas faite pour la conduite tout-terrain. Dans l'immédiat, il s'agissait de bluffer et d'attirer ses adversaires sur son terrain.

Bolan consulta le compteur kilométrique du tableau de bord. Cela faisait près d'un kilomètre et demi qu'il avait quitté la route.

Jetant un coup d'œil dans son rétroviseur, il aperçut les phares de ses poursuivants. Ils avaient dû rater l'intersection et, ainsi, perdu du terrain. A présent, ils roulaient au même train d'enfer que Bolan sur la route accidentée. Et ils se félicitaient déjà peut-être de leur victoire imminente.

L'Exécuteur roula entre deux arches de pierre érodée, puis fit décrire à sa voiture une longue courbe qui l'amena devant une large cuvette peu profonde. Cela ressemblait à ce qu'il cherchait, décida-t-il.

Aussitôt qu'il eut pris sa résolution, il passa à l'action sans plus avoir à réfléchir. S'emparant du Desert Eagle, Bolan ouvrit sa portière. Il leva le pied de la pédale d'accélérateur et laissa la vitesse diminuer un peu avant de bouler hors de son siège et de plonger dans le premier buisson qui se présenta. Le feuillage amortit la chute du guerrier tandis qu'il roulait sur lui-même, puis se couchait au sol.

Sa voiture s'engagea dans la pente. Elle continua de progresser bien en ligne sur une dizaine de mètres. Puis le volant tourna, et le

véhicule effectua un quart de cercle avant de s'arrêter.

Le trio de voitures qui le poursuivaient, le 4x4 en tête, passèrent à toute allure devant la silhouette allongée de Bolan, l'enveloppant d'une poussière tourbillonnante.

Le convoi stoppa de façon désordonnée de part et d'autre de la cuvette. Les moteurs furent coupés. D'où il se trouvait, Bolan put entendre les éclats de voix alors que chaque homme essayait de faire valoir son propre plan.

Les portières des voitures claquèrent tandis que leurs occupants sortaient. Le bruit métallique des armes qu'on chargeait troua l'air de la nuit.

Certains parlaient en farsi, d'autres en anglais, avec un accent américain.

Mais quelle que soit leur langue, leurs intentions étaient claires : ils avaient résolu de tuer l'homme qui était venu déranger leurs activités secrètes et illégales.

Et l'homme en question, Mack Bolan, n'avait pas l'intention de les laisser faire.

Il se redressa et, penché en avant, contourna le petit groupe.

Le guerrier atteignit le véhicule de queue au moment où son conducteur décidait d'en sortir pour voir ce qui se passait. L'homme franchit la portière ouverte, son pistolet se balançant à son côté. Il tendit le cou pour voir où en étaient ses partenaires.

Le 93-R s'éleva dans l'obscurité, lentement, avant que Bolan ne presse la détente et n'envoie une rafale dans la nuque de l'homme. Celui-ci fut catapulté contre sa portière ouverte, et il s'effondra sans un bruit, se recroquevillant contre le bas du véhicule.

Progressant sur le côté de la voiture, Bolan jeta un coup d'œil à travers la lunette arrière de la voiture qui se trouvait à quelques mètres devant. Le conducteur n'avait pas jugé utile de sortir. Il était assis au volant, occupé à allumer une cigarette.

Ce serait sa dernière.

La triple rafale que Bolan balança à travers la vitre arrière explosa le verre, avant d'aller forer de vilains trous dans le crâne du conducteur, projetant sa tête contre la partie centrale du volant.

Le Klaxon se mit en marche. Le son, strident, brisa le silence relatif qui régnait et suscita des réactions immédiates.

Hostiles, des canons se tournèrent en direction de Bolan, et un hurlement jaillit quand le regard d'un des hommes entrevit la silhouette sombre du guerrier solitaire qui se déplaçait entre deux des voitures.

Une grêle de coups de feu ponctua l'avertissement, un déluge sauvage qui fit trembler les véhicules et voler en éclats vitres et pare-brises.

Quelqu'un cria de cesser le feu, mais l'ordre venait trop tard.

Le Beretta de Bolan, tenu à deux mains, s'était déjà déplacé vers l'une des silhouettes qui se trouvaient derrière les éclairs jaillissant des canons. L'Exécuteur fit partir une rafale qui prit le terroriste par surprise, en pleine gorge, et le catapulta en arrière. L'homme fut jeté au sol, le corps secoué de violents spasmes, et un ultime gargouillement franchit ses lèvres dégoulinantes de sang.

Aussitôt après avoir tiré, Bolan s'accroupit et changea d'emplacement, afin de s'éloigner des environs immédiats des voitures. Plaqué contre un bloc de rochers, il leva le Beretta, à l'affût du moindre mouvement. Il surprit enfin le déplacement d'une silhouette. Les épaules voûtées, son arme bien levée, le flingueur ne savait visiblement pas trop quoi faire; il hésitait sur la conduite à tenir et avait sans doute conscience de se trouver à découvert, vulnérable à la moindre balle qui surgirait de l'obscurité.

Le canon du 93-R se pointa sur sa cible et Bolan pressa la détente. Les trois balles de 9mm perforèrent la chair et les muscles, traçant un large sillon jusqu'au cœur de l'homme. Il tomba à la renverse, sur le côté, le doigt bloqué sur la détente de son arme automatique. Le sol, autour de lui, éclata, des fragments de pierre et de terre arrosèrent l'air. Puis il s'effondra vers l'avant, et tandis qu'il se laissait aller sur le côté, dans un dernier sursaut, son doigt relâcha enfin sa pression.

Bolan s'apprêtait à changer de position quand il perçut une présence toute proche. Il se tourna pour regarder par-dessus son épaule et vit une silhouette sombre fondre sur lui. L'homme courait vite, son arme automatique pressée contre le torse. Il cherchait un abri. Et le destin avait voulu qu'il choisisse l'endroit où le guerrier se terrait.

L'Exécuteur leva le Beretta et balança son ultime rafale, criblant de trois balles de 9 mm la poitrine de l'homme. Celui-ci continua de courir sur quelques mètres avant que son corps ne se rende compte qu'il ne recevait plus aucun message du cerveau. Le flingueur s'écrasa, face contre terre, et son corps s'agita une dernière fois sous l'ultime impulsion de ses nerfs.

Déjà, Bolan était en mouvement, fourrant le Beretta vide dans son holster et le remplaçant par le massif .44 Magnum Desert Eagle.

Il jaillit du couvert que lui offrait le rocher et s'élança à travers une petite étendue de terrain à découvert. Sa destination était un ensemble de gros blocs de roches et de buissons, situé à moins de six mètres de lui.

Alors qu'il avait presque atteint son but, il entendit un cri derrière lui, aussitôt suivi par le crépitements furieux des armes automatiques. Des balles perdues aspergèrent les rochers devant lui, pour se perdre ensuite dans l'obscurité. Le guerrier changea alors de direction et

dévia sur la gauche, afin de s'éloigner de la trajectoire des projectiles.

Il avisa un autre gros rocher, sauta par-dessus, puis se retourna et cala le Desert Eagle sur la pierre. Ses yeux, accoutumés à l'obscurité, repérèrent aussitôt ses trois adversaires les plus impatients. Ils se rapprochaient à toute vitesse, prêts à se déployer, quand la détonation énorme du .44 explosa dans la nuit.

Bolan tira à trois reprises, des tirs suffisamment rapprochés pour s'enchaîner dans une parfaite harmonie, mais assez ajustés pour lui permettre d'isoler chaque cible. Les terrifiantes ogives entrèrent en contact avec les corps en mouvement, et la course des terroristes fut stoppée net tandis que du sang et des lambeaux de chair giclaient autour des gros trous qu'avaient forés les balles de l'Exécuteur. Les trois pourris s'écroulèrent, mourants, et glissèrent dans une obscurité plus profonde encore que celle qu'ils venaient de quitter.

Une arme automatique aboya sur la droite de Bolan.

Les balles du flingueur, lequel se trouvait tout près, entaillèrent la surface du rocher qui dissimulait l'Exécuteur. Bolan eut la joue griffée par de minuscules fragments de pierre. Il se baissa un peu plus derrière le rocher, sachant que le feu de soutien avait donné assez de temps à un de ses ennemis pour se rapprocher.

Le guerrier s'immobilisa, l'oreille tendue, et après quelques secondes il entendit un bruit de course. Quelqu'un venait vers lui, sur la gauche, coupant à travers le terrain découvert.

Le tireur chargé de protéger sa manœuvre lâcha une nouvelle rafale.

Tandis que le vacarme des détonations cessait, Bolan se détendit. Il lui fallait à présent déterminer où l'homme qui approchait ferait son apparition.

Quand il se montra, son arme automatique en main, poussant un hurlement sauvage destiné à déstabiliser son adversaire, il ne se trouvait qu'à quelques centimètres de l'endroit que Bolan avait prévu.

A présent, l'issue de leur confrontation dépendrait de la rapidité avec laquelle chacun réagirait.

L'adversaire de Bolan était sans doute un terroriste préparé aux pires atrocités, mais il lui manquait la froide efficacité requise pour un face-à-face. Or, il fallait une bonne dose de self-control et un courage à toute épreuve pour affronter une arme ennemie de façon rapprochée.

Le Disciple de Khalfi, quoique préparé à mourir pour sa cause, ne s'attendait pas à faire don de sa vie dans de telles circonstances. Soutenu par ses frères, il escomptait une victoire facile contre un seul homme. Mais la situation s'était soudain renversée, le laissant exposé, sans possibilité de repli. Alors, il sembla se remémorer les notions de combat qu'on lui avait inculquées, et Bolan eut le sentiment qu'il

agissait plus par bravade que par sagesse.

Jaillissant de derrière un rocher, le guerrier solitaire tendit les bras, les deux mains bien positionnées sur la crosse de son arme.

Le terroriste se surprit à regarder droit dans la gueule béante et sombre du canon de l'arme pendant ce qui lui sembla une éternité. Sa propre arme, dans ses mains, lui parut glacée. Et quand il voulut la braquer sur son adversaire, ses mouvements étaient pleins de lourdeur.

Par miracle, son doigt parvint à trouver la détente, et il songea qu'après tout il allait faire feu le premier.

Ce fut alors que le monde explosa dans un éblouissement de rouge, qui fit place à une blancheur absolue. La nuit devint silencieuse et vide. Puis il n'y eut plus rien.

Mack Bolan s'était mis en mouvement avant même que le terroriste ne touche le sol. Il y avait au moins un autre homme dans l'obscurité – celui qui s'était chargé du feu de couverture –, et d'autres sans doute, dissimulés dans l'ombre.

Le guerrier se déplaça rapidement en direction de l'endroit d'où était arrivé celui qu'il venait de buter. Comme il atteignait ce point, il entendit des bruits de course, lointains – et qui semblaient s'éloigner de lui.

Il s'immobilisa un court instant, balayant l'espace qui s'ouvrait devant lui avec le Desert Eagle. L'instinct lui soufflait que poursuivre plus loin était aller au-devant des ennuis. L'homme qui se repliait semblait lui faire signe, comme s'il espérait que Bolan le suivrait.

Puis le guerrier entendit le grondement sourd d'un moteur de voiture qu'on mettait en marche.

Bolan pivota sur ses talons. Il devait vider les lieux au cas où le fugitif appellerait du renfort. Sa mission s'arrêtait là. L'ennemi avait été décimé, et l'Exécuteur avait d'autres combats à mener.

Au même moment, un assourdissant bruit de ferraille lui parvint, qui semblait provenir de deux directions : de derrière, sur sa gauche ; et de devant, sur sa droite.

De puissants faisceaux de lumière trouèrent soudain l'obscurité, et ceux qui venaient de devant se braquèrent droit dans les yeux de Bolan. En même temps, il sentit le canon dur d'une arme lui rentrer dans le dos, avec une force qui indiquait que le flingueur était sérieux.

— Tu fais un mouvement, et je te tue ici !

Ce qui signifiait, songea aussitôt Bolan, qu'ils voulaient le garder vivant pour l'instant. Il accepta le marché. Prisonnier, mais vivant, il lui restait au moins une chance. Il laissa le canon du Desert Eagle s'abaisser vers le sol et, l'instant d'après, on lui arracha l'arme des doigts avant de le délester du Beretta.

— Tu viens avec nous. Maintenant !

Comme pour appuyer les mots, une main jaillit de l'ombre et administra une gifle retentissante à Bolan. Ce coup, donné du plat de la main, était d'une violence inouïe, accrue encore par la grosse bague qui ornait l'un des doigts et qui creusa un sillon sanglant sur la joue de Bolan.

Les silhouettes noires qui l'environnaient poussèrent le guerrier vers le 4x4.

Bolan alors fut projeté contre le côté du véhicule. Les puissantes lampes torches étaient toujours braquées sur lui, l'empêchant de voir ses ennemis. On lui retira son harnais de combat, et il fut soumis à une fouille serrée. Les poches de sa combinaison furent vidées.

Les hommes qui l'entouraient échangèrent quelques mots dans ce qui ne pouvait être que du farsi, pour ce que Bolan pouvait en savoir, ce qui apportait la confirmation de leur provenance.

Une silhouette se détacha des autres.

— Quand le moment sera venu pour toi de mourir, l'Américain, tu remercieras Dieu de sa pitié. Car avant, tu vas souffrir, beaucoup souffrir.

De nouveau, une rage haineuse conduisit les gestes du terroriste. Son poing, et la bague qu'il portait au doigt, s'abattit à plusieurs reprises sur le visage et le ventre de Bolan. Quand il eut assouvi sa colère, l'homme se recula, haletant sous l'effort.

— Mettez-le à l'intérieur !

A demi conscient, enfermé dans un monde de douleur, Mack Bolan sentit qu'on le poussait dans l'arrière du 4x4, et les portes se fermèrent autour de lui tandis qu'il s'effondrait sur la banquette. Le moteur du véhicule gronda. Et alors qu'il roulait sur le sol dur et irrégulier, le guerrier ressentit chaque cahot dans tout son corps, l'emplissant d'une douleur qui le maintenait éveillé, et lui permettait de se concentrer sur ce qui l'attendait. Il savait avec certitude que l'expérience n'aurait rien de confortable mais, depuis longtemps déjà, il avait accepté l'idée que cet inconfort allait de pair avec le combat qu'il menait. Et, que cela lui plaise ou non, il allait connaître le pire dans un futur très proche.

CHAPITRE X

Au lendemain matin de la visite nocturne de Bolan dans les locaux de la compagnie de transports, Jack Grimaldi commença à s'inquiéter. Il avait fait assez souvent équipe avec Bolan pour connaître la manière dont l'Exécuteur menait ses missions. Il travaillait sans se fixer de timing. La guerre ne pouvait se mener selon des horaires précis. Mais il travaillait vite, et ses blitz, dévastateurs, étaient d'autant plus efficaces qu'ils étaient foudroyants. Et puis, Bolan avait promis de rester en contact, et d'avertir le pilote de la tournure des événements, afin que Grimaldi puisse lui transmettre les renseignements fournis par Brognola.

Depuis que Bolan l'avait quitté, Grimaldi avait d'ailleurs reçu des infos de Hal. Aaron avait travaillé vingt-quatre heures d'affilée, fouillant et fouillant encore, accédant à une multitude de banques de données et traversant les continents en quête de renseignements sur les affaires de Nori Hassad, l'homme qu'on soupçonnait d'être la connexion américaine des Disciples.

Il apparaissait de plus en plus évident que Hassad était fortement impliqué dans les agissements des terroristes. Aaron avait ainsi découvert la trace de transactions entre une des compagnies de Hassad et un marchand d'armes américain connu. Malgré toute une façade de sociétés fantômes et de prête-noms, l'informaticien était tombé sur une compagnie d'import-export basée aux Bahamas, et qu'il avait déjà remarquée une première fois. Il savait qu'il s'agissait d'une couverture pour le trafiquant d'armes. Aaron avait alors été en mesure de suivre le cheminement de mouvements d'argent entre plus d'une douzaine de comptes factices, jusqu'à ce qu'il en arrive à un dernier compte, vrai celui-ci, qui appartenait à Hassad. Dès qu'il avait pu confirmer le lien, Aaron était retourné au destinataire de la transaction. Et après quelques nouvelles recherches, il avait fini par sortir un nom des ordinateurs de Eagle Forest.

La réputation de Mason Tarantino était bien établie. Comme tous les marchands d'armes, il balançait entre la légalité et l'illégalité. Cette situation était principalement due au fait que ceux qui utilisaient les services de ces dealers étaient des groupes privés, aux activités plus ou moins troubles, mais aussi parfois les représentants de gouvernements désireux de soutenir, avec le maximum de discrétion, des régimes au pouvoir, ou bien des rebelles. Ces relations suspectes n'étaient pas toujours approuvées, mais pourtant nécessaires. Dans le monde crépusculaire des opérations secrètes, la ligne était ténue, qui séparait le bien et le mal. Mafia, CIA et FBI s'étaient souvent retrouvés alliés

et, dans ces cas-là, il était très facile de basculer du mauvais côté.

Selon Brognola, Tarantino avait fait un pas de trop dans la mauvaise direction en fournissant à Hassad et aux Disciples de Khalfi des armes et des explosifs, qui seraient utilisés contre les Américains sur leur propre sol. C'était inacceptable, injustifiable. Et si certains de ses commanditaires semi-officiels essaieraient sans doute de le protéger, Brognola comptait bien ne pas laisser faire. En trahissant ses compatriotes, Tarantino avait perdu la partie à ses yeux. Et si l'Etat ne pouvait pas bouger, l'Exécuteur, lui, le pourrait !

— Je transmettrai l'info à Striker quand il me donnera signe de vie, avait promis Grimaldi. Pour l'instant, il est injoignable.

— Quand il vous contactera, dites-lui que nous avons pu couvrir l'affaire de Chicago. Pour l'instant, du moins. Les flics locaux n'en finissent pas de tempêter parce que nous les avons écartés de cette histoire, et les médias ont commencé à flairer quelque chose. On a fait passer la fusillade à l'hôpital pour un incident lié à la drogue. Je tâcherai de maintenir le couvercle là-dessus aussi longtemps que possible.

Cette conversation avait eu lieu la veille, en fin de journée.

A présent, Grimaldi essayait de reconstituer les mouvements de Bolan. Son dernier contact avec l'Exécuteur avait eu lieu peu de temps avant que le guerrier ne se rende dans cette foutue société de transports.

Depuis, plus rien.

Grimaldi roulait sur la grande avenue qui longeait les entrepôts de la compagnie. L'endroit n'offrait rien de particulier, constata-t-il, à part un bâtiment, situé au fond de la grande cour, et qui était noir de suie, comme s'il avait brûlé. A l'évidence, il y avait eu du grabuge dans le coin, tout récemment, et Grimaldi ne put s'empêcher de songer qu'un certain Mack Bolan n'y était sans doute pas étranger.

Mais où était-il, à présent ?

Les yeux exercés du pilote remarquèrent alors les traces de pneus sur le bitume de l'avenue. Elles semblaient fraîches. Il dépassa l'enceinte grillagée, puis un fast-food désaffecté, et finit par repérer d'autres empreintes de gomme, comme si un véhicule avait effectué un tête-à-queue. Il y en avait encore d'autres, à un endroit où un deuxième véhicule avait rejoint l'avenue. Grimaldi, sans plus d'indices, suivit l'avenue et sortit de la ville. Il se retrouva en pleine nature et roula ainsi pendant plusieurs kilomètres, scrutant le paysage accidenté qui l'entourait.

Une piste, qui partait de la route, attira son attention. Grimaldi stoppa sa voiture, descendit et découvrit de nombreuses traces de freinage et de dérapage. Elles semblaient pour la plupart récentes, et n'avaient pas été recouvertes par la poussière qui flottait en

permanence dans l'air. Et elles indiquaient que la piste avait été utilisée voilà peu.

Le pilote rejoignit sa voiture. Il baissa la fermeture Eclair de son blouson, sortit le Beretta 92-F 9mm qu'il portait à l'épaule, vérifia le chargeur, le remit en place, chargea et referma l'arme, avant de la replacer dans son holster. Il s'assura encore qu'il avait deux chargeurs à portée de main, avant de faire démarrer la voiture et de quitter la route pour s'engager sur le sentier cabossé.

Tout en conduisant, Grimaldi étudiait les traces de roues. Il en conclut que trois véhicules au moins étaient déjà passés par là. L'un d'eux était un véhicule tout-terrain, sans doute un 4x4 à en juger par l'empreinte des pneus, large et profonde.

Le pilote savait que la piste qu'il suivait n'avait peut-être rien à voir avec Bolan. Il était prêt à reconnaître qu'il s'était trompé. Pourtant, il devait bien faire quelque chose, et il restait une possibilité pour qu'il soit sur le bon chemin. Il serait d'ailleurs bientôt fixé.

Soudain, le pilote leva le pied de la pédale d'accélérateur et laissa la voiture ralentir, puis s'arrêter. Il étudia la route, devant lui, cherchant à déchiffrer les traces dans la poussière. La voiture de tête avait quitté la piste et s'était engagée dans une longue pente qui menait à une cuvette peu profonde. Les autres véhicules s'étaient séparés autour du cratère, avant de stopper.

Son Beretta dans la main droite, Grimaldi descendit de voiture. Il ferma la portière et marcha jusqu'au sommet de la pente, suivant des yeux des traces de pneus qui le menèrent jusqu'à la Ford noire de location avec laquelle Bolan avait quitté la base de Buckley.

— Bingo ! murmura-t-il pour se donner du courage.

Le pilote examina la voiture un instant, ainsi que ses environs immédiats. Il n'y avait rien dans la voiture ni autour. Par « rien », le pilote entendait un corps. Il remarqua que la portière du conducteur était ouverte.

Reportant son regard vers le haut de la pente, il découvrit des traces confuses sur le sol, à peu près à l'endroit où la voiture avait commencé à descendre. Et dans la poussière, il repéra des empreintes de pas.

Grimaldi sourit. Bolan avait sauté de la voiture avant qu'elle ne s'engage vers la cuvette.

Il y avait d'autres traces de pas, trop nombreuses pour être identifiées, mais qui donnèrent à Grimaldi une vague idée de ce qui avait dû se passer la nuit précédente : il était évident que Bolan avait affronté ses poursuivants, même si le déroulement précis de ce face-à-face restait difficile à établir. Tout ce que Grimaldi pouvait affirmer avec certitude, c'était qu'il y avait eu une fusillade. Attiré par leur reflet, il aperçut des douilles, répandues ici et là, et il en récolta une

petite sélection en arpentant l'endroit. Il y avait beaucoup de 9 mm. Il suivit ensuite un véritable sentier de balles jusqu'à un amas de rochers et de buissons, au bas duquel il découvrit deux douilles de calibre 44.

Le Desert Eagle de Bolan ?

Il y avait aussi du sang séché sur l'un des rochers.

Le sang de Bolan, ou celui de ses adversaires ?

Lentement, Grimaldi promena son regard sur les alentours, espérant trouver un nouvel indice qui lui apporterait des réponses aux questions qu'il se posait.

Les yeux plissés à cause du soleil, le pilote glissa la main dans son blouson pour prendre ses lunettes de soleil. Il allait les mettre quand il surprit un léger reflet. Cela venait de sa droite, du point le plus élevé du bloc de rochers. Un flash, très bref, en mouvement, qui s'était soudain immobilisé.

Dans un geste de pur réflexe, Grimaldi se jeta au sol.

Le fracas de la détonation résonna dans les oreilles du pilote alors qu'il heurtait la terre sèche. Et tandis qu'il rampait frénétiquement, pour aller se plaquer contre la base d'une grande dalle, la balle qui lui était destinée s'enfonça dans le sol, à quelques centimètres de l'endroit où il se tenait la seconde précédente.

Bon sang !

Grimaldi se redressa, le dos contre le rocher, agrippant son Beretta à deux mains.

L'instinct de conservation prit le dessus. Le pilote, aguerri au combat, s'était fait tirer dessus à de trop nombreuses reprises pour traiter la chose à la légère. Il avait vu assez de fusillades, et leur résultat, pour décider qu'il n'y avait rien de romantique ou d'héroïque à se trouver dans la trajectoire d'une balle. Mieux valait laisser ce triste privilège à la partie adverse. Un ennemi qu'il lui fallait à présent repérer.

Il longea le rocher jusqu'à son extrémité. Là, il s'allongea et scruta le sommet de l'éminence où devait se trouver le salaud qui lui avait tiré dessus. Quand il eut retrouvé le point d'où le reflet lui était parvenu un peu plus tôt, il constata qu'il n'y avait plus rien, à présent. Ou bien le tireur s'était abrité, ou bien il était en train de changer de position. De toute façon, cela n'aidait guère Grimaldi. Il avait besoin de savoir où se trouvait le gars.

Il avait besoin d'une cible.

Grimaldi s'accroupit, en quête d'un nouvel abri, et finit par repérer un rocher, plus gros, à moins de trois mètres. Le pilote se porta vers l'avant, mais il n'avait pas fait un mètre qu'une détonation claqua. La balle heurta le rocher, devant lui, et ricocha sur la surface en laissant une légère cicatrice. Le tir venait de la droite de Grimaldi, au-dessus de lui. Il remisa ce détail dans un coin de son esprit tandis qu'il se

jetai en avant, lançant sa main gauche pour se récupérer comme il atterrissait sur la plus haute face du rocher. Grimaldi laissa son épaule amortir l'impact, puis il se replia sur lui-même et roula, glissant sur la surface du rocher, pour faire face au chemin qu'il venait de parcourir.

Du regard, il fouilla les rochers situés au-dessus de l'endroit qu'il occupait quelques secondes plus tôt. Et il tomba sur la silhouette qu'il cherchait. Le type avait une chevelure couleur sable et, à demi accroupi sur un gros rocher, il repositionnait son fusil à l'épaule pour se préparer à tirer de nouveau.

La main gauche de Grimaldi se crispa sur la base de la crosse du Beretta, et il raidit son bras tandis qu'il dirigeait l'arme vers la silhouette de son ennemi qui, l'œil rivé à la lunette montée sur son fusil, abaissait le canon vers sa cible.

Le pilote retint son souffle et pressa la détente du 92-F.

Au même moment, l'autre s'apprêtait à faire feu.

Un nuage de poussière s'éleva autour du point d'impact quand la balle de Grimaldi perfora le torse du flingueur. Déséquilibré par l'impact, celui-ci essaya malgré tout de garder son fusil en ligne.

Grimaldi se mit alors en position assise et appuya de nouveau, à deux reprises, sur la détente de son Beretta, espaçant ses coups de façon délibérée, et les plaçant dans l'épaule de sa cible. L'autre tomba en arrière et s'écroula dans les rochers. Le dos de son crâne heurta la surface dure, et le fusil pointa vers le ciel, tirant en l'air avant de lui glisser des doigts.

Alors qu'il se levait, Grimaldi vit le gars se tordre de douleur. Il le rejoignit, et le débarrassa d'abord de ses armes. Sous la veste souillée de sang, dans un holster d'épaule, il trouva un Smith & Wesson .45ACP Modèle 4506, qu'il glissa dans sa ceinture. Puis, gardant le canon de son Beretta plaqué contre la tempe de l'homme pour le fouiller, il trouva le portefeuille de celui-ci.

— Tout ça pour me braquer ? murmura le blessé.

— Tu as commencé, mec, lui rappela Grimaldi.

Il se recula pour examiner le contenu du portefeuille : de l'argent, des cartes de crédit, ainsi qu'un permis de conduire qui précisait l'adresse de son propriétaire, à Santa Fe.

— Tu es loin de chez toi, commenta Grimaldi.

— J'aime voyager. Vous allez m'aider, oui ou non ?

— Ça dépend.

— Il y a un prix à tout...

— Ça suffit, Becker ! dit Grimaldi en utilisant le nom qui figurait sur le permis de conduire. Tu veux me dire qui t'a envoyé, maintenant ?

— Non, je ne le « veux » pas, répondit Becker dans un murmure rauque. Mais je ne veux pas mourir non plus.

— A toi de choisir... C'est simple, non ?

— Vous autres, les flics, vous êtes bien tous les mêmes !

Grimaldi ne jugea pas utile de corriger la méprise.

— On peut jouer à ce petit jeu aussi longtemps que tu voudras, mon gars. Seulement, n'oublie pas que ce n'est pas moi qui pisse le sang.

Becker examina son épaule et son torse, salement amochés, et dégoulinant de sang. Son visage était pâle, luisant de sueur. Quand il regarda de nouveau Grimaldi, ses yeux étaient comme voilés.

— Si je vous dis quoi que ce soit, je suis mort.

Grimaldi haussa les épaules.

— Et si tu ne me dis rien, c'est sûr que tu vas mourir. Parle-moi, et peut-être qu'on t'aidera à disparaître de la circulation.

— Tout simplement ?

— Fais-moi confiance, dit Grimaldi. Je ne mens jamais.

— Ouais, bien sûr. Et moi, je suis le frère de Mère Teresa...

— Vas-y, Becker, fais de l'esprit. Mais c'est ton sang qui arrose les fleurs en ce moment. Peut-être que tu ne devrais pas oublier ça.

— D'accord, d'accord. Tarantino. C'est lui qui m'a envoyé.

— Pour effacer ses traces ? demanda Grimaldi. Tu veux dire qu'il ne veut pas que son nom se retrouve dans les journaux à côté de la photo de ses clients terroristes ?

— Quelque chose comme ça. Après la fusillade de la nuit dernière, il a eu les jetons. Il m'a envoyé ici pour m'assurer que les autres n'avaient pas laissé traîner quelque chose de compromettant.

Tirailé par la douleur, Becker laissa échapper un gémissement sourd.

— Faut qu'on me soigne. Ça fait mal, bordel.

— C'est fait pour, Becker. C'est fait pour.

Tout en rejoignant sa voiture, Grimaldi digéra les informations qu'il venait de recueillir. Becker avait confirmé la trouvaille d'Aaron : Mason Tarantino était embringué dans l'affaire. Et il commençait à s'affoler. Sinon, jamais il ne se serait soucié d'envoyer un de ses gars pour faire un peu de nettoyage après le clash entre Bolan et les terroristes.

A présent, Grimaldi se posait une question toute simple : où Mack Bolan pouvait-il bien être ?

CHAPITRE XI

Le bruit d'une clé qu'on tournait dans la serrure attira l'attention de Bolan qui balançait les pieds hors du lit et attendit de voir qui lui rendait visite.

Ce serait son premier contact humain depuis son arrivée, à l'aube, dans le chalet de Nori Hassad.

Le voyage entre le lieu de sa capture et les hauteurs montagneuses d'Aspen avait duré quatre heures, au cours desquelles Bolan, attaché et coiffé d'une cagoule, avait gardé le silence. N'ayant aucun moyen de se faire une idée sur l'état d'esprit de ses ravisseurs, il avait profité du trajet pour se reposer et reconstituer ses réserves de force.

S'il était vivant, c'était parce qu'il avait en sa possession quelque chose qui intéressait les terroristes – du moins le croyaient-ils. Bolan aurait été abattu s'il n'avait été rien de plus qu'un tueur encombrant. Les Disciples de Khalifi se trouvaient en Amérique pour accomplir une mission bien précise, et faire des prisonniers n'entraînait sûrement pas dans leurs priorités, à moins que ces prisonniers n'aient une utilité – comme de leur fournir des informations susceptibles de les mener jusqu'aux membres survivants de l'équipe de télévision.

Il était toutefois peu probable que ce soit leur motivation présente. Jusque-là, les terroristes semblaient parfaitement informés, et Bolan avait dans l'idée qu'ils le voulaient plus pour ce qu'il savait à propos de leurs propres mouvements. Il avait déjà flingué un nombre significatif de ces salauds, et ils étaient sans doute curieux de savoir qui se trouvait derrière lui.

Depuis son arrivée, ils l'avaient laissé seul, enfermé dans une des chambres du chalet, avec un garde armé sous sa fenêtre et, à n'en pas douter, un autre derrière la porte.

Cette porte s'ouvrait, justement, et Bolan vit trois hommes paraître dans l'embrasure.

Le premier, qui portait une Kalachnikov AK-74, se posta d'un côté de la porte, le canon de son arme pointé directement sur le guerrier, tandis que les autres pénétraient dans la pièce, s'assurant qu'ils n'entraient pas dans le champ de vision du tireur.

L'Exécuteur examina les deux hommes, cherchant à deviner à qui il avait affaire.

L'un, assez mince et bien habillé, devait être Nori Hassad. Ses vêtements irréprochables, qu'on devinait coûteux, ainsi que les lignes délicates de son visage, en disaient long sur son style de vie, aisé, qui avait ajouté quelques kilos à son tour de taille, et avait probablement adouci les angles les plus aigus de son patriotisme. S'il était tout

disposé à donner de son temps et de son argent à la cause islamiste, il préférerait à l'évidence laisser le sale boulot à d'autres – à des hommes comme celui qui se trouvait à côté de lui.

Chez celui-ci, il n'y avait rien de doux. Bolan vit en lui un soldat dès l'instant où il posa les yeux sur lui.

Il était grand, avec un corps d'acier, et rien que sa façon de se tenir l'identifiait comme un combattant.

Rachim Gazli lui fit face en silence.

Après un court instant, il hocha la tête, comme s'il venait d'avoir confirmation d'un soupçon. Ses yeux brillèrent, et la trace d'un sourire glacé étira ses lèvres.

Il s'avança dans la pièce, afin d'observer Bolan de plus près.

— J'aurais dû venir vous voir plus tôt, déclara-t-il sur le ton de l'excuse. Par cela, je veux dire que si je l'avais fait, je me serai rendu compte plus tôt à qui j'avais affaire...

— Je suis supposé vous connaître ? demanda Bolan.

Gazli secoua la tête.

— Non. Mais moi je vous connais.

Hassad lui posa la main sur la manche.

— Tu en es certain ? demanda-t-il.

Gazli le foudroya du regard.

— Bien sûr que je suis certain ! Il est des choses, dans la vie, que l'on n'oublie pas. Il faudrait être aveugle pour oublier cet homme. Il est américain, mais c'est surtout un soldat. Un bon soldat.

— Et c'est lui qui a tué nos frères ?

Gazli opina du chef.

— Celui-là même, certainement !

— Mais il ne s'agit que d'un homme, Rachim. Un seul homme !

— Mais pas n'importe quel homme. Je ne sais pas pourquoi il s'attaque à nous qui ne lui avons rien fait, mais si tu demandes à Tarantino, lui te dira qui est cet homme. Ce que l'on raconte à propos de lui me paraissait invraisemblable, cet Américain qui venait, telle une ombre, puis tuait ses ennemis et disparaissait. Mais jusqu'à présent, il s'attaquait à *Cosa Nostra*. Et voilà qu'il est mon prisonnier, Nori.

Hassad se refusa à croiser le regard perçant de l'Américain. L'homme lui faisait perdre son sang-froid. Son regard glacé semblait capable de pénétrer au plus profond de l'âme, de la mettre à nu, au vu de tous.

Or, Hassad ne pouvait se permettre de montrer ses véritables sentiments, son désir grandissant d'abandonner quand il songeait aux problèmes toujours plus nombreux qui venaient contrarier la mission en cours des Disciples. Si Gazli venait seulement à imaginer que Hassad songeait à tout lâcher, il l'exécuterait sans aucun doute séance

tenante. Le terroriste était d'une intransigeance terrifiante. Il poursuivrait la mission quoi qu'il arrive, sans se soucier du nombre de ses frères qui pouvaient mourir, du moment qu'il était à même de mener à bien la tâche qu'on lui avait assignée.

L'expression de l'Américain donnait l'impression qu'il était tout autant dévoué à sa cause – quelle qu'elle soit. Il se battrait et combattrait jusqu'à son dernier souffle tous ceux qui se trouveraient sur sa route.

Hassad se rendit compte du mauvais exemple qu'il offrait aux Disciples de Khalfi, et cette prise de conscience l'emplit de rage et de honte. Sa rage était plus dirigée contre lui que contre les autres, en raison de son incapacité à prendre en main la situation et ses complexités. Pour ce qui était de la honte, Hassad devrait la supporter longtemps. S'il survivait. Non seulement il faisait faux bond à ses frères mais, à cause de sa faiblesse naturelle, il les exposait au danger.

Alors qu'il se renfermait sur lui-même, Gazli, lui, semblait tirer une grande satisfaction de sa confrontation avec son prisonnier.

— J'ai entendu parler de vous sous différents noms, dit-il. Comment dois-je vous appeler, cette fois ?

— Est-ce que cela a de l'importance ?

Gazli haussa les épaules.

— Vous m'avez causé beaucoup de soucis. Je devrais vous faire exécuter sur-le-champ.

— Mais vous ne le ferez pas.

— Pas encore. Mais les choses peuvent changer.

Gazli se rapprocha encore, scrutant Bolan avec attention.

— Vous comprendrez sans doute que j'aie quelques questions à vous poser ?

— Oui, répondit Bolan. Et vous comprendrez sans doute si je refuse d'y répondre.

— Alors, nous sommes déjà dans l'impasse.

Gazli se tourna et s'adressa à Hassad. Il parlait si vite et d'une voix si basse que Bolan ne put même pas entendre s'ils parlaient en farsi ou en anglais. Hassad acquiesça lentement, visiblement soulagé de pouvoir quitter la pièce.

— Vous ne me laissez pas le choix, déclara alors le terroriste en se tournant de nouveau vers Bolan. Croyez-moi, cela ne me réjouit pas d'employer de telles méthodes. Mais j'ai besoin de savoir jusqu'à quel point nous avons été pénétrés. Ce que les autorités américaines savent à notre propos. Toutefois, je ne permettrai pas que vous soyez tué. Quand nous en aurons fini ici, moi, Rachim Gazli, je vous emmènerai à Téhéran, où vous serez jugé pour vos crimes contre l'Islam.

— On ne peut accuser de crimes un soldat qui tue au cours d'un combat, souligna Bolan.

— Vous êtes coupable de crimes contre l'Islam ! répliqua Gazli avec une soudaine rage. Votre brutalité ne connaît pas de limites.

— Contre mes ennemis, non. Mais je ne mène pas la guerre à des innocents. Je ne m'attaque pas à des malades dans un hôpital, ajouta Bolan d'un ton mordant. Et pour ce qui est de votre guerre, c'est une guerre sale. Vous restez dans l'ombre, et vous tuez prétendument au nom de la religion. L'Islam est une religion digne de respect, mais ce que vous en faites est immonde ! Désolé, mais je n'ai aucun respect pour vous. Vous n'êtes pas un soldat, seulement un boucher.

— Pensez comme il vous plaira. Vous ne pouvez plus nous arrêter, maintenant. Nous sommes déjà trop nombreux ici. Et nous accomplirons notre devoir en tuant les responsables de la mort de l'ayatollah Khalfi. Il en a été décidé ainsi.

Bolan demeura silencieux.

Il ne voyait pas l'intérêt de poursuivre plus longtemps cette conversation. Harry Jordan avait raison quand il affirmait qu'il n'y avait pas de compromis possible avec ces terroristes.

Aussi déterminé soit-il, leur chef avait négligé un point important : le fait que Mack Bolan était animé de la même détermination que lui. Quand arrivait le moment de traiter avec ses ennemis, l'Exécuteur ne lâchait pas prise. Il ne reculait pas. Et lui non plus n'abandonnait jamais une mission qu'il avait choisi de mener à son terme.

Telle avait toujours été sa manière de faire. Et cette fois, il en irait de même.

Tôt ou tard, les Disciples de Khalfi devraient le comprendre.

— Tout ce que je sais, dit Grimaldi, c'est qu'il a affronté ces ordures la nuit dernière. Sa voiture de location est dans les montagnes, mais aucune trace de Striker.

A l'autre bout de la ligne, Hal Brognola poussa un soupir exaspéré.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout ça, Jack ?

— Bon sang, je n'en... Enfin, si je sais ! Je pense qu'ils ont mis la main dessus.

— Et ce Becker, il ne sait rien ?

— C'est juste un flingueur de Tarantino. A ce qu'il dit, il était envoyé pour faire un peu de ménage. Son boss a eu la trouille, tout d'un coup. Il voudrait bien qu'on oublie qu'il est mêlé à cette histoire.

— Pas question ! fit Brognola d'un ton sec. Tarantino a déjà trop longtemps joué avec le feu. Cette fois, on va le remettre à sa place, une bonne fois pour toutes. J'y veillerai moi-même.

— On dirait que vous en faites une affaire personnelle, chef !

— Tarantino a été trop gourmand en vendant des armes et des explosifs à ces pourris. Quand il sortira de prison, j'aurai pris ma retraite et j'habiterai une petite cabane sur la lune...

— Vous lui avez collé les Feds au cul ?

— Plutôt ! Tarantino a obtenu le titre très convoité d'homme le plus recherché du mois.

— La seule piste qui nous reste, souligna Grimaldi, c'est l'équipe de télé.

— En ce moment, ils sont en Californie, pour un reportage sur le deuxième procès Simpson qui vient d'être condamné à des millions de dollars de dommages après avoir été acquitté pour le même crime, l'année dernière. Il y a des moments, Jack, où la justice de mon pays me donne envie de vomir !

— Vous comptez les prévenir, à propos des terroristes ?

— Si Striker est vraiment dans de sales draps, je vais devoir le faire, acquiesça Brognola. Jack, vous êtes sur les lieux. Tâchez de reconstituer le déroulement de ses moindres faits et gestes, et voyez ce que vous pouvez en tirer. Il se pourrait que Striker ait besoin d'aide. Restez en contact avec Eagle Forest Ranch. Bolan ne voulait pas en entendre parler, mais il va peut-être devoir changer d'avis. Moi, je vais à Los Angeles pour essayer de voir ce qui se passe.

*

* *

Le sous-sol du chalet était occupé par de grandes caves. Creusées dans le lit rocheux sur lequel le chalet avait été édifié, elles offraient un espace idéal pour la conservation de l'impressionnant stock de bouteilles que Nori Hassad servait à la clientèle de son restaurant. Au fil des ans, il avait réuni de nombreux vins, parmi les meilleurs, venus du monde entier, mais aussi des Etats-Unis.

A une extrémité de la cave, derrière les derniers casiers, une porte dérobée livrait accès à un autre espace de rangement, qui n'avait rien à voir avec les affaires du chalet. Dans cet endroit sûr, Nori Hassad entreposait une collection d'un autre genre : des armements de toute sorte, les munitions appropriées, plus des armes et des équipements divers qui pouvaient être utiles aux activités de ses frères islamistes.

C'était là, dans cette pièce glacée située dans les profondeurs du chalet, loin du monde, que Mack Bolan se trouvait, ligoté à une chaise de bois et soumis à une séance de questions-réponses dirigée par Rachim Gazli.

Le terroriste avait promis à Bolan qu'il le garderait vivant, de manière à pouvoir ensuite l'emmener à Téhéran. En revanche, il n'avait fait aucune promesse relative aux violences qui pourraient s'exercer contre le guerrier.

Les compagnons de Gazli étaient très versés dans l'art de mener un interrogatoire. D'abord, ils avaient utilisé la violence directe, physique, cognant Bolan jusqu'à ce qu'il sombre dans un état de semi-inconscience. Et puis, Gazli finit par se rendre compte que cela ne les

mènerait à rien. Il voyait bien que son prisonnier était capable de résister longtemps à un pareil traitement. Il se tourna vers ses frères et leur adressa quelques mots. L'un d'eux disparut, avant de revenir avec un générateur électrique portable. Il installa la machine dans un coin de la pièce et mit en marche le petit moteur Diesel qui l'alimentait. Un câble électrique, aux extrémités dénudées, fut tiré jusqu'à la chaise où Bolan était assis.

— Il se pourrait que cela soit efficace, expliqua Gazli sur le ton de la conversation en montrant à l'Exécuteur les fils mis à nu. Règle-le sur le voltage le plus faible, ordonna-t-il au Disciple qui se tenait à côté de la machine.

Bolan, attaché comme il l'était, se tendit violemment en avant sur la chaise quand Gazli posa les fils nus sur son bras gauche. La charge électrique courut à travers son corps, faisant vibrer tous ses nerfs et lui arrachant un hoquet d'agonie. Il avait l'impression d'être sauvagement bourré de coups de pieds. Ses muscles brûlaient, durcis à l'extrême par le choc intense. Malgré lui, Bolan laissa échapper un léger gémissement, à travers ses lèvres retroussées et ses dents serrées. Quand Gazli ôta les fils, il se laissa retomber sur la chaise, tremblant de la tête aux pieds. Il ressentait une douleur indicible, absolue.

— Quand vous vous serez habitué, remarqua Gazli, nous augmenterons un peu la puissance...

— Autant le faire tout de suite, répliqua Bolan d'une voix tendue. Je n'ai rien à vous dire.

— Sur ce point, monsieur l'Américain, je dois vous contredire. Vous détenez quelques informations qui me seraient d'une grande utilité. Par exemple, j'aimerais savoir comment vous avez eu vent de notre présence sur le sol américain. Ce qui vous a amené jusqu'à nos frères à New York et Chicago. Qui d'autre est au courant de nos activités...

— Prenez une boule de cristal...

Les muscles de la mâchoire de Gazli se contractèrent tandis qu'il se penchait en avant, posant de nouveau les fils sur le bras de Bolan.

— Plus fort ! ordonna-t-il.

Cette fois, le choc arracha presque Bolan de sa chaise. Son corps se tendit, et il laissa échapper un faible cri. La lumière, devant ses yeux, s'estompa, et il lui sembla qu'il perdait contact avec la réalité. Il aurait été incapable de mesurer combien de temps le terrible courant traversa son corps. Il n'eut même pas conscience du moment où cela cessa. Il s'effondra sur la chaise, suant de tous ses pores, en proie à une souffrance atroce.

— Maintenant, vous avez sans doute compris le principe, lui dit Gazli. Chaque fois que vous vous aviserez de mentir, il vous en coûtera de nouvelles souffrances. L'issue de cet entretien dépend de

vous. Dites-moi la vérité, monsieur l'Américain, et il ne vous arrivera plus rien de désagréable.

— Dans ce cas, il semblerait que nous ayons un problème.

Bolan n'avait pu parler qu'au prix d'un gros effort. Même les muscles de sa mâchoire le faisaient souffrir, et il avait dû pousser chaque mot pour lui faire franchir la barrière de ses lèvres tétanisées.

Gazli se retira pour s'entretenir avec ses hommes, laissant Bolan seul un instant. Il pouvait entendre leurs voix lointaines.

L'Exécuteur ne se souvenait pas de s'être trouvé dans une situation aussi désespérée. Il inspira profondément, à plusieurs reprises, tâchant de s'extraire de la douleur lancinante. Il repoussa ses pensées hors de la petite pièce et se concentra sur des images précises, quelque chose sur quoi il puisse se reposer, qui puisse l'extraire du monde de souffrance dans lequel il se sentait enfermé. Quand, enfin, une image se dessina, il ne fut pas surpris de voir le visage du petit Cheng flotter devant lui. Ce petit garçon ramené du Viêt-Nam, sauvé de la mort et pour lequel il avait créé la Fondation Miséricorde. Ce petit garçon qui, ayant trop vu d'horreurs autour de lui, s'était enfermé dans un mutisme infranchissable.

Bolan canalisa toutes ses pensées pour retenir cette image, il se coupa de tout son environnement immédiat et prit de la distance avec la douleur qui emplissait son corps. L'image de cet enfant innocent offrait un contraste total avec sa situation présente. Il incarnait la tendresse. C'était quelqu'un qu'il aimait, son havre de calme dans un océan de chaos. Dans son esprit, il essaya de lui parler, de le faire rire. Et l'espace d'un instant, la douleur reflua, le libérant de l'horreur de la réalité.

L'eau glacée, jetée en plein visage, ramena Bolan dans la réalité avec une violence insupportable. Il ouvrit les yeux et regarda Gazli. Le chef des terroristes lui souriait.

— Ce n'est pas le moment de rêver, monsieur l'Américain, dit-il. Nous devons nous y remettre.

Et cela continua. Les questions étaient invariablement suivies par de nouvelles décharges électriques, Bolan se refusant toujours à répondre.

Questions... douleur... questions... douleur.

L'esprit et le corps de Bolan perdirent tout contact avec le concret. Il se rendit compte qu'il était incapable d'analyser le moindre fait. Il n'était même pas fichu de savoir si c'était le jour ou la nuit, ni même de déterminer depuis combien de temps il était retenu dans la cave du chalet.

Tout ce dont il était conscient, c'étaient la voix monotone de Gazli et la douleur qui lui succédait invariablement. Son univers s'était

réduit à ces deux éléments, associés l'un à l'autre. La voix de Gazli signifiait la douleur. La douleur devenait Gazli. Les deux ne faisaient plus qu'un.

Puis vint le moment où Bolan ne s'en préoccupa plus. Son corps ravagé réagissait aux chocs électriques, mais ses nerfs émoussés ne répondaient plus.

Effondré sur la chaise, il s'efforçait de retenir l'image de plus en plus estompée de la frimousse trop sérieuse de Cheng, qui allait et venait, flottant de part et d'autre de l'ombre qui menaçait de l'engloutir. Il dut aller repêcher au plus profond de lui des fragments de pensée consciente afin de préserver cette image. Si elle disparaissait, il n'aurait plus rien.

A la fin, il garda cette image devant lui, s'accrochant à elle avec détermination, excluant tout le reste.

Et cela marchait, car Bolan n'enregistrait plus aucun choc. Il se trouvait dans une sorte de stupeur profonde, inconscient ou presque de ce qui se passait autour de lui, et il s'enfonçait par moment dans un état de semi-inconscience, pour revenir ensuite flotter à la surface. Était-ce ainsi que fonctionnait le cerveau du petit garçon ? Ce silence dans lequel il s'était enfermé depuis si longtemps le protégeait-il d'une trop grande douleur ? Mack Bolan, à la recherche de l'âme du petit garçon perdu dans son silence infini, avait cessé de souffrir.

Grimaldi pilotait le Dragon Slayer à travers le pays, consultant ses cartes sans arrêt. Il faisait ce qu'il faisait toujours quand tout semblait se tourner contre lui : il agissait d'instinct. Et cette fois, son instinct soufflait à Jack Grimaldi de rejoindre le chalet de Nori Hassad. Il se souvenait que Bolan, à de nombreuses reprises, avait fait référence à cet endroit. Il se souvenait aussi du fait que la compagnie de transports, à Boulder, appartenait au même homme. Un pessimiste n'aurait vu là que des coïncidences. Grimaldi, lui, ne croyait pas aux coïncidences, et avait décidé que cela méritait bien qu'il parcoure quelques kilomètres, histoire de vérifier.

Quand il repéra l'aéroport d'Aspen, Grimaldi contacta la tour de contrôle, confirma son plan de vol et réclama l'autorisation d'atterrir. On le dirigea alors vers un coin retiré du tarmac, et il posa Dragon Slayer sur l'aire d'atterrissage destinée aux hélicoptères.

Aussitôt qu'il eut réglé toutes les formalités de contrôle, il se dirigea vers l'un des comptoirs qui se trouvait dans le bâtiment du terminal. Il loua un 4x4 Cherokee, balança son sac sur la banquette arrière et sortit de l'aéroport.

C'était une journée douce et ensoleillée. Grimaldi localisa sa destination sur le plan de la région que lui avait fourni le loueur de voitures, et il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour

apercevoir le chalet de Nori Hassad. Celui-ci était situé dans les montagnes, un peu plus haut que la vieille ville d'Aspen, accrochée aux plissements rocheux des Elk Mountains. Traînant derrière lui un sillage de poussière, Grimaldi roula à travers la Roaring Fork Valley, emballant son Cherokee sur la route sinueuse. Au-dessus de lui, le rideau verdoyant des pins couvrait les pentes de la montagne, dépourvue durant toute la durée des chaleurs estivales du manteau de neige blanche qui attirait les foules au moment de la saison de ski.

Grimaldi ouvrit la vitre de sa portière, et l'air empli de senteur résineuse pénétra dans l'habitacle de la voiture. Il roulait sur une portion de route qui s'enfonçait entre de hauts versants de montagnes couverts de conifères plantés serrés. Ici et là, malgré l'auvent que formaient les grands arbres, les pâles rayons du soleil parvenaient à percer, animés de minuscules particules de poussières qui s'agitaient dans l'air. De temps à autre, même, Grimaldi entrevoyait des coins de ciel bleu.

Il émergea du tunnel de verdure au bout de plusieurs kilomètres, pour engager le 4x4 dans un léger virage, après lequel il longea le côté d'un impressionnant pan rocheux. Sur l'autre versant, le paysage descendait en une série de marches sculptées dans la roche, et sur lesquelles se détachaient les taches colorées de plantes grasses géantes et de fleurs sauvages.

Il fallut encore une bonne vingtaine de minutes à Grimaldi pour atteindre la barrière qui marquait l'entrée de la petite route menant au chalet de Nori Hassad. Il stoppa le Cherokee et examina l'endroit pendant quelques instants. Il avait lu dans une brochure publicitaire que l'hôtel se trouvait à un peu plus d'un kilomètre de là.

Il n'y avait aucune raison de prendre la voiture, décida-t-il. Si ses soupçons étaient fondés, et que les Disciples de Khalfi se trouvaient là-haut, il n'avait pas besoin de signaler sa présence.

Faisant demi-tour, il roula quelques dizaines de mètres en marche arrière, garant sa voiture sur le côté de la route, après une légère courbe. Il sortit du véhicule et rejoignit la barrière de pin qui marquait l'entrée du chemin d'accès au chalet. Il s'engagea au milieu des arbres, qui le couvraient tandis que l'épais tapis d'aiguilles de pins étouffait le bruit de ses pas, et suivit la même direction que la petite route, qu'il ne quittait pas des yeux.

Le pilote progressait rapidement et se rapprochait de l'hôtel quand il entendit le bruit encore lointain d'une voiture qui venait. Il se rapprocha de la route, restant à l'abri d'un gros tronc, et repéra la Chrysler alors qu'elle négociait un virage. Elle passa très vite à sa hauteur et Grimaldi, qui se trouvait au-dessus du sentier, ne fut pas en mesure de voir l'intérieur. Il ne put que regarder le véhicule s'éloigner et écouter le son du moteur s'évanouir peu à peu.

CHAPITRE XII

La chaleur d'un rayon de soleil sur son visage alerta Bolan. Il bougea légèrement et se rendit compte qu'il n'était plus attaché sur sa chaise. Il était étendu sur une surface plutôt molle qui, il s'en rendit compte au bout d'un moment, n'était autre que le matelas d'un lit. En ouvrant les yeux, il s'aperçut qu'on l'avait ramené dans la pièce qu'il occupait auparavant.

Au moment où il essaya de bouger de nouveau, son corps martyrisé protesta en silence. Le traitement d'électrochoc prolongé l'avait laissé raide et meurtri. Il avait l'impression de souffrir d'une extrême brûlure, résultat d'un exercice forcené. Ses muscles étaient comme tétanisés. L'Exécuteur, cependant, refusa de se soumettre à la situation. Il s'obligea à s'asseoir, haletant sous l'effort, son corps transpirant abondamment sous sa combinaison noire, et au prix d'un effort terrible il parvint à se lever et à faire quelques pas, soulevant avec peine ses jambes lestées de plomb. Il s'obligea à effectuer ainsi de nombreux tours de la pièce, qui permirent peu à peu à ses muscles de se dénouer et permettant au sang de circuler de nouveau dans son corps.

Il en était à son neuvième circuit quand il entendit un bruit au-dehors, par la fenêtre. Il se colla à la vitre, de façon à apercevoir la zone qui se trouvait sur le devant du chalet.

Une Chrysler bleue était garée sur l'allée sablée, coffre ouvert, et un des terroristes était en train de le remplir. Il plaça deux valises à l'intérieur, puis deux mallettes en aluminium, semblables à celles qu'utilisent les photographes. Il les installa côte à côte, avant de les recouvrir d'épaisses couvertures et de refermer le coffre à clé.

Bolan ne crut pas un instant que les mallettes contenaient du matériel photographique – plutôt des harnais équipés d'explosifs et de détonateurs.

Gazli apparut. Il était habillé pour le voyage, de vêtements légers et clairs, à l'instar des trois hommes qui l'accompagnaient. Hassad les suivait, et il demeura sur le côté tandis que Gazli et ses trois compagnons échangeaient quelques mots avec ceux des Disciples qui restaient. La solennité de ces adieux fit penser à Bolan que le chef terroriste s'apprêtait à faire quelque chose d'important.

Et tandis qu'ils s'étreignaient et se serraient la main avec intensité, il mémorisa la plaque d'immatriculation de la voiture.

Les hommes de Gazli montèrent dans le véhicule, laissant leur chef s'entretenir seul avec Hassad, qui acquiesça à ses paroles d'un hochement de tête et serra brièvement la main de Gazli avant que

celui-ci ne rejoigne ses compagnons. Il prit le volant et la Chrysler descendit l'allée. Bientôt, la voiture disparut.

Bolan avait dans l'idée que Gazli et ses hommes s'apprêtaient à achever leur mission. Ils avaient dû localiser l'équipe de télévision et s'apprêtaient à assassiner ses membres.

L'Exécuteur s'écarta de la fenêtre alors que le garde armé retournait à son poste et que Hassad regagnait l'intérieur du bâtiment. En comptant l'homme qui se trouvait au-dehors, Bolan calcula qu'il avait affaire à au moins cinq adversaires, sans compter ceux dont il ignorait la présence.

Mais avant d'avoir à se préoccuper d'eux, il devait d'abord sortir de cette pièce et trouver une arme.

Il fit rapidement le tour de sa cellule en examinant son contenu. Il devait amener le garde de faction dans le couloir à entrer à l'intérieur. Quelques secondes seulement suffirent à Bolan pour se rendre compte qu'il avait très peu de choses à sa disposition, à part le lit. Gazli avait pris toutes les précautions pour que son prisonnier n'ait aucun moyen de se confectionner une arme improvisée. Même la petite salle de bains attenante était privée de tout, sauf des installations standard minimum.

De retour dans la chambre, Bolan s'assit au bord du lit, regardant à travers la grande fenêtre panoramique donnant sur l'allée.

Bon sang, il y avait sûrement une solution !

De frustration, il se leva d'un bond. Son mouvement brusque fit bouger le lit de quelques centimètres sur le tapis, et Bolan, s'agenouillant aussitôt, regarda sous le bâti. Il n'était pas fixé au sol.

Le guerrier, sans perdre une seconde, retira les couvertures et le matelas, mit le sommier debout et le fit glisser sur le sol, jusqu'à ce qu'il soit positionné devant la fenêtre.

Il n'avait aucune garantie d'obtenir le résultat qu'il escomptait. D'un autre côté, s'il n'essayait pas, il n'avait plus qu'à s'asseoir et attendre qu'une autre idée lui vienne. Et il serait alors peut-être trop tard pour ceux qu'il devait sauver, les membres de l'équipe de reportage.

Sa décision prise, Bolan s'accroupit et saisit l'un des coins du sommier. Il le leva en même temps qu'il le renversait sur le grand panneau de glace. Il fut aidé par le fait que la fenêtre avait un rebord très bas. La base du sommier se renversa en avant, heurta et brisa la vitre, puis passa à travers l'encadrement.

Grimaldi sprinta jusqu'au mur du chalet, qu'il longea pour rejoindre la porte de service.

Actionnant la poignée, il s'aperçut qu'elle n'était pas fermée à clé, et il se glissa à l'intérieur pour se retrouver dans la spacieuse cuisine

de l'hôtel. L'équipement, aussi luxueux qu'immaculé, n'avait pas été utilisé depuis un certain temps. Seule une machine à café fonctionnait, qui envoyait des spirales de vapeur dans l'air.

Quelque part dans le chalet, Grimaldi entendit des voix s'élever. Des portes claquèrent, puis des bruits de course retentirent.

Il s'aventura un peu plus à l'intérieur du bâtiment, quittant la cuisine pour la salle de restaurant. Les tables étaient nues, et les chaises avaient été retournées dessus. A travers une grande baie vitrée panoramique, le pilote eut une vision majestueuse de sommets rocheux qui s'élevaient dans les airs, enveloppés de verdure, pour aller se fondre avec le ciel bleu dans l'horizon flou et lointain.

Au moment où la vitre explosa, Bolan fit volte-face et traversa la pièce pour aller se plaquer contre le pan de mur sur lequel la porte se rabattrait en s'ouvrant. Il entendit la clé tourner dans la serrure et se tendit alors que le battant était poussé à l'intérieur.

Le garde armé fit un pas prudent à l'intérieur de la pièce.

Bolan, caché derrière la porte ouverte, laissa de précieuses secondes s'écouler. Avant de passer à l'action, il voulait que le garde avance un peu plus. En même temps, il savait que plus il attendait plus ses chances de réussite s'amenuisaient.

Dehors, le garde armé poussa un hurlement de colère, puis se mit à vociférer. Bolan ne comprit pas ce qu'il disait, mais l'autre, après avoir appelé à l'aide, s'avança dans la pièce, précédé par le canon de son AK-74.

Dès qu'il vit apparaître sa tête et ses épaules, Bolan balança tout le poids de son corps contre la porte. Elle heurta violemment le côté gauche du gars, qui détourna le canon de son fusil d'assaut vers le mur.

Profitant de son avantage, Bolan jaillit, saisit le poignet gauche du garde et le tordit avec violence. L'autre expulsa de l'air entre ses dents serrées, tâchant de se libérer, mais sa résistance ne fit qu'augmenter l'angle anormal de son bras, ainsi que sa douleur.

Quand Bolan se montra vraiment, le garde essaya de tourner son fusil d'une seule main. Son geste, toutefois, fut trop lent. L'Exécuteur lui décocha un coup de coude dans le cou, l'envoyant valser contre le mur, et, sans cesser de lui tordre le bras gauche, il obligea son prisonnier à se courber. Alors que le garde baissait la tête, le genou de Bolan vint à sa rencontre avec une violence dévastatrice. Du sang jaillit de la chair broyée. L'autre s'effondra contre le mur, sonné, abruti par la douleur, et Bolan se rapprocha d'un pas pour lui défoncer la mâchoire d'une terrible machette de la main droite. Ce nouveau coup, redoutable, projeta la tête du garde en arrière, contre le mur. Le gars s'affaissa alors comme si on venait de lui couper les jambes.

Le guerrier s'empara de la Kalachnikov, dont il examina rapidement le chargeur. Il positionna le sélecteur sur la position de tir à un coup, puis s'accroupit devant le corps du garde et le fouilla. Il trouva un second chargeur passé dans la ceinture de l'homme, s'en empara et le glissa dans l'une des poches de sa combinaison noire. Le garde n'avait pas d'autre arme.

Se redressant, Bolan traversa la pièce et rejoignit l'encadrement de la fenêtre. Aussitôt, celui qui se trouvait au-dessous apparut dans l'allée. Déjà en alerte, il levait son arme.

L'Exécuteur n'hésita pas. Il se pencha par la fenêtre et pressa la détente du AK-74, envoyant deux coups rapprochés. Les deux balles de 5.45 mm perforèrent le terroriste en mouvement. Elles s'engouffrèrent dans la cavité de sa poitrine, causant de terribles dommages internes. L'homme vacilla et tomba, et son arme lui échappa quand il heurta le sol, dans un enchevêtrement de bras et de jambes.

Passant par-dessus le petit rebord de la fenêtre, Bolan se glissa sur la corniche en pente qui courait sur toute la longueur du chalet. Il prit appui dessus pour se hisser sur le toit, faiblement pentu. Il remonta la pente jusqu'à son sommet, passa de l'autre côté, puis redescendit. Passant d'un niveau du chalet à l'autre sans trop de difficultés, il put enfin sauter à terre, à l'arrière du bâtiment. De là, Bolan n'avait plus qu'à couper à travers une petite étendue de terrain à découvert pour rejoindre la forêt de pins.

Deux coups de feu rapprochés parvinrent aux oreilles de Grimaldi peu de temps après son entrée dans le chalet. Ils provenaient des étages.

Quelques minutes plus tard, il entendit d'autres détonations, à l'extérieur, cette fois. Le crépitemment rapide d'armes automatiques.

Puis ce fut le silence.

Grimaldi avait laissé le restaurant derrière lui et se trouvait dans une grande pièce, basse de plafond, aménagée comme un bar.

Il n'avait fait que quelques pas sur le sol couvert de riches tapis quand un léger bruit l'alerta. Quelqu'un reprenait son souffle, avec difficulté, comme s'il se livrait à un effort physique.

Grimaldi se plia en deux, de côté, et se retourna.

Il entrevit le visage rouge et luisant de sueur d'un homme, qui fondait sur lui armé d'une lourde bouteille. Le pilote évita sans peine le coup maladroit et, tandis que l'arme improvisée lui passait au-dessus de la tête, il envoya son poing gauche dans la chair molle de son assaillant. Le gars grogna et tomba en arrière. Grimaldi se redressa, et fit décrire un arc de cercle au Beretta qui s'abattit sur la mâchoire de son adversaire. L'homme alla dinguer en arrière et heurta le bar. Alors que sa bouteille lui échappait des mains et allait rouler

sur le tapis, il resta un instant immobile, ses yeux devinrent vitreux, et il s'écrasa lourdement au sol.

Quand une balle s'enfonça dans le tronc d'un arbre à quelques centimètres de lui, Bolan comprit qu'il avait été repéré. Des éclats de bois emplirent l'air tandis qu'il se baissait et courait chercher un abri.

A présent, il pouvait entendre ses poursuivants.

Le crépitement d'une rafale de AK-74 troua l'air. Les balles coupèrent et fendirent le feuillage, fouettant les branches basses, pelant l'écorce des gros troncs.

Bolan regarda à travers le feuillage et chercha à distinguer les silhouettes en mouvement.

Les secondes s'écoulèrent, au cours desquelles le guerrier joua un jeu qui lui était familier, celui de l'immobilité. Durant ses tours de guet au Viêt-Nam, il avait perfectionné sa technique, parvenant à se confondre avec le décor qui l'entourait pour ensuite attendre que l'ennemi vienne à lui.

La Kalachnikov était toujours à son épaule, ne requérant qu'un léger mouvement pour entrer en action.

Il attendait, et laissait ses adversaires entrer sur le champ de tir qu'il avait lui-même délimité.

Enfin, il les repéra. Ils étaient deux et progressaient l'un près de l'autre, au lieu de s'être séparés.

Ces Disciples de Khalfi n'étaient vraiment pas des combattants de la jungle. Ils préféraient la jungle urbaine, les villes et leurs allées sombres; ils préféraient tirer en embuscade depuis des immeubles ou depuis des voitures en mouvement.

Mais à présent, ils étaient en dehors de leurs terres de mort, et sur celles de l'Exécuteur.

Et leur condamnation avait été prononcée.

Le AK-74 claqua à deux reprises, marqua une pause, puis fit de nouveau feu, deux fois. Les terroristes furent envoyés au sol dans la seconde. Leurs blessures à la tête les avaient déjà délivrés de la lumière du jour pour une nuit éternelle.

Bolan, lui, était en mouvement, contournait les deux cadavres et retournait à la lisière des arbres, à quelques mètres de l'endroit où il s'était engagé dans la forêt. Penché au-dessus des branches les plus basses de pins, le guerrier examina le chalet, à l'affût du moindre bruit, du moindre mouvement, avant de se glisser hors de l'ombre et de rejoindre l'arrière du bâtiment.

Deux coups de feu claquèrent, suivis moins d'une courte seconde plus tard par deux autres détonations.

Grimaldi traversa le bar et repéra de grandes portes vitrées

coulissantes qui menaient au-dehors. Tandis qu'il les rejoignait, il resta hors de vue, glissant le long du mur.

Il avait presque atteint son but quand il perçut un mouvement, de l'autre côté de la vitre.

En silence, la porte coulissa, et Grimaldi entrevit le canon d'un fusil, qu'il identifia aussitôt comme un fusil d'assaut, une Kalachnikov AK-74.

Il attendit assez longtemps pour laisser l'homme entrer. Et quand la silhouette arriva à son niveau, Grimaldi leva son Beretta et pressa le canon sur la tempe de l'homme.

Bolan atteignit les grandes baies vitrées. Aucun son ne lui parvenait de la pièce qui se trouvait de l'autre côté de la vitre. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur, et découvrit qu'il s'agissait de l'un des bars du chalet. Il était vide.

Il fit glisser l'une des portes de verre, passa un pied à l'intérieur. Le canon du fusil d'assaut devant lui, il scrutait avec attention le décor.

Un mouvement, à peine perceptible, sur la droite, capta l'attention du guerrier, et alors qu'il commençait de se tourner, il sentit la morsure glacée du canon d'un pistolet contre sa tempe.

CHAPITRE XIII

Jack Grimaldi sentit un courant glacé lui parcourir le dos quand il reconnut l'homme qui venait de pénétrer dans le bar. Son doigt s'écarta en douceur de la détente du Beretta, et il laissa échapper un profond soupir.

— Merci pour l'accueil, Jack, dit Bolan d'un ton sec. Je tâcherai de te rendre la politesse, un de ces jours.

Le pilote s'adossa au mur, son pistolet pendant vers le sol.

— Et toi ? Tu avais vraiment besoin de venir comme ça, à l'improviste ?

— Quelle est la situation, ici ? demanda l'Exécuteur.

— Je n'ai eu à affronter qu'un adversaire. Il est quelque part par là, en train de se reposer. J'imagine que tu t'es chargé du reste...

Bolan acquiesça d'un léger mouvement de tête et passa devant son ami.

— Il est vivant ?

— Ouais. Ce fils de pute a essayé de m'assommer avec une bouteille !

Grimaldi suivit Bolan à travers le bar, jusqu'à ce qu'ils rejoignent Hassad. Il était toujours étendu dans la même position, et du sang avait coulé de sa mâchoire sur le tapis coûteux, tout autour de sa tête. Il était salement amoché. S'agenouillant, Bolan le retourna sur le dos.

— Il n'a pas le profil de tes terroristes habituels, observa Grimaldi. Rien que le fait de courir répondre au téléphone suffit à l'essouffler.

— C'est que nous avons affaire au contact local des Disciples.

— Hassad ?

Bolan confirma d'un mouvement de tête.

— Vêtements coûteux, montre en or, chaussures sur mesure... Notre ami n'a pas dû se promener dans les rues de son pays depuis un bon bout de temps. Il était avec un de leurs escadrons de la mort, tout à l'heure. Et d'après ce que j'ai pu entendre, il n'était pas trop content d'être mêlé aux basses œuvres.

— Que veux-tu, il a goûté trop longtemps aux joies du capitalisme. Il aime les bons côtés de la vie.

— Tout ça est fini pour lui, maintenant. Ce qui me tracasse, c'est cet escadron. Ils sont partis tout à l'heure, et assez vite. J'ai besoin de savoir où ils allaient.

— J'ai vu une voiture passer en arrivant. Tu penses qu'ils s'apprêtaient à frapper ?

— J'en suis certain. Et nous avons besoin de savoir où.

— Hal a pu apprendre que l'équipe de reportage se trouvait à Los

Angeles, en plein tournage. Il doit lui-même se rendre là-bas.

— O.K. Maintenant, puisque tu es là, rends-toi utile. Remets-moi Hassad sur pied et débrouille-toi pour qu'il soit en mesure de parler. Nous avons quelques questions à lui poser avant que je n'appelle Hal.

Bolan traversa le bar et rejoignit la luxueuse salle de réception du chalet. Le calme de l'endroit lui fit prendre conscience de l'intensité des derniers jours. Il avait l'impression de s'être trouvé constamment en mouvement depuis le début de cette mission. New York, le point de départ, lui semblait déjà très loin.

Une porte capitonnée amena Bolan dans un grand bureau, luxueusement aménagé. Trois téléphones trônaient sur un immense bureau de bois poli et, à côté, un percolateur crachait doucement sa vapeur sur une petite table, emplissant l'air d'un riche arôme de café. Bolan prit le temps de se remplir un mug du breuvage noir, avant de se laisser aller dans le fauteuil de cuir directorial, derrière le bureau. Il déposa le AK-74 devant lui et promena son regard à travers la pièce.

L'inactivité suscita en lui une impression de léthargie. Tandis que son corps se détendait, il accepta le fait qu'il avait été poussé jusqu'à ses limites, épuisant les ressources d'énergie qu'il avait en réserve – et qui étaient les mêmes que n'importe quel être humain. Même si certains autour de lui, parmi ses amis et ses adversaires, pouvaient croire le contraire, Mack Bolan était mortel !

La porte s'ouvrit, brisant ce moment de calme, et Bolan se leva tandis que Grimaldi amenait Nori Hassad dans la pièce. Le pilote poussa l'homme hébété devant lui, le guidant jusqu'à une chaise.

Hassad, qui saignait encore de l'entaille qu'il avait à la joue, considérait Bolan avec un sentiment de terreur pure. Il avait du mal à comprendre qui était cet homme. Peu de temps auparavant, cet Américain était leur prisonnier, il était soumis à la plus ignoble des tortures physiques. Et voilà qu'il était libre, à présent, après avoir tué les Disciples chargés de le surveiller.

Vidant le mug de café, Bolan se pencha en avant et regarda Hassad. Le visage meurtri du guerrier, qui portait la trace du supplice qu'il avait enduré, le rendait encore plus redoutable.

— Qu'est-ce que cela vous fait d'être tout seul, Hassad ? Sans vos amis pour vous protéger ?

Hassad se recroquevilla. Il soutint le regard de Bolan mais ne parla pas. Il n'avait aucun mot pour cet homme.

— Vous vous rendez compte que tout est fini ? Tout ce que vous aviez construit... Tout ce qui vous attend, maintenant, c'est une cellule de prison. Et pour un bon bout de temps.

— Le séjour risque d'être plutôt inconfortable, au milieu de tous ces durs, remarqua Grimaldi, qui se tenait au côté de Hassad. Un gentil gars comme toi... Ils vont se servir de toi, mon ami, et ce ne

sera pas joli.

— Ne cherchez pas à m’effrayer, lâcha Hassad. Je réclamerai... l’asile politique.

— Un terroriste ? répliqua Bolan. Œuvrant contre le pays qui l’a accueilli et lui a permis de monter ses affaires ? Nous avons toutes les preuves nécessaires. Vous avez hébergé des terroristes. Vous avez aidé à l’achat d’armes et d’explosifs. Vous avez laissé utiliser des locaux professionnels pour la fabrication de bombes.

— Vous ne pouvez pas faire cela ! protesta Hassad. Je...

— Je sais qui vous êtes, Hassad. Et vous n’avez aucun moyen de vous en sortir.

— Dieu me protégera du gouvernement américain.

Bolan se leva.

— Et contre moi, il peut vous protéger ?

— Que voulez-vous dire ?

— Pour l’instant, vous êtes entre mes mains. Je ne travaille pas pour le gouvernement; je suis le seul juge de mes décisions. Je vais donc décider moi-même...

— Que voulez-vous ?

— Vous le savez très bien ce que je veux. Rachim Gazli. Qu’a-t-il l’intention de faire à Los Angeles ?

Hassad leva la tête. Ses yeux scrutèrent le visage dur de Bolan.

— Comment... ?

Bolan échangea un coup d’œil avec Grimaldi, qui lui adressa un bref sourire en retour.

— Nous en savons bien plus que vous n’imaginez, affirma l’Exécuteur. Nous savons que Gazli s’est rendu à Los Angeles pour assassiner les membres d’une équipe de la télévision américaine, ceux qui selon vous ont été les instruments de la mort de l’ayatollah Khalfi. Mais vous savez comme moi qu’il n’en est rien.

— C’est à cause d’eux que l’attentat contre Khalfi a eu lieu !

— Non. Il y avait des luttes internes entre vos propres factions. Et maintenant, vous utilisez cet attentat pour terroriser et tuer des Américains innocents.

— La décision a été prise. Les Américains sont responsables. Khalfi est mort, et son honneur doit être...

— Ne me parlez pas d’honneur ! gronda Bolan. Il n’y a aucun honneur à massacrer, aucune gloire dans l’assassinat aveugle de gens qui n’ont rien à voir avec cette affaire. Vous et vos hommes utilisez l’Amérique pour couvrir des dissensions internes à votre parti, condamnant quelqu’un d’autre parce que l’intolérance que vous invoquez sans arrêt n’est pas de notre fait mais bien du vôtre.

Hassad secoua la tête, la rage et la douleur de sa blessure au visage ajoutant encore à sa confusion. Il se sentait pris au piège, privé de

toute issue. Sa peur lui suggéra des images terribles, sauvages, et il en vint à songer au traitement que Gazli avait infligé à l'homme qui lui faisait face. Si l'Américain l'imitait, il parlerait. Malgré lui, il leur dirait tout ce qu'ils voulaient savoir, juste pour échapper à la douleur.

Une terreur pure submergea Hassad et lui donna une force qu'il n'aurait jamais pu réunir dans des circonstances normales.

Sans crier gare, il jaillit de sa chaise et se rua sur Grimaldi. La charge les envoya à travers la pièce, sur une table à jeu qui s'écroula sous leur poids. Hassad hurlait comme un animal pris de folie, dans un déchaînement de rage et de peur. Il envoya ses poings serrés en avant, atteignant Grimaldi au visage, plus par chance que par technique.

Alors que le pilote roulait sur le côté, afin d'éviter les coups de son adversaire, il sentit une main agripper son pistolet, dans son holster. Sa réaction fut trop lente, d'une fraction de seconde, et l'arme glissa hors de son holster.

— Il a mon flingue ! cria-t-il pour avertir Bolan.

Hassad roula sur le tapis, jusqu'au mur. Il se démena pour se relever, puis tâtonna maladroitement pour ôter la sécurité du Beretta 92-F.

— Posez cette arme, Hassad !

La voix de Bolan le ramena soudain à la réalité. Il vit le grand Américain, dans sa combinaison noire, contourner le bureau, le AK-74 à la main.

— Que comptez-vous faire ? Me tuer ?

— Si vous m'y obligez.

Hassad sourit. C'était presque un sourire de triomphe.

— Non, cette mort-là, vous ne pourrez pas la mettre à votre crédit. Pas plus que vous ne me torturerez pour m'obliger à trahir mes frères.

Nori Hassad retourna le Beretta vers lui. Il glissa le canon entre ses lèvres, l'inclinant vers le haut de sa bouche, et pressa la détente. Le claquement étouffé du coup de feu fut suivi par un geyser de sang qui jaillit du sommet de son crâne explosé. Le corps de Hassad se raidit, se tordant violemment tandis qu'il se laissait tomber contre le mur puis s'écroulait sur le sol.

Le temps que Bolan et Grimaldi le rejoignent, il était mort.

CHAPITRE XIV

Rachim Gazli observait sans vraiment le voir le paysage qui se déroulait devant lui. Ses pensées étaient accaparées par la complexité de sa mission, et en particulier par la phase à venir qui marquerait la fin de son séjour aux Etats-Unis.

Cette fois, tout devait bien se passer.

Trop de choses avaient tourné à l'aigre, ces derniers jours, à cause de l'intervention de cet Américain. Si Gazli pouvait admirer l'homme pour son obstination et ses qualités de combattant, il n'éprouvait que de la haine pour lui après ce qu'il avait fait à ses frères. Les hommes que Gazli avait perdus étaient comme une part de lui-même. Il ressentit profondément la mort de chacun, et son unique consolation était de penser qu'ils recevraient leur récompense au paradis.

Cela plaçait un fardeau plus lourd encore sur ses épaules. La perte de ses camarades, avant même qu'ils aient mené à bien leur mission, signifiait que c'était à lui qu'il revenait d'assurer le succès, d'arracher la victoire des mains pleines de sang des Américains, et de leur montrer combien ils étaient vulnérables à l'intérieur de leurs propres frontières. L'Amérique devait apprendre qu'elle n'était pas invincible et qu'elle méritait un juste châtiment. L'assassinat des hommes responsables de la mort de l'ayatollah Khalfi constituerait une première leçon.

L'Islam, alors, serait vengé.

Gazli se pencha en avant et décrocha le téléphone qui équipait sa voiture. Il composa un numéro et attendit.

— Nous sommes en route, Jaffir, dit-il quand on lui répondit.

Le contact de Gazli à Los Angeles, Jaffir Khalil, lui annonça alors de bonnes nouvelles.

— Tout les préparatifs ont été menés à bien. Nous avons repéré les lieux, et j'ai trouvé la façon de s'introduire sur place. Tout sera prêt quand vous arriverez.

— Bien. Est-ce que la marchandise attendue est arrivée ?

— Oui. La livraison a été un succès. La distribution pourra se faire dès demain.

— Excellent, Jaffir. Maintenant, dis-moi : est-ce que tu aurais un endroit où nous pourrions nous reposer en attendant le moment de frapper ?

— Oui. Retrouvez-moi au point de rendez-vous et je vous y emmènerai.

— Sauf contretemps, nous devrions arriver demain en milieu de matinée.

— D'accord, Rachim. Contacte-moi dès que vous serez en ville. A demain.

Gazli raccrocha et se laissa aller contre le dossier du confortable fauteuil.

— Tout va bien ? lui demanda l'un de ses compagnons.

— Oui, Salim, tout va bien. Tout va même très bien, en fait.

Gazli ferma les yeux et se laissa bercer par le rythme de la voiture. Il songea au guerrier américain. Le plaisir serait double, pour lui, s'il était capable de mener avec succès le raid contre l'équipe de télévision et de ramener son prisonnier à Téhéran afin qu'il soit jugé pour ses crimes contre l'Islam. Il regrettait de n'avoir pas pu poursuivre son interrogatoire, et de découvrir tout ce que cet étrange soldat avait dans la tête. Même s'il semblait opérer seul, il avait forcément une autorité supérieure à qui il lui fallait répondre... De toute façon Gazli savait qu'il aurait bientôt d'autres opportunités d'interroger l'Américain. Une fois qu'il l'aurait ramené à Téhéran, ou dans une de ses caches au Liban si les officiels d'Iran ne voulaient pas le voir sur leur territoire, ses hommes seraient en mesure de le questionner aussi longtemps que nécessaire en utilisant des méthodes infaillibles.

Ils roulèrent toute la fin de la journée, et durant la nuit qui suivit. Ils ne s'arrêtaient que pour prendre de l'essence et se dégourdir les jambes, choisissant à dessein des stations-services isolées, dans lesquelles ils faisaient le plein, tranquillement et discrètement. Gazli tenait à ce que leur trajet jusqu'à Los Angeles se fasse sans éveiller le moindre soupçon.

Pour qu'ils soient toujours en mouvement, il faisait tourner ses hommes, leur imposant chacun son tour deux heures de conduite. Comme ils étaient quatre dans la voiture, l'équation était simple à résoudre. Chaque fois qu'ils traversaient une ville, ils s'arrêtaient dans des fast-foods pour acheter du café chaud et de la nourriture. Si Gazli trouvait celle-ci insipide, et tout juste mangeable, au moins le café était-il chaud et fort et l'aidait-il à rester éveillé.

Il alluma la radio et écouta les titres du bulletin d'informations, au cas où il y aurait une mention des Disciples. Il ne s'attendait pas à ce que les autorités américaines divulguent une telle information de bon cœur. D'un autre côté, il était bien conscient de la nature indépendante des médias américains : s'ils avaient eu vent de la présence des Disciples dans leur pays, ils diffuseraient l'information. Mais il n'y avait rien. Gazli avait écouté tous les bulletins depuis leur départ, et même avant, au chalet. Rien n'avait filtré. Les Américains semblaient vouloir étouffer pour l'instant toute l'affaire, sans doute afin d'éviter de paniquer la population qui, après tout, n'était constituée que d'êtres faibles, nourris de programmes stupides et abrutissants qui gardaient leurs esprits en sommeil.

En milieu de matinée, alors qu'il venait de prendre son tour au volant, Gazli aborda la périphérie de Los Angeles. Il consulta les panneaux indicateurs, suivant les instructions que lui avait fournies Khalil lorsqu'il l'avait appelé pour lui confirmer leur arrivée.

L'autoroute à plusieurs voies était saturée de voitures, et l'air était empli des gaz d'échappement de ces milliers de véhicules roulant au pas. Fermant son esprit à ces aberrations de la condition humaine, Gazli permit à ses pensées de se focaliser sur des choses de plus grande importance. Le raid contre les médias américains à Los Angeles n'était rien d'autre que le prélude d'une campagne plus vaste contre le monde occidental en général. Les Disciples de Khalil seraient à l'avant-garde d'une vague d'assassinats et de sabotages, tous destinés à réparer les torts causés à l'Islam. Lui et ses frères étaient fatigués de la rhétorique, des mensonges et des attermoissements des politiciens. Ils voulaient la justice, un équilibre de la balance entre ceux qui se conformaient aux enseignements de l'Islam et les infidèles. Et ils obtiendraient cela, une fois que le monde verrait ce qu'un groupe, aussi petit soit-il, pouvait accomplir quand il était porté par la foi. Et si en Iran les hommes au pouvoir ne voulaient pas les suivre, eh bien, ils subiraient le même traitement !

Mais d'abord, l'Amérique serait mise à feu et à sang, et le monde tremblerait quand il comprendrait que l'Amérique n'était que la première d'une longue liste de nations à connaître le courroux des Disciples.

Suivant les panneaux indicateurs, Gazli s'engagea sur le Santa Monica Freeway. Il le suivit en direction de la côte, prit la bretelle de sortie pour Santa Monica Pier, et s'engagea ensuite sur l'un des nombreux parkings. L'endroit était plein de touristes qui s'agglutinaient autour des magasins et des restaurants. La foule était importante, assez en tout cas pour que Gazli et ses trois frères passent inaperçus. Ils étaient vêtus de tenues claires et passe-partout, avec des appareils photo autour du cou, de sorte qu'ils étaient impossibles à distinguer des centaines d'autres visiteurs.

Gazli se dirigea vers l'une des boutiques, restant à l'extérieur pour examiner les tourniquets à cartes postales.

Au bout d'une minute, Jaffir Khalil apparut à son côté. Les deux hommes échangèrent juste un regard, puis Khalil s'en alla. Gazli le suivit après un instant, et ils engagèrent la conversation en marchant.

— Votre voyage s'est déroulé sans incident ?

— Il n'y a pas eu de problèmes.

— Bien. J'ai une voiture, tout près. Nous allons y transporter vos affaires, après quoi je vous conduirai jusqu'à la maison. Saleem s'occupera de votre voiture.

— Il fera les choses consciencieusement ?

— Ne t'inquiète pas, mon frère. Saleem sait ce qui doit être fait. Ça n'est sans doute pas nécessaire, mais la précaution est sage au cas où la police rechercherait la voiture.

— Je regrette de n'avoir pas pu passer plus de temps avec l'Américain que nous avons capturé. Je suis convaincu qu'il a des informations nous concernant. A quel point, et avec combien de personnes il les partage, je l'ignore. Cette fois, il ne pourra rien faire. Rien ne m'empêchera d'aller jusqu'au bout de ma mission.

— Tout est arrangé.

— L'heure n'a pas changé ?

— Demain soir.

— Tu as bien fait les choses, Jaffir.

Comme ils traversaient le parking, Khalil leva la main d'un geste discret, avertissant ainsi le conducteur de son véhicule, qui attendait. Ils continuèrent de marcher tandis que la voiture, une berline grise standard, sortait de son emplacement et suivait l'allée, derrière eux.

— Ici, indiqua soudain Gazli.

Il ouvrit le coffre et sortit la valise et les malles en aluminium, lesquelles furent transférées dans le coffre de la berline, qui s'était arrêtée. Le chauffeur de Khalil sortit du véhicule et se glissa au volant de la voiture de Gazli alors que les trois compagnons en étaient déjà sortis et montaient à bord de la berline.

Gazli s'installa à côté de Khalil, qui avait pris le volant. Quelques secondes plus tard, ils roulaient, à la suite d'une Toyota pleine de gamins turbulents. Les gosses installés à l'arrière de la Toyota lui adressèrent de grands signes de la main, ainsi que des grimaces, auxquelles il répondit par un salut souriant. Les enfants ne se rendaient sans doute pas compte que son sourire n'était qu'une apparence. Ses yeux, eux, étaient vides et froids.

A la sortie du parking, la Toyota tourna à droite, et Khalil s'engagea sur la voie de gauche. Il conduisait avec assurance et semblait complètement à l'aise dans le flot des voitures.

— Quel pays de fous ! observa un des Iraniens depuis l'arrière de la berline. Ces Américains ne s'arrêtent-ils jamais ?

— Seulement quand ils dorment, répondit Khalil. Les Américains font tout dans la précipitation. La vie, pour eux, n'est qu'une longue course.

— Mais où vont-ils ?

Khalil haussa les épaules.

— Demande-leur, et tu verras qu'ils n'en savent rien.

— Demain, nous aiderons certains à résoudre ce problème...

— Jaffir, je suis inquiet à propos de la voiture, dit alors Gazli. Saleem a-t-il compris qu'elle devait être détruite ?

Khalil hocha la tête.

— Tranquillise-toi, mon frère. Saleem ne nous laissera pas tomber.

Pour Saleem, la journée avait plutôt bien commencé, et cela semblait devoir durer. C'était pour lui un honneur que de s'être vu assigné la tâche de détruire la voiture dans laquelle avait voyagé le groupe de Jaffir Khalil. Il vivait aux Etats-Unis depuis plus de trois ans et s'était plutôt bien intégré. Ses racines islamistes étaient connues, mais il n'avait jamais fait publiquement état d'une quelconque appartenance à un groupe extrémiste, ni même exprimé ses opinions. Il travaillait dans l'épicerie de son grand-père, dans l'East L.A.. avait beaucoup d'amis de différentes nationalités au sein des diverses communautés locales et n'avait jamais eu de problèmes avec la loi. En apparence, Saleem était un jeune homme ouvert et amical essayant de faire son chemin dans un monde sans pitié.

Derrière cette façade, cependant, se cachait un fervent religieux, qui attendait le jour où démontrer sa loyauté à la cause. Ce jour était arrivé, et Saleem était déterminé à faire ses preuves.

Sa journée commença toutefois à prendre un mauvais tour après qu'il eut quitté le Santa Monica Freeway pour tourner dans le Harbor Freeway et rouler jusqu'au croisement avec le Firestone Boulevard. S'engageant dans celui-ci, il traversa le Watts District, où il avait rendez-vous avec des relations qui devaient l'aider à se débarrasser de la voiture. C'était la seule partie du plan qu'il avait omis de préciser à Khalil. Il avait rencontré les gens dont il avait loué les services dans un bar du coin; il les connaissait de vue vaguement et savait qu'ils étaient dans le business de l'automobile – un business pas très légal, en l'occurrence, mais ils avaient les bonnes relations lorsqu'il s'agissait de se débarrasser de véhicules. Saleem avait conclu un marché avec eux, utilisant l'argent que Khalil lui avait fourni pour cette partie de l'opération.

Il fit tourner la voiture dans une allée étroite au sol jonché d'ordures, entre deux immeubles abandonnés, et repéra le camion noir qui appartenait à ses amis. Il s'arrêta et descendit de la Chrysler.

Il vit les trois jeunes gens qui l'attendaient, sur un côté du camion, et qui observaient la voiture tandis qu'il s'approchait d'eux.

— Salut, Sal ! Alors, la voilà...

Dino était le leader de la petite bande. Le visage étroit, mangé par une barbe clairsemée, les yeux petits et méchants, il se prenait pour un dur. Maigre au point d'être squelettique, Dino Marchetti était surtout un opportuniste qui ne laissait jamais rien passer qui pût lui rapporter un dollar. Maintenant, alors qu'il suivait d'un regard gourmand les lignes étincelantes de la Chrysler, son esprit travaillait activement au calcul du profit qu'il allait tirer de la vente de cette luxueuse voiture.

— Tout est prêt ? demanda Saleem.

Dino, tout à ses pensées, ne lui répondit pas immédiatement. Il était déjà en train de calculer la com' qu'il pouvait espérer s'il apportait la Chrysler à un gars de sa connaissance. Le type en question avait une affaire spécialisée dans les voitures volées. Il avait tout ce qu'il fallait pour les maquiller en quelques heures. Il payait toujours cash et Dino, qui travaillait souvent pour lui, bénéficiait de conditions particulièrement intéressantes.

— Dino ?

Saleem commençait à éprouver un léger malaise. Il n'était pas trop sûr de comprendre pourquoi Dino avait ouvert la portière du côté conducteur et inspectait l'intérieur de la voiture.

— Petit kilométrage, murmura Dino, comme s'il se parlait à lui-même. Intérieur propre. Aucun problème pour la fourguer.

Le rejoignant en quelques pas, Saleem lui posa la main sur l'épaule.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Dino ? Notre marché consiste à détruire cette voiture. Tu te souviens ?

Dino se redressa, et tourna la tête vers Saleem.

— Hé, mec, t'affole pas ! Je vais m'en débarrasser. Et tu peux me croire, personne ne la reconnaîtra quand elle roulera de nouveau. Même pas le gars à qui tu l'as piquée !

Saleem sentit un désagréable frisson lui parcourir le dos. Ce n'était pas comme ça qu'il avait arrangé les choses. Tout devait être fait comme Khalil le voulait. Rien d'autre n'était acceptable.

— Tu ne comprends pas, Dino. La voiture doit être détruite. Complètement. Sans laisser aucune trace. Nous nous sommes mis d'accord. Je t'ai même payé d'avance...

Dino esquissa un affreux sourire.

— Quoi, t'es encore là, Sal ? Excuse-moi, je t'avais presque oublié. Si ça continue, je vais être payé deux fois. A croire que c'est mon anniversaire !

A cet instant, Saleem comprit qu'il perdait le contrôle des événements. Cette histoire prenait une mauvaise tournure. Si Dino faisait les choses à sa façon, cela risquait de compromettre toute la mission des Disciples. Et il ne pouvait permettre une telle chose.

— Bon, écoute, Dino, on oublie tout. Tiens, tu gardes le fric, et moi je repars avec la caisse.

Le sourire de Dino convainquit presque Saleem. Il eut en tout cas assez confiance pour lui tourner le dos et s'approcher de la Chrysler.

Il l'avait presque atteinte quand il entendit un bruit de pas derrière lui. Alors qu'il se tournait, quelque chose le heurta violemment, à la base du crâne, et la douleur explosa dans sa tête. Saleem chancela et tomba à genoux, sonné. Il sentit du sang couler dans son cou, sous le col de sa chemise. Des mains lui empoignèrent les bras, des doigts lui

agrippèrent les cheveux et sa tête fut tirée vers l'arrière. Le visage de Dino lui apparut. Et il ne souriait plus du tout.

— Pauvre crétin ! dit-il doucement en secouant la tête. Tu t'imagines que je vais te laisser te barrer avec cette bagnole ? Est-ce que tu sais combien je peux en tirer ? Et tu voudrais que je te la rende ?

— Nous avons conclu un marché...

— Mais oui, trou du cul. J'ai pris le fric, c'est tout. Et tu sais quoi ? J'ai pas envie de te le rendre.

La main droite de Dino jaillit devant les yeux de Saleem et celui-ci, saisi de nausée, vit qu'il tenait un couteau.

Dino se pencha en avant. La main armée du couteau disparut un instant du champ de vision de Saleem qui, une fraction de seconde plus tard, sentit une douleur aiguë glisser d'un côté à l'autre de sa gorge. Après un instant de torpeur, la douleur revint, plus forte cette fois, et Saleem hurla. Son cri ne fut qu'un horrible gargouillement à cause du sang qui coulait dans sa gorge par la terrible entaille. Et alors que le choc de la blessure montait jusqu'à son cerveau, Saleem s'agita et se tortilla. Le sang qui jaillissait à gros bouillons des artères rompues détrempait le devant de sa chemise jusqu'à la taille.

Saleem se serait écroulé si les deux partenaires de Dino ne l'avaient maintenu droit, l'agrippant jusqu'à ce que l'agonie du jeune homme ait cessé.

— Vous allez le tenir comme ça jusqu'à ce soir ? demanda Dino.

Les autres laissèrent retomber Saleem sur le sol, au milieu d'une flaque de son propre sang.

Dino se glissa au volant de la voiture et attendit que ses deux copains aient quitté l'allée à bord du camion noir. Il alluma alors la radio, sélectionna une station locale de rock, puis il fit rugir le moteur de la Chrysler et sortit à toute allure de l'allée, jouissant de la puissance de la voiture.

Vingt minutes plus tard, les menottes aux poignets, jurant et blasphémant, Dino était assis à l'arrière d'une voiture de patrouille de la police de Los Angeles. Tandis qu'un des officiers inspectait la Chrysler, l'autre appelait le central par radio, informant qu'ils avaient une voiture probablement volée, ainsi qu'un conducteur qui avait tenté de fuir et qui avait des traces de sang frais sur ses vêtements.

La police de Los Angeles, suite à un appel de Washington, possédait des détails concernant la voiture dans son système informatique. Hal Brognola, qui se trouvait en ville, rejoignit les locaux de la police où la voiture serait conduite.

Utilisant une ligne de téléphone sûre, il appela Aaron à Eagle Forest Ranch et lui demanda d'informer Mack Bolan de ce qui venait d'arriver.

— Je lui demande de vous rejoindre ?

— Oh ! ce n'est pas nécessaire, répondit le numéro Un du *Justice Department* en riant. Vous auriez plutôt du mal à le dissuader de le faire...

CHAPITRE XV

— Les flics d'ici ont pris toutes les empreintes possibles, dit Brognola, et elles vont être analysées par l'ordinateur central.

Mack Bolan fit le tour de la Chrysler, qui était garée dans un coin de la fourrière municipale. La dernière fois qu'il avait vu la voiture, elle était garée devant le chalet du Colorado, et Gazli en remplissait le coffre avant de partir avec ses hommes.

— Même si nous en tirons quelque chose, dit le guerrier, je ne suis pas sûr que ça nous aide beaucoup. La seule façon de mettre la main sur ces salauds, c'est l'action directe. Tu as vu les gars de l'équipe télé ? demanda-t-il à Brognola.

Celui-ci grogna.

— Pour ce que ça a servi ! Ces messieurs acceptent tous les risques auxquels les expose leur métier, et ils n'annuleront rien. Le gars qui dirige l'équipe, Jerry Brookner, m'a dit qu'il n'allait pas s'enfuir en courant parce que des rigolos faisaient un peu de grabuge. Il affirme qu'il n'y a de toute façon aucun lieu sûr. S'ils sont vraiment menacés, dit-il, ils ne se débarrasseront pas de cette menace aussi facilement. Nous pouvons les protéger aujourd'hui, mais il reste demain, et après-demain. Et l'année prochaine. Et nous ne pouvons pas rester indéfiniment à côté d'eux...

— Ton gus n'a pas complètement tort, admit Bolan. Mais cette fois au moins, nous savons que Gazli et ses hommes sont dans le coin. Nous avons une chance de les coincer. Qu'est-ce que tu as pu tirer des flics ?

— Dino Marchetti est un truand à la petite semaine, plutôt porté sur les voitures volées. A ce qu'il raconte, il a été contacté pour prendre livraison de la Chrysler et la détruire. De faire en sorte qu'il n'en reste rien, aucune trace. Seulement, il a été un peu gourmand, et il a décidé de fourguer la voiture à un revendeur et d'empocher l'argent. Comme son client n'était pas d'accord, Dino l'a tué. Quand les flics l'ont arrêté, il avait du sang sur ses vêtements. Et même le couteau avec lequel il a égorgé sa victime – un jeune gars, du nom de Saleem Pradesh. On a rien dans les fichiers sur lui. Selon la police, il était sans histoire.

Bolan avait ouvert la portière arrière de la voiture et inspectait l'intérieur. Avisant le téléphone, il décrocha le combiné puis, après un instant de réflexion, il composa le numéro qui le mettrait en contact avec Eagle Forest. Quand on lui répondit, il demanda à parler à Aaron.

— Salut, grand homme ! lança l'informaticien. J'imagine que tu as besoin d'aide, c'est ça ?

— Je t'appelle d'un téléphone mobile, dit Bolan, avant de lire le numéro à voix haute. J'aimerais que tu recherches tous les coups de fil qui ont été donnés au cours des dernières vingt-quatre heures.

— O.K., laisse-moi deux heures.

— Tu as quelque chose, Striker ? demanda Brognola quand le guerrier lui fit de nouveau face.

— Peut-être. Il est possible que Gazli ait joint son contact à Los Angeles pour lui donner rendez-vous et faire l'échange de véhicules. La route est plutôt longue, depuis Aspen, et il lui était difficile de fixer un rendez-vous exact sans appeler une dernière fois.

Ensemble, ils quittèrent le parking et rejoignirent la voiture de Brognola. Jack Grimaldi les attendait devant le véhicule.

— Jack, je voudrais que tu restes avec Hal, dit Bolan. Les choses se précisent. Suis les gars de la télé, en gardant tes distances.

— Où vas-tu ? demanda Grimaldi.

— Je veux prendre l'air. Je suis pas habitué à fréquenter les officiels et à traîner dans les commissariats de police ! Si ça continue, je finirai par oublier comment je m'appelle et que je suis censé être l'ennemi public numéro un de la police de ce pays. Non, je blague. J'aimerais en savoir un peu plus sur Saleem Pradesh. D'une manière ou d'une autre, il est impliqué dans cette histoire.

Bolan monta à bord de la voiture que Brognola avait pu obtenir auprès de la branche locale du *Justice Department*. C'était une Ford, d'un modèle nouveau, équipée d'un téléphone mobile qui permettrait à l'Exécuteur de rester en contact avec Brognola et d'appeler Eagle Forest Ranch s'il avait besoin d'aide.

Il se glissa dans le trafic de cette fin d'après-midi et se dirigea vers l'East L.A.

Tandis qu'il roulait, Bolan vit des nuages noirs venir de l'ouest. Moins d'une demi-heure après, la pluie commença à tomber, une petite averse, au début, qui se transforma en déluge le temps qu'il rejoigne le Harbor Freeway. Il mit les essuie-glaces en marche, scrutant à travers le pare-brise inondé les panneaux de sortie.

Il pleuvait encore quand Bolan s'engagea dans la rue où était située l'épicerie tenue par le grand-père de Saleem Pradesh.

Bolan s'arrêta contre le trottoir et examina les environs. Il s'était garé devant un petit fast-food. Les fenêtres étaient couvertes de buée, mais le guerrier pouvait voir de la lumière briller à l'intérieur de l'établissement. Et de là où il se trouvait, il pouvait aussi voir l'épicerie, plongée dans l'ombre, volets tirés.

La rue était calme, avec seulement quelques voitures stationnées contre le trottoir.

Bolan glissa le Beretta 93-R dans son holster d'épaule, avant de faire glisser la fermeture du blouson de cuir qu'il portait sur un pull à

col roulé noir. Il sortit de la voiture et ferma les portières à clé, puis traversa le trottoir et entra dans le fast-food.

Une odeur de café lui emplît les narines. Alors que quelques rares clients étaient installés dans les boxes qui couraient sur tout le long du mur principal, Bolan grimpa sur un des tabourets vides, au comptoir, et commanda un café et un sandwich. Le barman lui remplit une tasse avant de lancer la commande en cuisine.

— Sale nuit ! dit Bolan. Et plutôt calme, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil autour de lui.

— Il est pourtant tôt, répondit le barman. La pluie a dû empêcher certains de mes habitués de sortir.

— Est-ce qu'ils baissent toujours les volets quand il pleut, par ici ?

— Quoi ?

— J'ai remarqué que l'épicerie, de l'autre côté de la rue, était fermée. Je pensais faire quelques courses...

— Ah ! ouais. En fait, ils ont eu un décès dans la famille. Un jeune.

Le type était plutôt loquace, songea Bolan. La soirée étant calme, il devait être content d'avoir quelqu'un avec qui bavarder.

— Il s'est fait tuer, expliqua-t-il. Egorgé, à ce que j'ai entendu dire.

— Oh ? C'est vrai ?

— Aussi vrai que je vous parle ! Une histoire de voiture volée, si j'ai bien compris.

Bolan poussa sa tasse vide sur le comptoir.

— Votre café est fameux ! J'en prendrais bien un peu plus. Alors comme ça, ce garçon faisait dans le business de voitures volées ?

— Non, ce n'était pas du tout son truc. Ce jeune – Saleem, il s'appelait –, il n'y avait pas plus honnête. Enfin, on croyait. Maintenant, tout le monde se demande dans quoi il trempait.

— Ça doit être plutôt dur pour sa famille et ses amis...

— J'imagine. Ça va surtout être dur pour Jaffir. Il était comme un père pour le gosse. Saleem a perdu sa famille en Iran – ou en Irak, je sais plus. Jaffir l'a pris sous son aile. Le gamin faisait des livraisons pour lui. Il passait beaucoup de temps avec lui.

Le sandwich de Bolan arriva. Deux nouveaux clients entrèrent, et le barman alla s'occuper d'eux. Quand il eut fini son sandwich, l'Exécuteur régla l'addition et retourna à sa voiture. Il contacta aussitôt Aaron.

— Tu as quelque chose pour moi ?

— On a passé deux coups de fil à partir du téléphone mobile dont tu m'as donné le numéro, répondit l'informaticien. Les deux à L.A. et au même numéro. J'ai pu t'obtenir une adresse et un nom.

— Est-ce qu'il y a un Jaffir dans l'histoire ?

Aaron émit un grognement.

— On dirait que tu as mené quelques recherches de ton côté...

— Quelques-unes, admit Bolan. Qu'est-ce qu'on sait à propos de ce gus ?

— Jaffir Khalil s'occupe d'une petite société de restauration, un traiteur dans le goût moyen-oriental. Il dirige aussi une agence d'emploi pour les Musulmans.

— Il a donc l'habitude de faire bouger les gens, et de leur trouver un endroit où rester. C'est le genre d'organisation dont nos terroristes pourraient faire bon usage.

— Tout à fait ce que je pense, Striker.

— D'autres informations sur lui ?

— Rien. Khalil est réglo, en apparence. J'en ferais bien un dormeur. Ce sont les plus durs à trouver parce qu'ils ne font rien de rien jusqu'au jour où ils sont activés. Avant ça, ils se conduisent comme des citoyens modèles, se conforment à toutes les lois et restent à l'écart de tout ennui. Il n'y a rien sur les fichiers, donc ils peuvent bouger sans être remarqués. Comme je vois les choses, notre ami Jaffir a le profil idéal.

— Mais peut-être qu'il a commis quelques impairs, cette fois, observa Bolan.

— Ça, ce sont tes affaires, Striker. Fais gaffe à toi.

Avant de raccrocher, Aaron donna au guerrier l'adresse de la société de Jaffir Khalil ainsi que son adresse personnelle.

Bolan mit le moteur de la Ford en marche et roula dans la nuit de Los Angeles.

Son intuition lui soufflait qu'il se rapprochait du but.

Les gouttes de pluie rebondissaient sur la route et tambourinaient avec insistance sur le toit de la Ford de Bolan tandis qu'il étudiait le bâtiment qui abritait la société de Jaffir Khalil.

Il était situé dans une avenue commerçante, entouré d'immeubles sombres et silencieux, désertés pour la nuit. Le bâtiment de Khalil était le seul qui montrait encore des signes d'activité. Bolan avait ainsi repéré deux silhouettes qui patrouillaient autour, et il y avait de la lumière à l'une des plus hautes fenêtres.

En apparence, rien de suspect. Les deux silhouettes pouvaient être celles de vigiles tandis que la lumière à la fenêtre était l'indication que quelqu'un travaillait tard dans un bureau.

Mais cela méritait qu'on y regarde de plus près.

Le guerrier fit glisser la fermeture du fourre-tout qui se trouvait sur le siège passager et prit deux chargeurs pour le Beretta 93-R, qu'il mit dans sa poche. Il choisit aussi un fin garrot. Saisissant le Desert Eagle, il hésita un instant, puis décida de ne pas le prendre. L'imposant pistolet était difficile à dissimuler quand il portait des vêtements de ville.

Armé et prêt, Bolan sortit de la voiture, verrouilla les portières et s'enfonça dans la nuit, passant en silence d'une flaque d'ombre à une autre.

Il approcha le bâtiment de la compagnie par un des côtés. Il n'y avait aucune clôture de sécurité, et Bolan n'eut qu'à enjamber un petit muret. Il demeura dans l'ombre jusqu'à ce qu'un des gardes lui apparaisse. Observant l'homme, Bolan le vit s'arrêter pour ajuster le MAC-10 suspendu à son épaule, puis rabattre son blouson dessus.

L'instinct poussa l'Exécuteur à jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Se découpant dans la lumière incertaine d'une veilleuse de sécurité, l'autre garde venait de déboucher à l'arrière du bâtiment. C'était une forme sombre, aux contours flous, et Bolan n'aurait même pas su dire si l'homme était ou non armé. En tout cas, il donnait l'impression de regarder dans sa direction, mais ne devait pas l'avoir vu dans l'ombre qui le protégeait. Après ce qui sembla une éternité, le garde se remit en marche.

Le guerrier reporta son attention sur l'autre garde, qui lui tournait le dos, les épaules voûtées sous la pluie, la tête penchée vers l'avant. Il se déplaçait lentement, et il disparut du champ de vision de Bolan quand il passa à l'avant du bâtiment. Les deux gars ne se doutaient à l'évidence pas qu'ils étaient si près l'un de l'autre.

A présent, Bolan pouvait entendre le second garde. Le bruit de ses pas était léger, mais audible.

Tandis qu'il longeait le mur de l'immeuble, Bolan bénit la nuit et la pluie qui tombait. L'absence d'une source de lumière proche signifiait aussi que cette partie du bâtiment était dans l'ombre. Il espérait que ce serait suffisant pour masquer sa présence.

Le garde qui approchait marmonnait entre ses dents, se plaignant sans doute d'avoir à passer sa soirée dehors par un temps pareil. Son manteau s'entrouvrit, révélant la forme d'un Ingram MAC-10 suspendu à son épaule, avant qu'il ne plaque la main sur le vêtement récalcitrant et le rabatte pour couvrir l'arme.

Une seconde plus tard, il stoppa net, au niveau de la silhouette immobile de Bolan. Dans la pâle lumière, le guerrier vit la lueur dans les yeux de l'homme. Et la main qui, un instant plus tôt, avait recouvert le Ingram esquissa un geste afin de l'exposer.

Le poing gauche de Bolan s'écrasa sur la tempe du garde, juste au-dessus de l'œil droit. Le coup de massue lui projeta la tête sur le côté et envoya l'homme en arrière. Aussitôt, l'Exécuteur s'écarta du mur pour compléter son attaque.

Sans finasser, il décocha un violent coup de pied dans l'arrière genou du garde, qui trébucha. Alors qu'il tentait de recouvrer son équilibre, Bolan lui enroula les bras autour du cou, coupant du même coup l'arrivée d'air et la circulation du sang. Le garde commença à

s'agiter désespérément, conscient de sa mort prochaine. Bolan se pencha vers l'arrière, les jambes tendues, de manière à décoller du sol les pieds de son adversaire, et il resserra son étreinte. Des mains se levèrent pour tenter de lui faire lâcher prise, mais le gars n'avait plus assez de forces. Augmentant la pression, Bolan entendit un gargouillement lamentable s'échapper de la gorge du garde qui, paniqué, agitait les pieds pour essayer de retrouver la terre ferme. Le corps de l'homme frémit, s'agitant dans tous les sens. Et puis, brusquement il cambra le dos, et ses mouvements cessèrent après un spasme final. Bolan le tint encore durant de longues secondes, avant de laisser descendre le cadavre vers le sol et de le repousser au pied du mur.

Se déplaçant rapidement sur le côté du bâtiment, le guerrier en contourna l'extrémité et se retrouva près des rampes de chargement. Il gravit une petite volée de marches et se tint sur un quai abrité par un auvent. Il se passa la main sur le visage, couvert de pluie, puis se déplaça sur le caillebotis, plus discret qu'un chat, jusqu'à ce qu'il se trouve devant la rangée de portes à rideaux de fer qui donnaient accès à l'entrepôt du bâtiment. Elles étaient fermées, mais il repéra dans le mur une petite porte d'accès aussi vétuste que le reste de l'immeuble.

Il fit un pas en arrière, leva le pied, et envoya un grand coup contre la serrure. La porte craqua et alla claquer contre le mur intérieur.

Bolan franchit le seuil, penché en avant, et se glissa sur le côté tandis qu'il examinait l'intérieur du bâtiment. Très vite, il remarqua les boîtes et les tonneaux, ainsi que les tonnes de denrées alimentaires remisées sur des étagères de métal.

Son entrée n'était pas passée inaperçue.

Au-dessus de sa tête, des éclats de voix brisèrent le silence. Bolan se tapit derrière un tas de cartons et localisa l'endroit d'où provenaient les voix – une passerelle, située au niveau supérieur, où des bureaux surplombaient la majeure partie de l'entrepôt. Deux ampoules de faible puissance brillaient là-haut, qui lui permirent de distinguer les silhouettes de deux hommes émergeant d'un des bureaux. Ils se parlaient rapidement, dans ce qui ressemblait, une fois de plus, à du farsi. Plus important, Bolan entrevit le reflet de la lumière sur le métal terne des pistolets.

Un des hommes s'arrêta pour se pencher par-dessus la rambarde qui courait tout au long de la passerelle et, sembla-t-il à Bolan, ordonna à son compagnon d'inspecter l'entrepôt.

L'autre descendit peu après l'escalier, tenant son pistolet à deux mains. Le canon de son arme allait d'avant en arrière tandis qu'il fouillait l'obscurité, et il étudiait chaque point couvert par son pistolet avant de passer au suivant.

Ses précautions furent vaines.

Elles ne furent d'aucune utilité pour le sauver des ogives meurtrières que cracha le 93-R de Bolan. La courte rafale planta ses trois balles dans le torse de l'homme, l'envoyant heurter la rampe de l'escalier. Il resta là quelques secondes, puis se laissa glisser jusqu'en bas des marches.

Avant même qu'il ait cessé de bouger, mort, Bolan avait changé de position. Prudent, l'autre homme était resté sur la passerelle. Il dut repérer Bolan, ou son ombre, car il se tourna aussitôt et lâcha une traînée de balles qui s'enfoncèrent dans des boîtes et éventrèrent des sacs de farine.

Bolan se laissa tomber à genou, posa son arme sur le haut d'un carton et, dans le même souffle, visa et fit feu. Le Beretta aboya de nouveau à trois reprises, et l'homme sur la passerelle s'effondra contre une porte ouverte et s'écrasa sur le sol. Ses talons tambourinèrent par terre, protestant contre l'avancée de la mort; et le temps que Bolan ait escaladé l'escalier à toutes jambes, le gars avait perdu sa lutte et rejoint l'éternité.

L'Exécuteur jeta un coup d'œil dans le bureau que les deux hommes avaient quitté. Un certain nombre de boîtes ouvertes se trouvaient sur la table et les chaises de la pièce. Les plus grosses contenaient des Kalachnikov AK-74 toutes neuves, encore enveloppées dans leur emballage de protection. Il y avait aussi de nombreuses boîtes de munitions, qui contenaient quant à elles des chargeurs pleins de balles de 5.45 mm.

Si c'était là la spécialité de Khalil, ses clients devaient avoir de sérieux problèmes de digestion.

Au loin, Bolan entendit le bruit d'une porte qui se fermait. Il quitta le bureau et se déplaça sur la passerelle jusqu'à ce qu'il atteigne un point plongé dans le noir. S'accroupissant, il regarda à travers la balustrade et scruta le sol de l'entrepôt.

Le premier garde qu'il avait repéré à l'extérieur, alerté par les coups de feu, était venu aux nouvelles. Il appela ses compagnons et, comme il ne recevait aucune réponse, il poussa un juron. Bolan n'avait pas besoin de comprendre sa langue. Il savait reconnaître des jurons quand il en entendait.

L'homme leva son Ingram quand il s'approcha de l'escalier et découvrit le premier cadavre. Il commença à gravir les marches, précédé par le canon du MAC-10.

Bolan se dressa alors de toute sa hauteur, dirigeant le Beretta, qu'il tenait à deux mains, vers un point situé juste au-dessus de la dernière marche. La chevelure brune du garde surgit soudain dans son champ de vision, suivi par le haut de son front.

Le 93-R exhala son souffle mortel. La courte rafale évida le crâne

du terroriste, emportant avec elle une masse visqueuse et rougeâtre. Tordu par la douleur intense, le Disciple de Khalfi tomba dans un lent mouvement jusqu'à ce qu'il heurte les marches, près du sol.

L'Exécuteur retourna dans le bureau. Dans l'une des caisses ouvertes, il trouva une liasse de papiers posée sur les armes. Chaque feuille comportait des noms, des adresses et des numéros, et l'Exécuteur comprit qu'il avait en main un bordereau de livraison. A l'évidence, Jaffir Khalil livrait autre chose que de la nourriture ethnique, utilisant les véhicules de sa compagnie pour se livrer à ses activités annexes sans attirer les soupçons.

Bolan se livra à une fouille rapide des autres bureaux, sans rien trouver d'intéressant, à part un téléphone et un fax.

Il appela Eagle Forest.

— Striker, annonça-t-il quand on lui passa Aaron.

— Un problème ?

— Je suis dans les locaux de la compagnie de Khalil. Je suis tombé sur quelques employés de nuit, seulement ils s'apprêtaient à livrer une cuisine d'un genre spécial...

— Ne quitte pas, Striker. Le grand chef est sur l'autre ligne. Je te le passe.

Peu après, la voix de Brognola se fit entendre. Il écouta en silence Bolan lui révéler ce qu'il venait de découvrir.

— Des suggestions ?

— Envoie vite quelqu'un récupérer les armes, répondit Bolan. Et puis, mets l'endroit sous bonne surveillance, au cas où quelqu'un se pointerait.

— Ce sera fait, promet Brognola. Tu as trouvé quelque chose qui pourrait nous être utile ?

— Ouais. Ça ressemble à un bordereau de livraison. Des noms et des adresses dans toute la Californie du Sud, avec le nombre d'armes destinées à chacun. Attention, Aaron, je vais faxer la liste.

Bolan glissa les feuilles dans le télécopieur et composa un numéro de sécurité qui lui permettrait de transmettre la liste jusqu'à Eagle Forest. Pendant que le fax passait, l'Exécuteur reprit la conversation.

— Ce groupe est encore mieux organisé et implanté qu'on ne le pensait, dit-il.

— Rien sur l'endroit où Gazli pourrait se trouver ?

— Rien. Les armes sont un bonus auquel je ne m'attendais pas. Mais j'ai besoin d'infos sur ce salaud. Quels que soient ses projets, ce qu'il prépare va bientôt arriver. Et j'ai la sale impression que nous manquons de temps.

— Un changement dans la règle du jeu ?

— Et pour faire quoi ? Brookner et ses gars sont sous bonne garde. Tout ce que nous pouvons faire, c'est suivre le courant. La situation est

délicate. Nous ne pouvons pas localiser Gazli parce que nous manquons d'infos. Et lui, il va rester bien à l'abri jusqu'à l'heure H – à moins que je ne lui mette le grappin dessus avant.

— Vas-y, Striker. Tu es le seul à pouvoir le reconnaître. Quels sont tes projets ?

— Khalil, répondit Bolan. Il est le seul lien avec Gazli. Je dois le trouver, et le briser.

CHAPITRE XVI

Un fin brouillard venu du Pacifique flottait au-dessus de Malibu. La montre de Bolan marquait 6 h 30 du matin. Il avait garé la Ford, traversé la grande avenue qui longeait l'océan, puis il s'était frayé un chemin à travers les dunes effondrées afin de rejoindre la plage.

Accroupi dans le sable, caché par un éboulis de roche, l'Exécuteur étudiait à présent la silhouette floue du bungalow de Jaffir Khalil.

Des informations, envoyées par Aaron et remises par Brognola, donnaient le profil de l'ennemi. A en croire son fichier, c'était un travailleur acharné, qui avait bâti son affaire en partant de rien. L'immobilier occupait une part importante de ses activités, et il semblait avoir le chic pour acheter à bas prix et revendre ensuite au prix fort. Son compte en banque, considérable, était là pour le prouver. Politiquement parlant, Khalil était en veille. Il gardait ses opinions pour lui, en matière de politique et de religion, se conformait à la loi et évitait tout conflit. Jusqu'à maintenant. Car malgré sa façade polie, Khalil était mouillé jusqu'au cou dans la mission des Disciples de Khalfi en Amérique.

Dans les documents, il y avait une petite photo d'identité de Khalil. Bolan avait étudié le visage de l'homme, il avait essayé de voir au-delà du regard fixe, mais cela n'avait rien donné de significatif.

Parmi les divers renseignements d'ordre professionnel, Bolan avait aussi trouvé l'adresse de Khalil, une maison en bord de plage, à Malibu. L'Exécuteur était certain que Rachim Gazli ne résidait pas là, mais sa priorité, à présent, était de localiser Khalil et de convaincre l'homme de se montrer coopérant – d'une manière ou d'une autre.

Vêtu de sa combinaison noire, bien armé, Bolan attendait dans le sable humide et préparait son attaque sur la maison de Khalil.

Elle avait été construite sur un promontoire rocheux, comme la plupart des maisons qui, dans le coin, donnaient sur la plage, et des marches de pierre permettaient d'accéder à la maison depuis le sable. Bolan pouvait apercevoir une petite véranda qui courait sur tout l'arrière du bâtiment. D'épais massifs s'élevaient sur les côtés et devant, face à l'avenue.

Après s'être assuré qu'il n'y avait pas de gardes à l'extérieur, Bolan progressa le long de la pente jusqu'à ce qu'il se trouve juste au-dessous de la maison. Il évita les marches. En les empruntant, il pouvait être vu par les personnes qui se trouvaient à l'intérieur.

Choisissant son point d'arrivée, Bolan commença d'escalader l'affleurement qui supportait la maison. Il se déplaçait lentement et prenait son temps entre chaque pas, chaque prise de main. Même si la

roche paraissait solide, il devait quand même prendre garde à ne pas déloger des portions meubles ou friables. Il risquait de tomber, et, surtout, d'alerter d'éventuels occupants de la maison.

Il fallut presque un quart d'heure au guerrier pour escalader le promontoire. Enfin, il atteignit un petit surplomb de pierre qui lui offrit un refuge temporaire tandis qu'il recouvrait son souffle. Il se trouvait juste au-dessous de la véranda. Une fois qu'il eut récupéré, Bolan s'étira et agrippa le plancher de bois, se soulevant jusqu'à ce qu'il soit en mesure de voir la maison. A part le léger balancement d'une plante en pot suspendue à une des poutres, le silence et l'immobilité régnaient dans la place.

D'un mouvement rapide, le guerrier se hissa et passa par-dessus la balustrade de la véranda, pour gagner la porte arrière. Il tourna la poignée, constata qu'elle était bloquée, et sortit le petit passe électronique, cadeau du génial Schwarz, d'une des poches de sa combinaison. La maison n'était pas équipée de serrures très sophistiquées, et celle-là céda dans l'instant. Bolan rangea le passe et sortit le Beretta, positionnant le sélecteur sur le mode de tir coup par coup.

Lentement, il tourna la poignée et entrouvrit la porte, dont il examina l'encadrement pour voir s'il y avait ou non un système d'alarme. Il n'y en avait pas. Alors, il poussa le battant, juste assez pour pouvoir se glisser à l'intérieur, puis ferma derrière lui.

Un moment, il resta immobile dans la cuisine, guettant le moindre bruit qui pourrait venir troubler le calme ambiant.

Rien.

L'Exécuteur attendit quelques minutes de plus avant se diriger de l'autre côté de la pièce, silencieux comme un fauve. Il marqua une nouvelle pause devant la porte ouverte.

La cuisine donnait sur un vaste salon, bas de plafond, agrémenté de quelques meubles disposés sans recherche et de grands tapis qui couvraient le parquet. Les murs, eux, étaient couverts de tableaux. Sur la gauche de Bolan, le salon se prolongeait à l'extérieur, sous la véranda, et offrait à travers de larges baies vitrées une vue imprenable sur la plage et l'océan.

Des portes menaient à d'autres parties de la maison. Bolan se dirigea vers l'une d'elles.

Alors qu'il traversait le salon, un bruit léger capta son attention. Se tournant, Bolan perçut un mouvement du côté du grand canapé de cuir noir qui se trouvait au centre de la pièce, et lui tournait le dos. Un gros balèze barbu, aux cheveux épais, se redressa brusquement, sa tête et ses épaules émergeant du canapé. La forme étincelante d'un pistolet automatique suivit dont le canon se dirigeait vers Bolan.

L'instinct de survie ordonnait une réaction immédiate. Bolan

plongea de tout son long sur le sol, dérapant sur un tapis.

L'Exécuteur s'arrêta contre un mur et se tourna sur le côté, le Beretta braqué droit sur le barbu qui se leva du canapé. Monstrueux, il était nu jusqu'à la taille, laissant voir un torse couvert d'une toison noire. Ses grosses mains tournaient le flingue vers Bolan, son doigt s'apprêtait à presser la détente.

Le 93-R toussa une fois, puis une autre. Les ogives de 9 mm perforèrent le torse du colosse, fendant la chair et les muscles, avant de se frayer un chemin jusqu'au cœur palpitant. Le balèze poussa un grognement de surprise tandis que les balles faisaient leur ouvrage, puis le choc corporel le paralysa pour de longues secondes. Son cœur explosé n'assurait plus la circulation du sang dans son corps massif, et il était déjà presque mort. Il tomba en avant, par-dessus le dossier du canapé, et s'écrasa sur le sol. Des spasmes agitèrent son corps, et une flaque de sang se forma sur le parquet, autour de lui.

Bolan se redressa. Un coin de son esprit l'avait alerté d'autres menaces.

Un bruit retentissant mit tous ses sens en alerte. Il provenait d'une porte, sur sa droite. Il fut suivi par un autre bruit – celui d'un homme qui courait.

Bolan atteignit la porte et la heurta de l'épaule, puis sauta de côté tandis qu'elle s'ouvrait à la volée. Des coups de feu claquèrent à l'intérieur de la pièce. Les balles allèrent se planter dans le mur opposé, faisant jaillir du plâtre et délogeant une photo encadrée qui s'écrasa sur le sol.

Accroupi, aiguillonné par le temps qui filait, le guerrier entra dans la pièce en même temps que retentissait la dernière détonation. Il roula sur l'épaule, envoyant une chaise valser sur le sol, et, à plat ventre, le Beretta devant lui, Bolan distingua la mince silhouette d'un homme vêtu d'un pyjama sombre, qui se précipitait vers la porte. Il reconnut le visage de Jaffir Khalil.

L'Exécuteur se redressa sur un genou et parvint à agripper le pied de la chaise qu'il avait renversée. Il la balança vers Khalil. L'homme trébucha. Dans un cri de rage et de douleur, Khalil s'écroula de tout son long, laissant échapper son pistolet.

Se relevant, Bolan le rejoignit en deux longues enjambées et se tint au-dessus de lui, le Beretta pointé sur son front.

— Non ! hurla Khalil.

Avec une surprenante rapidité, il balança sa jambe gauche, heurtant le pied de Bolan. Envoyé au sol, le guerrier amortit le choc avec l'épaule, mais il y avait assez de force dans l'impact pour le mettre durant une seconde dans une position d'infériorité.

Khalil en profita et plongea sur lui. Il ferma ses mains sur la gorge de Bolan.

Le souffle coupé, l'Exécuteur balança le Beretta et l'abattit sur la tempe de Khalil. Le coup, violent, creusa une entaille qui commença aussitôt de saigner. Khalil grogna, retroussant les lèvres sur ses dents serrées. Ses yeux s'écarrillèrent sous la poussée de la douleur, mais il ne relâcha pas son étreinte. Alors, Bolan frappa de nouveau, au même endroit. Cette fois, la pression des doigts de Khalil se relâcha, et le guerrier exploita cette faiblesse passagère pour se retourner et se débarrasser de son adversaire. Il fit glisser son bras libre sous celui de Khalil et le leva sur le côté avant de lui envoyer son poing dans la mâchoire.

Il posa ensuite sa paume sous le menton de Khalil et poussa vers le haut, étirant le cou du terroriste jusqu'à ce que les os craquent. Alors que le corps de Khalil lui échappait, le guerrier donna un coup de pied pour le soulever, puis détendit sa jambe avec toute la puissance de ses muscles. Khalil fut alors catapulté à travers la pièce, battant des bras, son corps s'agitant tandis qu'il essayait de se récupérer, et il alla finalement s'écraser contre le mur. Le dos de son crâne cogna la plinthe avec un bruit sourd.

Bolan ramassa l'arme du terroriste et la glissa dans sa ceinture.

Il alla prendre Khalil par le col et obligea l'homme à se redresser, le tirant hors de la pièce pour rejoindre le salon. Khalil, dont les pieds tentaient de rester en contact avec le sol, ne réussit pas à puiser en lui les réserves de force dont il aurait eu besoin. L'Exécuteur le poussa dans un fauteuil de cuir, puis se pencha pour récupérer le pistolet du gars qu'il avait buté en premier. Il ôta le chargeur et balança l'arme de l'autre côté de la pièce. Puis, il remit le 93-R dans son holster, le remplaçant par l'énorme Desert Eagle. Il retourna alors au fauteuil sur lequel Khalil était affalé, et il posa le canon du terrible flingue sur le front du terroriste.

— Nous avons à parler.

Khalil regarda le visage menaçant de l'Exécuteur. Et derrière cette forme humaine, il reconnut la mort.

— Nous n'avons rien à nous dire, monsieur l'Américain.

— Comme tu voudras, répliqua Bolan. Pour moi, ça ne change rien. Mais tes jours sont comptés. Et à partir de maintenant, c'en est fini de ta liberté, Khalil. Aujourd'hui, tu t'es levé pour la dernière fois de ton propre lit. Jusqu'à ton dernier souffle, ton univers ne sera pas plus grand qu'une cellule de prison.

Alors qu'il continuait de scruter le visage de Bolan, Khalil put lire le message glacial que lui envoyaient les yeux de l'Américain. Il n'avait déjà plus rien d'un homme libre, en mesure d'aller et venir où et quand bon lui semblerait. La perspective n'avait rien de plaisant.

— Tes paroles ne m'impressionnent pas, dit-il en s'efforçant de garder contenance. Si je dois être fait prisonnier, qu'il en soit fait

ainsi. J'ai des droits. Ils me protégeront.

— Des droits ? Explique-moi ça, Khalil, tu m'intéresses.

Le terroriste essuya le sang qui lui coulait sur le menton.

— En tant que prisonnier de guerre, j'ai le droit d'être traité avec respect et justice. Vous ne pouvez pas me torturer.

Bolan fit un pas en arrière, un léger sourire moqueur étirant le coin de sa bouche.

— Il y a là-dedans quelques détails que je me dois de corriger. Tu n'es pas un prisonnier de guerre, Khalil. Que je sache, il n'y a pas eu de déclaration de guerre entre nos deux pays. Toi et ton groupe n'êtes même pas des représentants officiels. Vous êtes coupables d'actes terroristes. Alors, ne viens pas pleurnicher avec cette histoire de droits. Qu'est-ce que tu fais des droits de ceux qui sont morts par ta faute ? Est-ce que quelqu'un est allé leur demander leur avis ?

— Il y aura toujours des pertes, affirma Khalil. Combien de mes frères avez-vous tué ?

— Seulement ceux qui le méritaient, ceux qui étaient venus dans ce pays avec pour seule intention de tuer des innocents en les déclarant coupables. Ne pense pas qu'en revêtant tes crimes des habits de la religion tu en fais autre chose que des crimes. Si quelque chose ne vous plaît pas, dans ce monde, faites-le savoir comme tout le monde, comme des hommes.

— Tu te trompes ! s'écria Khalil. Les Disciples de Khalfi sont des frères de l'Islam. Ils combattent ces hérétiques d'Américains qui n'aspirent qu'à nous écraser sous leurs talons.

Bolan remarqua la façon dont la voix de Khalil avait monté. Il s'en étonna, mais une fraction de seconde trop tard.

Khalil avait jailli du fauteuil, fouettant l'air de la main pour écarter le canon du Desert Eagle toujours pointé sur son front. Le doigt de Bolan pressa la détente, et le puissant revolver vomit une balle qui alla s'enfoncer dans le mur, à l'autre bout de la pièce. Pendant ce temps, l'impulsion de Khalil l'avait projeté contre Bolan. Alors que l'Exécuteur essayait de recouvrer son équilibre, il sentit les doigts de Khalil s'emparer de l'arme passée dans sa ceinture.

Avec une expression de triomphe, Khalil leva le pistolet, prêt à tirer.

Son mouvement fut interrompu par la réponse de Bolan. Tandis qu'il tombait, le guerrier solitaire agrippa le gros .44 Magnum à deux mains, pointa le canon sur la silhouette de Khalil et pressa la détente.

Les deux claquements retentissants que fit entendre le Desert Eagle couvrirent la détonation de l'unique coup que put faire partir Khalil. Deux monstrueuses masses de plomb allèrent déchiqueter la poitrine du terroriste, mettant un point final à la rhétorique fanatique de Khalil. Il fut soufflé en arrière par l'impact des terribles balles, et sa

silhouette désarticulée alla s'encaster dans la grande baie vitrée qui dominait la plage. Le verre explosa, et l'homme s'écroula lourdement sous la véranda, au milieu d'une myriade de débris scintillants.

Bolan se redressa, conscient de la douleur mordante qui courait dans le haut de son bras gauche, là où la balle de Khalil avait laissé une blessure en séton, et il s'approcha de la fenêtre.

Le Disciple de Khalfi était couché sur le dos, le visage strié de sang, ses yeux grands ouverts sur le néant.

Bolan avait pris le dessus dans sa confrontation avec ce fanatique, mais la mort de Khalil le privait aussi des informations qu'il aurait pu obtenir de l'homme.

CHAPITRE XVII

Hal Brognola se tenait derrière Bolan et observait le corps qu'on était en train d'enlever de la véranda.

— C'est vraiment pas de chance, Striker, observa-t-il.

Le guerrier haussa les épaules.

— Vu ses dispositions, je ne crois pas qu'il aurait été très bavard.

Brognola promena son regard dans le salon du bungalow.

— Peut-être qu'on pourra trouver quelque chose ici, déclara-t-il sans conviction.

Bolan avait déjà traversé la pièce pour s'intéresser à un bureau, installé dans un coin. Il fit jouer son bras gauche tout en marchant et posa la main sur le pansement qu'un toubib lui avait posé après s'être occupé de sa blessure.

Depuis l'instant où il avait contacté Brognola, l'Exécuteur avait fouillé la maison. Tout ce qu'il avait trouvé, c'étaient des armes et des munitions. Il y avait aussi un peu de littérature anti-américaine dissimulée dans la chasse-d'eau des toilettes, à l'intérieur d'une pochette imperméable.

Rien d'autre susceptible d'établir le moindre lien avec Rachim Gazli et ses projets.

Quand Brognola et son équipe étaient arrivés, Bolan s'était tenu à l'écart tandis qu'ils s'acquittaient de leur travail de routine – faire disparaître les corps et les armes utilisées. La maison avait été de nouveau fouillée et, à contrecœur, le guerrier avait laissé un médecin lui nettoyer sa blessure et la panser.

A présent, il avait hâte d'être de nouveau opérationnel. Car le temps filait, inexorablement, et jouait contre lui.

Assis au bureau, il vida chaque tiroir et déposa leur contenu devant lui. Quand Brognola l'eut rejoint, ils examinèrent minutieusement l'imposante masse de papiers, personnels et professionnels. Ils trouvèrent peu d'éléments susceptibles de leur être utiles. Si Khalil avait conservé des archives détaillées pour ce qui concernait ses affaires légales, rien ne permettait de faire la preuve de ses activités terroristes.

Bolan s'intéressa à une nouvelle chemise, l'ouvrit et parcourut les papiers qu'elle contenait avec une attention croissante. Il s'agissait d'un contrat de location pour un bungalow situé à Venice, en bord de plage. Khalil avait négocié le bail quatre semaines plus tôt, pour une période de six mois, avec une option pour une éventuelle prolongation.

— Pourquoi a-t-il besoin d'une autre maison de plage quand il en a

déjà une ? demanda Brognola.

— J'ai mon idée sur la question, répondit Bolan en notant l'adresse de la maison. Accompagne-moi jusqu'à ma voiture, dit-il à Brognola. Je dois me changer avant d'aller à Venice.

En ce milieu de matinée, le miroitement du soleil sur le Pacifique illuminait Venice Beach. Sur la rue qui longeait la plage, restaurants et boutiques cohabitaient avec des vendeurs des rues et des artistes itinérants tandis que la foule des touristes se mêlait aux résidents qui se déplaçaient en rollers ou à vélo. Malgré une grande agitation, la petite cité balnéaire conservait son charme et son pittoresque.

Mack Bolan, qui avait emprunté la promenade encombrée, regrettait son inaptitude à jouir des séductions vaguement désuètes de Venice. Il se trouvait seul parmi les badauds, haute silhouette un peu à l'écart de la foule. Ses vêtements détonnaient et, observant le visage des passants, l'Exécuteur enviait leur liberté, la possibilité qu'ils avaient de jouir en toute innocence de cette journée. Sa guerre incessante, cette mission qu'il s'était lui-même imposée et à laquelle il se dévouait, le privait des distractions les plus simples de la vie. Et cette privation était son propre choix. Voir ses compatriotes vivre une vie sans craindre l'oppression et la violence était son seul but et, même s'il savait qu'il n'en aurait jamais fini avec le mal, il savait aussi qu'après toutes ces années de guerre, il ne pourrait plus, même si Brognola lui en offrait les moyens, vivre comme un civil. Non pas qu'il aimait la violence, mais parce qu'il n'en aurait jamais fini avec la colère face à l'injustice. Quand sa famille avait été victime de la mafia, quelque chose s'était brisé en lui, et plus jamais il ne pourrait vivre comme tout le monde. Cela même si, comme ce matin de soleil, un regret vague lui broyait le cœur.

D'ailleurs l'Exécuteur avait son idée sur la raison pour laquelle Khalil avait porté son choix sur Venice. La ville balnéaire était habituée à voir les gens aller et venir. Les nouveaux visages, dans le coin, étaient monnaie courante. Vêtus de façon appropriée, Rachim Gazli et ses hommes pouvaient fort bien passer pour des touristes et, aussi longtemps qu'ils se tiendraient tranquilles, personne ne verrait la moindre menace dans leur présence. Et quand ils auraient accompli leur mission, ils pourraient quitter la ville aussi tranquillement qu'ils y étaient arrivés, sans être inquiétés.

Bolan atteignit le croisement qu'il recherchait et s'arrêta pour compter les maisons. Celle qui l'intéressait se trouvait à la moitié de la rue. C'était une bâtisse de bois assez bien entretenue, peinte en blanc et bleu ciel, avec une petite allée sur le côté qui menait à un garage ouvert.

Tournant dans la rue, Mack Bolan contourna la maison et

s'engagea dans l'allée qui la bordait. Il entrouvrit sa veste de sport afin que le Beretta soit accessible rapidement. A mi-chemin de l'allée, Bolan passa devant une petite porte de jardin et s'arrêta pour tourner la poignée. La porte s'ouvrit, et le guerrier franchit la clôture en mauvais état qui délimitait la propriété. Sortant le Beretta de son holster, il hésita alors qu'il se trouvait à côté d'une haute poubelle. Un petit patio au sol carrelé avait été aménagé à l'arrière de la maison. Un barbecue et des meubles en plastique étaient comme abandonnés au soleil.

Alors qu'il examinait la maison, Bolan fut soudain frappé par le silence qui régnait. S'il y avait des gens à l'intérieur, ils étaient très discrets... Avant même d'atteindre la porte de derrière, le guerrier solitaire savait que les terroristes étaient déjà partis.

D'une simple pression de la main, il ouvrit la porte et pénétra dans une cuisine, petite mais propre. Le soleil s'infiltrait entre les lattes des stores baissés, traçant des raies d'ombre et de lumière dans la pièce où l'air, doux et immobile, était empli d'effluves de cuisine. Sur la table, Bolan découvrit des assiettes et des tasses utilisées récemment. S'approchant de la cuisinière, Bolan posa la main sur la cafetière. Elle était encore tiède.

Il traversa la cuisine et gagna le devant de la maison, examinant rapidement le salon et la salle de bains. Les deux pièces offraient les mêmes preuves d'une présence humaine très récente. Dans le petit hall d'entrée, Bolan se trouva confronté aux deux dernières pièces. Les chambres.

La première contenait deux lits, aux couvertures roulées en boule et aux draps froissés.

Deux autres lits se trouvaient dans la seconde chambre. Et sur l'un d'eux, un homme nu était étendu, ligoté. Mort. Ses poignets et ses chevilles avaient été liés avec du fil de fer très fin, serré si fort qu'il se perdait dans la chair. Une large bande de ruban adhésif recouvrait la bouche de l'homme, qui reposait sur ce qui avait dû être un drap blanc. A présent, il était noirci du sang séché qui avait jailli des nombreuses taillades de couteau qui striaient le cadavre. On lui avait aussi coupé la gorge, profondément, d'une oreille à l'autre.

Bolan examina le corps. Il était froid et rigide, indiquant que la mort remontait déjà à de nombreuses heures.

En cherchant dans la maison, l'Exécuteur trouva le téléphone. A présent, il avait besoin de toute l'influence de Brognola pour que l'homme soit identifié le plus vite possible. Il y avait un rapport direct entre ce cadavre et l'assassinat que préparait Gazli, il en avait la conviction.

En identifiant le cadavre, Bolan aurait la direction qui lui permettrait de retrouver le terroriste et son équipe.

— Il s'appelait George Calder. 43 ans, divorcé, domicilié à Anaheim. Il dirigeait une société de restauration qui travaille surtout pour les hôtels de la région, à l'occasion de congrès ou de grosses réceptions. C'était une affaire de moyenne importance, avec peu d'employés, mais elle avait excellente réputation.

— Est-ce que quelqu'un a signalé sa disparition ? demanda Bolan.

Le détective de la police de Los Angeles secoua la tête.

— Nous avons contacté sa société, et on nous a fait savoir qu'il était parti voir des amis à Malibu. Il devait rentrer aujourd'hui, car lui et ses employés avaient un important événement à organiser ce soir.

— Où ?

— Au Langton Towers, un hôtel d'Anaheim. C'est un de ces nouveaux hôtels de luxe, sur Convention Way, près du Anaheim Convention Center.

— Merci pour votre aide, lieutenant Adams, dit Brognola. Je vous suis très reconnaissant pour ce que vous avez fait aujourd'hui, vous et vos collègues. Je suis désolé de ne pas pouvoir vous en révéler plus sur cette histoire, mais je le ferai dès que ce sera possible.

Adams sourit.

— Il faudra bien que je m'en accommode. Nous garderons tout cela pour nous, comme vous nous l'avez demandé. Mais ne me faites pas attendre trop longtemps. J'ai besoin qu'on m'explique certains faits, pour le moins étranges, survenus ces derniers temps...

En parlant, il n'avait pas quitté Bolan du regard; et quelque chose dans son expression disait à l'Exécuteur qu'il enrageait d'être ainsi tenu dans l'ombre, même s'il avait bien compris les impératifs de sécurité. Le regard pénétrant d'Adams disait aussi qu'il savait que Bolan était impliqué sur toute la ligne, et qu'il était plus qu'intrigué par cet homme grand et taciturne qui posait des questions pertinentes, sans agressivité, mais avec une autorité qui forçait le respect de tous ceux à qui il s'adressait. Adams avait aussi pris note des marques encore visibles sur le visage de Bolan, et qui témoignaient de violences récentes. Il comprenait que ce « Blanski », sous son apparence sereine, était un tigre qui n'attendait qu'une occasion pour bondir. Et Bolan, dans ce regard, lut quelque chose d'encore plus précis : Adams avait mis un nom très précis sur le visage de l'Exécuteur...

Brognola suivit Bolan à l'extérieur de la maison, et ils traversèrent Venice à pied, jusqu'à ce qu'ils aient rejoint l'endroit où le guerrier avait garé sa Ford.

— Ce flic est si curieux qu'il ne fermera sans doute pas l'œil de la nuit, remarqua Brognola en contemplant l'océan.

— On ne peut pas trop le blâmer.

— Je sais, Striker. Mais nous sommes d'accord sur le fait que nous

ne pouvons pas nous permettre la moindre publicité à propos de ces ordures, sous peine de les pousser aux pires extrémités avant même de les avoir localisées. Quant à ton identité...

— Je sais, Hal, je sais. Revenons à nos moutons enragés. Je pense que nous les avons localisés. Et j'ai dans l'idée qu'ils préparent quelque chose pour ce soir au Langton Towers – quelque chose dans lequel Brookner et son équipe vont être impliqués. Gazli sait qu'ils doivent aller là-bas. C'est pour ça que Calder est mort. Ils avaient besoin de sa boîte pour s'introduire dans l'hôtel, et être ainsi sur place quand Brookner et ses hommes arriveront.

— Pas besoin de te demander où tu vas, dans ce cas...

Bolan ouvrit la portière de la voiture et se glissa derrière le volant.

— Je resterai en contact. Dis à Jack de ne pas quitter Brookner. Et tâche de trouver un peu plus d'informations sur la sauterie de ce soir.

Brognola agita la main tandis que Bolan s'éloignait. Comme il se tournait, il vit le lieutenant Adams approcher. Ce flic un peu trop curieux était juste encore un de ces impondérables avec lesquels Hal Brognola devait composer. Il soupira avec lassitude. Parfois, il enviait Bolan. Dans le monde de l'Exécuteur, les problèmes se résolvaient de façon pratique, concrète. Brognola, lui, devait respecter un certain protocole et faire des compromis. Ses armes étaient les mots et les subtilités sociales. Et parfois, il en avait ras le bol.

CHAPITRE XVIII

Il était 14 h 15 quand Rachim Gazli conduisant la camionnette fit descendre lentement celle-ci le long de la rampe menant à la barrière qui marquait l'entrée du parking souterrain du Langton Towers. Il resta tranquillement assis au volant tandis que le garde sortait de sa cabine et approchait.

— Calder Catering, lui annonça Gazli.

Il tira une feuille de papier de la poche de sa chemise et la tendit à l'homme en uniforme.

— Je dois dresser un grand buffet dans le salon Plein-Ciel. Une soirée de journalistes, je crois. Y'en a qu'ont toutes les chances. Moi, je dois me préparer mes repas depuis que ma bourgeoise s'est tirée...

Le garde parcourut la feuille des yeux. Tout semblait en ordre.

— Et moi, répliqua-t-il en souriant à Gazli, je choisirais de me faire la cuisine, si ma femme allait faire une promenade.

Il remplit des badges destinés à Gazli et ses trois assistants, puis les fit passer à travers la vitre ouverte de la camionnette.

— S'il y a des restes, promet Gazli, je penserai à vous. Généralement, ces gens en laissent plus qu'ils n'en mangent. Nous remportons le tout, et ça finit à la poubelle.

Le garde leva la main.

— O.K., fit-il. Ne m'oubliez pas.

— Pas de problème.

Gazli embraya et attendit que la barrière se lève.

La camionnette descendit la rampe et entra dans le parking. Gazli roula jusque dans un coin éloigné, et manœuvra le véhicule afin de le garer contre le mur de béton. Puis il se tourna vers ses trois compagnons.

— Faites attention à toujours parler en anglais. Personne ne doit avoir le moindre doute à notre propos. Soyez polis. Jusqu'à ce que nous passions à l'action, nous sommes des employés de Calder Catering. Nous dressons le buffet comme Jaffir nous l'a expliqué. Rien d'autre. Et puis, nous attendons.

Ils sortirent du véhicule et, se conformant aux instructions de Gazli, firent descendre les chariots qui contenaient les différents plats préparés pour l'occasion.

— Yamir, tu restes pour l'instant dans le bahut.

Le jeune terroriste acquiesça d'un hochement de tête. Dans un petit caisson, étaient dissimulées les malles d'aluminium qui contenaient les explosifs.

— Personne n'y touchera, promet-il.

Gazli et ses compagnons revêtirent les uniformes blancs qu'ils avaient trouvés dans la camionnette, puis se coiffèrent de casquettes publicitaires à la gloire de la société. Chaque homme portait un Beretta Modèle 84 compact, fourni par Khalil. Le chargeur de ces armes miniatures, facilement dissimulables sous leurs vestes, pouvait contenir 13 balles.

Poussant le premier des chariots, Gazli se dirigea vers l'ascenseur de service, qui les conduirait jusqu'au salon Plein-Ciel. Les portes s'ouvrirent peu après qu'il eut appuyé sur le bouton, et les trois hommes se glissèrent à l'intérieur de la cabine.

Tandis que l'ascenseur s'élevait, Gazli sourit avec satisfaction. Finalement, les choses suivaient leur cours et, jusque-là, l'exécution du plan avait presque été un jeu d'enfant.

Jaffir Khalil, grâce à ses relations dans le milieu local de la restauration, avait été tenu au courant d'un cocktail organisé en l'honneur de l'homme appelé Brookner et de son équipe de tournage. La société de production pour laquelle ils travaillaient devait leur remettre un trophée récompensant leurs derniers reportages. La nouvelle était parvenue à Khalil alors que celui-ci réunissait des informations sur les mouvements de l'équipe dans la région de Los Angeles. C'était un coup de chance inespéré. S'ils étaient en mesure d'utiliser cette information à leur avantage, les Disciples de Khalifi pourraient mettre sur pied leur assassinat, avec un résultat optimal. Non seulement Brookner et ses hommes seraient tués, ainsi qu'il en avait été décidé, mais les morts supplémentaires et les dégâts provoqués dans le prestigieux hôtel susciteraient une publicité considérable.

La date et le lieu du dîner étant fixés, il ne restait plus à Gazli qu'à trouver un moyen de s'introduire dans la place. Une fois encore, l'homme plein de ressources qu'était Khalil avait pu leur venir en aide.

Il avait découvert que l'entreprise chargée de l'organisation du buffet était celle d'un certain George Calder, qu'il connaissait professionnellement; il avait donc été fort simple d'arranger une rencontre avec lui, sous prétexte de discuter affaires. Depuis le départ de sa capricieuse épouse, Calder s'était plongé à corps perdu dans son travail. C'était son unique préoccupation.

Il vivait pour son travail... et il était mort à cause de lui.

Khalil s'était arrangé pour le rencontrer dans sa maison de Malibu. Une fois à l'intérieur, Calder était devenu l'otage d'un jeu auquel il n'avait rien compris. De Malibu, il avait été emmené à Venice, dans une petite maison louée pour l'occasion, et dont il ne devait jamais sortir vivant. Bâillonné et ligoté, Calder avait été torturé jusqu'à ce qu'il avoue tous les détails du contrat qui le liait au Langton Towers. Sa mort, ensuite, était simplement une manifestation du mépris que

Gazli et ses frères éprouvaient à l'égard de ceux qu'ils étaient venus châtier.

Quand il avait quitté la maison de Venice, Gazli connaissait la route exacte que devait suivre la camionnette de livraison, ainsi que ses horaires précis. Un plan bien arrêté en tête, il avait mis ses hommes en place. Ils devaient intercepter le véhicule dans un passage souterrain, grâce au bon vieux coup de la panne. Le conducteur, qui s'apprêtait à porter secours à l'automobiliste dont la voiture bloquait la route, était resté sans voix lorsque Gazli était soudain monté à côté de lui et lui avait posé le canon de son pistolet sur la tempe. Pour l'homme, le choix était simple. Rouler... ou mourir. Il avait vite pris sa décision, et la camionnette avait débouché du souterrain quelques instants plus tard, suivie par la voiture de Gazli.

Un détour, prévu par Khalil, avait été effectué. Le petit convoi s'était engagé dans une rue déserte, pour s'arrêter ensuite à l'arrière d'un immeuble désaffecté. Le conducteur de la camionnette et ses compagnons avaient été abattus, en silence, avec des armes munies de réducteurs de son, et leurs corps avaient été placés dans le coffre de la voiture de Gazli, qui avait ensuite été abandonnée dans un parking à étages situé sur la route de Anaheim.

Avec le chef des terroristes au volant, la camionnette avait terminé son trajet jusqu'à destination.

Les chariots pleins de victuailles roulaient sans bruit sur l'épaisse moquette du couloir qui menait dans le salon Plein-Ciel.

Gazli se sentait étrangement calme et optimiste. Quelque chose lui disait que tout se passerait bien. Les déceptions des jours précédents, dues en grande partie à l'ingérence du tueur américain, étaient maintenant derrière eux. Et le plan suivait son cours. Il y avait eu bien des retards et des complications, mais Gazli et ses hommes étaient toujours en vie, et s'acquittaient de leurs derniers préparatifs au nez et à la barbe des Américains.

Ils atteignirent la double porte du salon et poussèrent les chariots à l'intérieur. A l'une des extrémités de l'immense pièce, dont le plafond bleu nuit était piqueté d'une myriade de minuscules ampoules argentées, de longues tables couvertes de nappes blanches attendaient les victuailles que venaient livrer Gazli et ses hommes.

— Tout doit être prêt pour 17 heures, rappela le chef des terroristes. Allez chercher les autres chariots.

Une fois seul, Gazli entreprit de disposer les plats sur la table. La tâche était déprimante, mais nécessaire, et il s'y attela sans réfléchir, concentrant ses pensées sur de tout autres considérations.

Le succès de la mission passait par le sacrifice de Salim et Abrim, les deux frères qui étaient partis récupérer les chariots restants. Ils porteraient les dispositifs explosifs qui devaient détruire Brookner et

ses hommes, ainsi que tous ceux qui se trouveraient dans le salon. Gazli déplorait la mort imminente de ses frères. Leur dévouement à la cause était absolu, tout comme le sien, et ils s'étaient proposés eux-mêmes pour porter les explosifs, persuadés que ce qu'ils s'apprêtaient à accomplir constituerait une victoire significative pour les Disciples de Khalfi et l'Islam, une victoire qui générerait bien d'autres initiatives.

Gazli marqua une pause, examinant la surabondance de nourriture qu'il disposait sur la table. Il y avait là assez pour nourrir plusieurs familles sous-alimentées pendant au moins une semaine. Les Américains étaient si riches en choses matérielles qu'ils gaspillaient sans compter. Cette pensée emplit Gazli de rage, et il dut se calmer. Ce n'était ni le moment ni l'endroit pour se laisser distraire par ses émotions. Inspirant profondément, le chef des terroristes se tourna vers le chariot qu'il était en train de décharger et continua de placer les plats sur la table.

Salim et Abrim revinrent avec le dernier des chariots. Ils travaillèrent au côté de leur leader, disposant les plats, les assiettes en carton et les serviettes. Des couverts furent placés à l'extrémité de chaque table.

Alors qu'il ne restait plus qu'une heure avant l'arrivée des invités, Gazli fit signe à ses frères. Ils regagnèrent alors la camionnette, rapportant avec eux l'un des chariots vides.

Derrière le véhicule, les trois Disciples revêtirent les uniformes que Khalil leur avait fournis – pantalon noir, chemise et veste blanche, ainsi qu'un nœud papillon noir – pendant que Yamir disposait les mallettes en aluminium qui contenaient les explosifs dans le chariot, en même temps que trois Ingram chargés.

Ils consultèrent leurs montres et les synchronisèrent.

— Les premiers invités arriveront vers 17 heures, indiqua Gazli. Brookner et son équipe ne viendront qu'un peu plus tard. Une fois qu'ils seront dans le salon, nous passerons à l'action. Plus nous attendrons, et plus nous risquerons d'être découverts.

Vint le moment des adieux. Yamir étreignit Salim et Abrim, qu'il ne verrait plus jamais.

— Que Dieu soit avec vous, mes frères, leur dit-il. Ce que vous accomplissez ce soir restera pour toujours dans nos mémoires.

Salim et Abrim rejoignirent l'ascenseur, poussant le lourd chariot plein devant eux.

— Attends jusqu'à 17 h 30, ordonna Gazli à Yamir. Va jusqu'au parking public qui se trouve au bout de cette allée. La voiture qu'a préparée Jaffir est garée près de la cage d'escalier. Voilà la clé. C'est une Oldsmobile grise, avec un autocollant sur la vitre arrière « Pour le meilleur, achetez américain ». Si je ne t'ai pas rejoint au bout de cinq

minutes, pars. N'essaye pas de me trouver. Quitte la ville et retourne dans le Colorado. Je te rejoindrai si je le peux. Sinon, arrange-toi pour que l'Américain soit emmené hors du pays.

— J'ai compris.

— Tu as de l'argent ?

— Oui.

Gazli lui prit la main.

— Adieu, mon frère.

— Dieu est grand ! s'exclama Yamir en guise de réponse.

Il regarda son chef entrer dans la cabine de l'ascenseur. Les portes se fermèrent, et les trois Disciples de Khalfi disparurent de sa vue.

CHAPITRE XIX

A 17 h 05, Bolan descendit de la Ford, au second niveau du parking du Langton Towers. Il emprunta une des allées, puis l'escalier, et rejoignit la zone de service, qui se trouvait au premier sous-sol. Là, il examina les quelques véhicules stationnés, cherchant la camionnette de Calder Catering.

Elle était garée de l'autre côté de cette partie du parking, non loin des ascenseurs qui permettaient aux employés de rejoindre l'hôtel.

Après avoir effectué un grand détour, Bolan s'approcha du véhicule, du côté passager. Bien que la camionnette parût vide, il put distinguer en s'approchant la tête et les épaules d'un homme penché sur le volant.

Sortant le 93-R de son holster, le guerrier contourna la camionnette et se glissa jusqu'à la portière du conducteur. Il pouvait entendre de la musique qui s'échappait de la cabine.

L'Exécuteur tendit la main gauche, posa les doigts sur la poignée puis, d'un geste brusque, ouvrit la portière.

L'homme assis au volant sursauta. Les yeux écarquillés, il regarda Bolan pendant ce qui parut un long moment, la surprise gravée sur ses traits.

— Où sont les autres ? demanda Bolan.

— Vous ne pouvez plus les arrêter, maintenant, répliqua le terroriste.

Et sans un autre mot, il se pencha en avant et chercha à tâtons quelque chose sous son siège.

Le canon du Beretta s'abaissa. Bolan pressa la détente, et délivra un formulaire d'annulation pour le visa du terroriste. L'impact du coup le catapulta en travers du siège. Il resta étendu sans un mouvement, à part un pied qui se balançait doucement, avant de s'immobiliser pour toujours.

Bolan se saisit des clés de la camionnette, ferma la porte du conducteur et la verrouilla. Jetant un coup d'œil autour de lui, il vit que l'endroit était désert. Le chargement de la camionnette et les hommes qui l'accompagnaient se trouvaient probablement dans les étages.

Le guerrier solitaire se dirigea vers l'ascenseur de service. Une fois à l'intérieur, il poussa le bouton du salon Plein-Ciel. La progression de la cabine vers les étages lui sembla interminable; dans sa tête, sonnait l'inéluctable marche du compte à rebours.

Les portes s'ouvrirent enfin, et l'Exécuteur se retrouva dans un long couloir. A son extrémité, une double porte donnait sur un salon. Il put

constater que la pièce était déjà remplie d'invités, et il s'approcha prudemment, examinant avec attention le flots de gens qui allaient et venaient. Derrière lui, les portes de l'ascenseur principal s'ouvrirent et libérèrent une nouvelle fournée d'invités.

Alors qu'il allait rejoindre le salon, le guerrier repéra dans le couloir une petite porte marquée « réservé au personnel ». Comme il la poussait, elle s'ouvrit sans bruit et il se glissa dans l'entrebâillement. La porte se ferma automatiquement derrière lui.

Un petit couloir s'étirait devant ses yeux. Au bout, une porte permettait au personnel d'accéder dans le salon tandis qu'à sa gauche une autre porte, fermée, portait l'indication « Vestiaire ».

Bolan posa le pied sur la seconde porte et l'ouvrit en grand. Un homme se trouvait dans la petite pièce, que le guerrier reconnut aussitôt : c'était un de ceux qui avaient quitté le chalet du Colorado avec Rachim Gazli.

Torse nu, le salaud était en train de fixer sur lui le harnais équipé des explosifs et du détonateur.

Alors que l'Exécuteur se jetait sur lui, le terroriste tourna sur lui-même. Ses yeux trahirent un instant sa surprise, puis il se reprit et saisit le minuscule Beretta 84 posé sur la table, devant lui.

Bolan n'hésita pas. Il pressa la détente du 93-R, envoyant une triple rafale dans la bombe humaine. Les balles de 9mm tranchèrent dans le vif, brisant les os. Le terroriste fut propulsé contre le mur, et son arme vola dans les airs. Il resta ainsi suspendu un instant, jusqu'à ce que la gravité l'attire au sol.

Se penchant sur le corps, le guerrier ôta le détonateur du dispositif, puis il défit la boucle de la fermeture et débarrassa le cadavre du harnais.

Au même moment, une porte qui se trouvait à l'autre bout du vestiaire s'ouvrit à la volée, et le visage d'un homme apparut. Ses lèvres entrouvertes esquissèrent un mot. Mais quand il reconnut Bolan, ce fut un hurlement sauvage qui jaillit de sa gorge.

Il se tourna et disparut, après que Bolan eut le temps d'entrevoir les formes qui tendaient ici et là sa chemise, sous sa veste.

L'homme portait déjà son équipement mortel.

L'Exécuteur se redressa et s'élança à sa poursuite.

Le fuyard courait vers la porte qui l'introduirait dans le salon, au milieu des invités. Mais, dans sa hâte, le terroriste glissa sur le parquet bien ciré.

Avant qu'il ait pu recouvrer son équilibre, Bolan était sur lui. Il heurta l'homme de côté, et l'élan de sa charge les entraîna tous les deux au sol. Ils s'immobilisèrent quand ils touchèrent le mur. Le guerrier avait une priorité : empêcher l'autre pourri d'activer le détonateur du dispositif qu'il portait; aussi ne se formalisa-t-il pas

quand il sentit le Beretta lui échapper alors qu'il luttait pour prendre le contrôle de la situation.

Abrim, le terroriste, se défendait avec une rage silencieuse. Il refusait de se soumettre à cet Américain. Il ne se laisserait pas priver du privilège qui lui était accordé de se sacrifier pour sa cause et d'éliminer ceux qui étaient responsables de la mort de l'ayatollah Khomeini.

Bolan repoussa les deux bras d'Abrim, le plus loin possible de son corps, alors que le salaud tâtonnait pour atteindre le petit bouton qu'il devait enfoncer pour activer le circuit. Le guerrier lui assena plusieurs manchettes dans le cou. La douleur fulgura, engourdisant les épaules du terroriste. Des deux mains, Bolan lui bloqua l'arrière de la tête, et il la fit aller et venir contre son genou. Les os craquèrent, les chairs se déformèrent. Bientôt, le visage d'Abrim, en bouillie, ne fut plus qu'un masque sanglant, figé dans une douleur hideuse. Il se laissa tomber à genoux, pissant le sang, et essayant de garder contact avec la réalité. Quand il sentit des mains lui enlever sa veste, Abrim, au désespoir, envoya son poing en avant, atteignant son ennemi à l'estomac. L'autre s'écarta, et Abrim se remit sur pied. Abruti de douleur, chancelant, il leva les mains pour essuyer le sang qui l'aveuglait.

Prenant de longues inspirations pour contenir la douleur qui lui vrillait l'estomac, Bolan s'abattit de nouveau sur le terroriste.

Il le fit au moment où l'homme secouait la tête, et cette nouvelle charge l'envoya au sol. Bolan lui passa le bras autour du cou, tourna sur lui-même et fit passer le terroriste sur sa hanche. Abrim s'écrasa au sol, sur le dos, expulsant tout l'air qui se trouvait dans ses poumons. Il tenta de se redresser, sans savoir que Bolan arrivait derrière lui. L'Exécuteur plaça les bras autour du cou d'Abrim et augmenta la pression jusqu'à ce que l'homme s'évanouisse. Aussitôt après, il désamorça la bombe et se pencha pour récupérer son Beretta.

Au même moment, la porte du vestiaire s'ouvrit à la volée et Rachim Gazli, alerté par l'agitation, apparut dans l'encadrement. Ses traits exprimèrent la stupeur la plus complète quand il reconnut Bolan.

— Abrim ! Salim ! cria-t-il avec affolement.

Sa main droite jaillit de sous sa veste, brandissant un petit Beretta compact. Il tira aussitôt, et le coup atteignit Bolan au côté. Puis il pivota et disparut dans le salon Plein-Ciel.

Pressant la main sur sa blessure, l'Exécuteur le suivit.

Des hurlements de frayeur s'élevèrent dans le salon quand Bolan passa la porte avec fracas.

Les invités se dispersaient de tous côtés en criant tandis que Gazli traversait la pièce. Son flingue cracha une fois, puis une autre, envoyant deux personnes sur la moquette.

Dans la main de Bolan, le Beretta cherchait sa cible. Le canon suivait la silhouette mouvante de Gazli. Alors qu'il allait tirer, le guerrier dut se raviser lorsqu'une femme paniquée entra dans sa ligne de tir.

Quand le champ fut de nouveau libre, Bolan pressa la détente du 93-R. Une triple rafale déchira le haut de l'épaule gauche de Gazli, la réduisant en un affreux amas de chairs sanguinolentes, ses projets de vengeance perdus dans une douleur atroce.

— Dégagez ! hurla Bolan.

Sa voix impérieuse lui permit de se frayer un chemin.

Gazli avait atteint la double porte, et il trébucha contre le montant alors qu'il passait presque à travers. Il eut la présence d'esprit de se tourner et de balancer deux balles dans le salon, ce qui obligea son ennemi à se mettre à l'abri, lui faisant gagner de précieuses secondes. En même temps qu'il s'engageait dans le couloir, il se souvint de l'issue de secours qui se trouvait à quelques mètres.

Alors que le terroriste passait cette porte, celles de l'ascenseur s'ouvrirent et livrèrent le passage à un nouveau groupe d'invités.

Après le silence qui régnait dans la cabine, ils furent confrontés au chaos qui régnait dans les environs du salon.

L'homme qui se trouvait à la tête du groupe, Jerry Brookner, se tourna vers Jack Grimaldi.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? demanda-t-il.

Grimaldi, qui avait déjà sorti son propre pistolet, repoussa le journaliste d'un coup d'épaule en voyant Mack Bolan arriver en courant dans le couloir.

— Striker ?

La main plaquée sur la porte de secours, Bolan s'arrêta un instant.

— Garde-les ici, Jack, lui dit-il. Et préviens Brognola.

— Hé, j'aimerais quand même savoir ce qui se passe ici ! lança Brookner.

Bolan croisa son regard. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, mais cela suffit à réduire l'homme au silence.

L'instant d'après, l'Exécuteur avait disparu derrière la porte de l'issue de secours.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda de nouveau Brookner, d'un ton plus calme cette fois.

— C'est votre jour de chance, répliqua Grimaldi.

— Quoi ?

— Eh bien, vous pouvez vous féliciter d'être arrivé en retard à votre foutue réception. Un peu plus tôt, et vous étiez transformé en viande pour hamburger !

Des gouttes de sang luisantes souillaient les marches de béton de la

cage d'escalier. A plusieurs reprises, Bolan marqua une pause et tendit l'oreille en essayant de distinguer le bruit des pas de Gazli. Mais aucun son ne venait d'en dessous.

L'Exécuteur avait descendu trois étages quand, enfin, il perçut un son, très faible.

Les taches de sang étaient de plus en plus importantes. Gazli se vidait comme un porc, à présent. Et cela compromettait ses chances de parvenir à semer Bolan.

Se penchant sur la rampe métallique, Bolan examina les volées de marches suivantes. Il pouvait encore voir du sang, un peu plus bas, ce qui lui donnait une indication sur la progression de son gibier.

Arrivé au palier suivant, il stoppa un instant pour essuyer la sueur qui perlait à son front. Il pressa la main sur sa blessure, et sentit le contact poisseux du sang. Au même moment, le crissement de semelles de cuir sur le béton lui parvint. Il se pencha de nouveau par-dessus la rambarde et perçut cette fois le son d'une respiration difficile, oppressée. Une ombre bougea, au-dessous de lui. Bolan se poussa en arrière.

Un coup de feu claqua, et la balle heurta la rambarde à l'endroit même où Bolan se tenait l'instant d'avant.

Le dos collé au mur, il commença de descendre, le Beretta devant lui.

Deux étages de plus.

Bolan entendit des voix au-dessus de lui. Puis, tout en bas, ce fut une porte qui s'ouvrit avec fracas. Il jura en silence. Comme lui, Gazli avait dû entendre, et il était assez intelligent pour comprendre qu'il se trouvait pris au piège. Cela risquait de le rendre plus dangereux que jamais – si cela était possible. Déterminé à ne pas être pris vivant, il allait s'efforcer de flinguer autant d'ennemis que possible avant d'être lui-même abattu.

Or, selon Bolan, trop de gens avaient déjà été tués ou blessés à cause de Rachim Gazli. Le temps était venu d'empêcher ce pourri de nuire encore.

Ignorant la douleur à son côté, luttant contre la nausée, le guerrier poursuivit sa progression.

Gazli attendait sur le palier suivant, effondré contre le mur, le visage tendu et pâle. Du sang souillait sa chemise jusqu'à la taille.

Le pistolet qu'il tenait pointait vers le bas. Et quand il eut conscience de la présence de l'Exécuteur, le terroriste leva la tête.

— Cette fois, vous nous avez arrêtés, dit-il. Mais la lutte continue, l'Américain. Bientôt, vous comprendrez combien nous sommes nombreux. Et vous ne pourrez pas nous arrêter chaque fois.

Avec un hurlement de défi, les yeux plongés dans la gueule noire du canon de l'Exécuteur, Gazli leva son arme.

Il eut le temps de formuler le début d'une prière avant que le monde qui l'entourait ne disparaisse dans une explosion de lumière, et devienne l'éternité sombre qu'il avait toujours secrètement redoutée.

ÉPILOGUE

Cumbria, Angleterre

De lourds nuages chargés de pluie pesaient bas dans le ciel, au-dessus du Cumberland Lake District. Une brise fraîche chuchotait dans ce paysage verdoyant et vallonné, agitant les branches des arbres qui entouraient la petite maison de pierre basse. Avec le vent, vint un fin crachin. Il s'abattit sur la pierre désagrégée et cribla de gouttelettes les vitres des fenêtres.

Le bruit déranger l'homme assis au large bureau de chêne installé dans un coin du salon. Il leva la tête et regarda la pluie glisser sur les vitres. Après un moment, il se leva et traversa la pièce pour aller se tenir devant la cheminée dans laquelle de grosses bûches brûlaient, avec de belles flammes qui dispensaient dans la pièce une plaisante chaleur.

Le regard perdu dans ces flammes colorées, l'homme soupira. De satisfaction car, pour la première fois depuis des semaines, il se sentait vraiment décontracté, pleinement à l'aise avec le monde et avec lui-même. Il s'étira paresseusement et s'approcha du petit meuble à alcools disposé contre le mur. Il remplit un verre d'un whisky écossais vieux de dix-huit ans, humant le doux arôme avant d'avalier une longue gorgée. Le liquide velouté passa facilement. Il emporta le verre avec lui, jusqu'à son bureau, et s'assit dans son confortable fauteuil de cuir. Le whisky à portée de main, il se livra alors au bilan de son examen des papiers disposés devant lui.

Encore quelques semaines, et l'ensemble de ses actifs financiers seraient transférés sur un compte à numéros dans une banque suisse très discrète. Dès lors, il n'y aurait plus aucun risque pour que qui que ce soit vienne mettre son nez dans ses affaires. En attendant, il avait assez de liquide, ainsi que des comptes dans un certain nombre de pays, qui lui permettaient de vivre confortablement.

Quelque chose attira son regard. Il se pencha sur le bureau et saisit le document. Il se mit à sourire tandis qu'il l'observait, un sourire qui devint un petit rire étouffé.

Car la photo qui se trouvait sur le passeport américain qu'il tenait était la sienne.

Le nom était différent, pourtant. Sur le passeport, il s'appelait Cecil Rogers.

En réalité, son nom était Mason Tarantino.

Sa sortie des Etats-Unis avait commencé aussitôt après que l'équipe de choc des Disciples de Khalfi eut été décimée. Depuis un certain

temps, déjà, Tarantino avait compris qu'il avait commis une erreur en traitant avec cette bande de cinglés. Au début, ça n'était qu'un marché de plus pour fourguer des armes et des explosifs, son pain quotidien. Mais alors que la situation commençait de se détériorer, avec l'élimination progressive des Disciples par un franc-tireur, seul et sorti d'on ne savait où, Tarantino s'était pris à regretter de ne pas être resté à l'écart.

D'abord, il y avait eu l'attaque du quartier général des Disciples à Chicago, suivi de la désastreuse tentative des Islamistes pour libérer leur frère blessé. Cela avait tourné au fiasco. Un fiasco sanglant. Et dès lors, les choses étaient allées de mal en pis, culminant en une fusillade dans un grand hôtel d'Anaheim. Grâce à son réseau d'information, Tarantino avait pu obtenir tous les détails de l'opération de nettoyage envisagée après l'extermination des Disciples – et son nom se trouvait en tête de liste des personnes recherchées.

Il avait appris cela alors qu'il lui restait quelques jours pour se retourner. Si Tarantino avait encore des amis haut placés, qui lui étaient redevables pour des faveurs passées ou des marchés à venir, il n'avait pas vraiment eu besoin de faire appel à eux. Il avait déjà préparé des plans pour parer à toute éventualité – à commencer par une fausse identité. Au moment où Tarantino avait pressé le bouton rouge, toute son organisation s'était mise en action. Il avait quitté les Etats-Unis par des chemins détournés, voyageant à travers le Canada, où il avait pris un avion pour l'Irlande. Là, ses contacts de l'IRA s'étaient arrangés pour le faire entrer en Grande-Bretagne; et une semaine plus tard, il était installé dans la maison isolée où il était maintenant établi depuis sa fuite forcée des Etats-Unis et où il tentait de remettre ses affaires en route.

En vérité, l'endroit où il résidait n'avait pas vraiment d'importance. Tarantino – ou plutôt, Rogers, maintenant – pouvait exercer son commerce d'armes depuis n'importe quel point du globe, du moment qu'il avait accès à un téléphone et à un fax. Il avait les deux dans la maison, ainsi qu'un ordinateur qui contenait tous les noms et numéros de ses contacts. Ainsi paré, M. Rogers pouvait continuer de brasser des affaires.

La maison avait été achetée pour lui près de douze mois auparavant. Equipée de son propre générateur électrique, de vivres en quantité et d'une antenne parabolique, elle était totalement autonome. Elle était aussi très isolée, lui offrant un style de vie bien différent de celui auquel il était habitué à Santa Fe, mais infiniment préférable à celui qu'il aurait pu connaître dans une cellule de prison.

Après les deux premières semaines, il s'était fait à la tranquillité et à la solitude de l'endroit, même si la beauté naturelle du paysage n'avait guère de prise sur lui. Tarantino ne s'était jamais attaché à un

lieu au point de souffrir quand il devait le quitter. Il avait toujours été un vagabond, sans cesse en mouvement, en quête de nouveaux horizons, et il était accoutumé à faire ses valises afin de se rendre de l'autre côté de la planète pour gérer ses affaires. Néanmoins, il découvrait qu'il se faisait très bien à l'isolement de cette région du nord de l'Angleterre. Plus il y restait, et plus il l'aimait.

Il n'était pas complètement seul.

Il avait trois gardes du corps avec lui. Deux qui l'avaient accompagné durant son voyage depuis les Etats-Unis, et un qu'il avait recueilli lors de son arrivée en Grande-Bretagne. Et si les trois hommes ne partageaient pas son enthousiasme pour l'endroit, le salaire que leur versait Tarantino leur permettait de s'en accommoder.

Il avait maintenu des liens avec un certain nombre de ses contacts aux Etats-Unis, qui lui permettaient de rester informé des développements de l'affaire, et de se rendre compte qu'il était toujours recherché par les autorités.

Mais ils demeuraient incapables de le localiser.

Et même si Tarantino n'allait quand même pas jusqu'à penser qu'ils abandonneraient, il se sentait pour l'instant en sécurité là où il se trouvait. Il continuait de travailler, d'acheter et de vendre, de faire ce qu'il savait faire.

Le reste, il s'en foutait ! Pour le sexe, avec beaucoup d'argent, on obtenait ce qu'on voulait et ses appétits étaient simples. Une pute par semaine faisait l'affaire. Une bonne télé, des cassettes – un peu de porno, un peu de Rambo –, et la vie passait sans heurt. Son seul vrai plaisir étant de voir son pognon grossir de jour en jour.

La pluie, soudaine, enveloppa le paysage dans un voile, réduisant la visibilité.

Bernie Vetch se voûta dans son blouson imperméable et abaissa un peu plus la capuche sur son visage. Saloperie de temps ! Il serra ses larges mains autour du Ingram MAC-10 et se traîna misérablement dans l'herbe, cherchant des yeux la silhouette de Stan Meecham, le Rosbif que Tarantino employait comme troisième homme de main. Meecham, un ex de la Marine anglaise, haïssait le mauvais temps avec une intensité qui confinait à l'hystérie – bien qu'il fût originaire du pays. Quand il pleuvait, il devenait aigre, marmonnait constamment et s'en prenait à l'Angleterre et à son temps de chien. Mais au bout du compte, comme Vetch et Spader, il se consolait de cet inconfort quand il se rappelait l'argent qui était déposé sur le compte en banque de son choix.

Quand Vetch atteignit le mur qui marquait les limites du domaine, il commença de s'inquiéter. Si on mettait de côté ses constantes vociférations, Meecham était un gars solide, une sentinelle sur qui on

pouvait compter. Il assurait toujours ses patrouilles, et se débrouillait pour passer avec exactitude le relais au suivant. Or, il avait plus de trois minutes de retard. Et cela contrariait Vetch.

Il sortit son petit émetteur-récepteur et appuya sur le bouton de transmission.

— Ouais ? répondit Spader.

Il se trouvait à l'intérieur de la maison.

— Il se passe quelque chose ?

— Peut-être, répondit Vetch. Je n'ai pas de nouvelles de Meecham. Il a déjà plus de quatre minutes de retard. Ça ne lui ressemble pas...

— Attends une seconde, je vais le joindre sur sa fréquence.

Mais après quelques minutes, il reprit :

— Il ne répond pas. Fais un tour des environs, Vetch, et tiens-moi informé. Mais sois sur tes gardes.

Vetch remit l'émetteur dans sa poche. Il arma l'Ingram, et suivit le chemin que Meecham aurait dû suivre lui-même. Si tout était O.K., il finirait bien par le rencontrer.

Il le rencontra en effet. Une minute plus tard, il tomba sur le corps de Meecham, dans l'herbe. Son blouson luisait de pluie, et l'arrière de son crâne, explosé et mis à nu, était rouge de sang.

La griffe de la peur serra les entrailles de Vetch, qui sentit son estomac se retourner. D'un geste maladroit, il releva le canon du Ingram en même temps qu'il se tournait pour regarder autour de lui. Il maudit la fine pluie qui tombait, masquant des pans entiers du paysage derrière un rideau de brume. Vetch s'avisa soudain qu'il était complètement exposé, sans aucun moyen de se mettre à l'abri.

Sa seule consolation était de songer qu'à cause de la pluie, celui qui se trouvait là, quelque part, n'était sans doute pas capable d'y voir mieux que lui.

Sur ?

Dans la fraction de seconde qui précéda sa mort, Vetch crut voir un petit flash de lumière, à une certaine distance. Sur le point le plus bas de la colline la plus proche.

Cela ne dura qu'un très court instant.

Et puis, quelque chose l'atteignit entre les yeux.

Après, plus rien.

— Monsieur Tarantino, je crois que nous avons un problème.

Tarantino prit cette affirmation au sérieux. Il connaissait très bien Spader, et celui-ci, plus solide que le roc, ne cédait jamais à la panique pas plus qu'il n'était enclin à exagérer les choses.

Repoussant sa chaise en arrière, il se leva et gagna la pièce qui tenait lieu de Q.G. à ses gardes du corps.

— Que se passe-t-il ?

— Il semblerait que nous ayons des visiteurs. Vetch a appelé il y a de cela deux minutes. Il m'a dit que Meecham avait du retard. J'ai essayé d'appeler Meecham. Rien. Et maintenant, c'est Vetch qui ne répond plus.

— Bon sang !

Tarantino réfléchit un instant.

— Allez voir ce qui se passe. Je reste en contact.

— Bien, monsieur.

Spader enfila un blouson imperméable et une casquette de baseball, puis glissa un émetteur-récepteur dans sa poche. Il s'empara du AK-74 qu'il gardait toujours à portée de la main et se dirigea vers la porte.

Mason Tarantino, lui, se tint bien en retrait de toutes les fenêtres. Le dos plaqué contre un des épais murs de pierre, il ne quittait pas la porte de son bureau des yeux.

Il aurait pu laisser la colère obscurcir son jugement, le submerger. Au lieu de quoi, il gardait le contrôle de lui-même, utilisant ces quelques instants pour établir des plans. Il n'était pas encore mort, et aussi longtemps qu'il y aurait de la vie en lui, il continuerait de se battre. Peu importait qui se trouvait au-dehors. Ni combien ils étaient. S'ils le voulaient, ils allaient devoir se montrer sacrément habiles.

Dans sa main, l'émetteur-récepteur grésilla. La voix de Spader se fit entendre, avec le chuintement de la pluie en arrière-plan.

— Je les ai trouvés, monsieur Tarantino. Ils sont tous les deux morts. D'une balle dans la tête. Je dirais que quelqu'un leur a tiré dessus d'une certaine distance.

— Vous voyez quelque chose, là-bas ?

— Non, monsieur. Je suis sur le chemin du re...

La communication cessa brusquement. Juste avant, toutefois, Tarantino entendit le bruit d'une détonation, lointaine.

Il sut que Spader ne reviendrait pas.

Le trafiquant balança son émetteur à travers la pièce. A l'évidence, il allait devoir mettre en branle son plan de secours plus tôt que prévu.

Un attaché-case bourré d'argent liquide attendait dans un des tiroirs du bureau. Il s'en empara et le posa sur le sol, puis tira de l'armoire qui se trouvait dans le hall une valise, déjà remplie de vêtements, de chaussures et de tous les papiers d'identité dont il aurait besoin, plus un nouveau passeport.

Tarantino éteignit son ordinateur portable et le glissa dans sa housse de cuir. Du regard, il fit le tour de la pièce confortable et, pendant une fraction de seconde, il regretta d'avoir à la quitter. Mais il n'hésita pas plus longtemps. Il trouverait toujours un autre endroit où vivre. Alors que si il mourait...

Il s'apprêtait à prendre son attaché-case quand il sentit qu'il n'était plus seul. Un courant d'air froid le fit frissonner, et il s'aperçut que la porte d'entrée était ouverte. Le vent et la pluie s'engouffraient dans la maison.

Tarantino scruta la pièce. Il ne vit rien. Pourtant, il savait que quelqu'un d'autre se trouvait là.

Alors, il découvrit la haute silhouette, vêtue d'une combinaison noire, qui se tenait à côté de la cheminée.

Les cheveux de l'homme luisaient de pluie. Il se tourna lentement, et affronta son visage aux lignes dures, ses yeux bleus au regard glacial. Sa main droite apparut, nantie d'un gros pistolet automatique qui était braqué sur Tarantino.

— Qui êtes-vous ? balbutia celui-ci. Et qu'est-ce que vous faites là ?

— Tu connais la réponse à ces deux questions, Tarantino. Les autres, les fous de Dieu, ne me connaissaient pas. Mais toi, pourri, tu me connais. Je m'appelle Mack Bolan et je finis toujours ce que j'ai commencé.

Le canon du .44 Desert Eagle se leva un peu plus, imperceptiblement.

— Je suis ton exécuter, Tarantino. Et je suis ici parce que ta conscience a besoin qu'on y mette de l'ordre. Tu as trahi tout le monde, cette fois. Ton pays, ta Famille, tes clients. Et tu croyais pouvoir t'en tirer ?

— Tu te trompes, Bolan...

Le trafiquant parlait pour ne rien dire; il s'agissait seulement de gagner du temps. Il savait qu'il n'y parviendrait pas, mais il essaya quand même : il s'agenouilla pour tenter de prendre le Browning Hi-Power qui se trouvait dans l'un des tiroirs du bureau.

Le gros pistolet de Bolan tonna, emplissant la pièce de son effrayante détonation. Un souffle brûlant, devastateur, arracha le sommet du crâne de Tarantino, jetant le pourri au sol.

— A présent, tout est en ordre, déclara Bolan.

Puis il se tourna et sortit de la maison, dans la pluie et le vent.

Il avait à faire en Floride et il n'avait déjà que trop tardé.

[i] *Les enfants morts de la mafia*, L'Exécuter N° 141.